

Bruce D. ...

REO PASIFIKA

VOICE OF THE PACIFIC
LA VOIX DU PACIFIQUE



JOURNAL OF PACIFIC CHURCHES RESEARCH CENTRE
JOURNAL DU CENTRE DE RECHERCHES DES EGLISES DU PACIFIQUE

PACIFIC CONFERENCE OF CHURCHES
CONFERENCE DES EGLISES DU PACIFIQUE

No.1

1980

REO PASIFIKA — LA VOIX DU PACIFIQUE
Journal du Centre de Recherches des Eglises du Pacifique
Numéro 1 Juin 1980

Editorial	page 8
Prière du Pacifique	page 12
Le Mariage à Malaita, Iles Salomon (Carte page 17)	
Dans la région de Lau: point de vue anglican	
Leslie Fugui (Iles Salomon)	page 18
Dans la région de Fataleka: point de vue catholique	
Matthew Iroga (Iles Salomon)	page 31
La Femme au Vanuatu (Nouvelles-Hébrides)	
Grace Mera Molisa (Vanuatu)	page 51
Qu'est-ce que c'est le Développement ?	
John Gereaa (Iles Salomon)	page 63
Présence Divine dans le Pacifique	
Bernard Narokobi (P.N-G)	page 71
Le Rôle des Eglises en Papouasie Nouvelle-Guinée	
Sir John Guise (P.N-G)	page 78
La Théologie vue par la Mentalité du Pacifique	
Sione Amanaki Havea (Tonga)	page 85
<u>Les comptes-rendus</u>	
L'Equipe Mobile de Ponapé aux Iles Caroline en Micronésie	page 92
Les Séminaires sur la Culture Mélanésienne et la Foi Chrétienne	
Aux Iles Salomon	Leslie Fugui (Iles Salomon) page 99
Aux Nouvelles-Hébrides	Fiama Rakau (Vanuatu) page 103
Archives du Pacifique	Brian Macdonald-Milne page 111
Archives Maristes	Theo Cook, s.m. page 115
Livres reçus	page 117
Statistiques des Eglises	page 121
Publications du Centre de Recherches	page 124
Associés du Centre	page 125
Thèses	page 126
Prochain tirage	page 127

Nom du journal

REO PASIFIKA signifie "La Voix du Pacifique" dans certaines langues du Pacifique. (REO se prononce parfois LEO.) Dans d'autres langues REO signifie la nacre utilisée pour l'incrustation d'objets, spécialement aux Iles Salomon.

Dédicace

Ce numéro est dédié spécialement à la nouvelle nation du Vanuatu, anciennement les Nouvelles-Hébrides, seul Condominium franco-britannique du monde, qui accédera à l'indépendance au cours de cette année 1980.

Que Dieu bénisse la République du Vanuatu!

CONTENTS

Editorial		page 5
Pacific Prayer	Bernard Narokobi (PNG)	page 11

ARTICLES

Marriage in Malaita, Solomon Islands	(Map page 17)	
Lau: An Anglican view	Leslie Fugui (Solomon Is.)	page 13
Fataleka: A Roman Catholic view	Matthew Iroga (Solomon Is.)	page 23
Women in Vanuatu (New Hebrides)	Grace Mera Molisa (Vanuatu)	page 46
What is Development?	John Gereia (Solomon Is.)	page 60
Divine Presence in the Pacific	Bernard Narokobi (PNG)	page 68
The Role of the Christian Churches in Papua New Guinea	Sir John Guise (PNG)	page 76
The Pacificness of Theology	Sione Amanaki Havea (Tonga)	page 81

REPORTS

The Mobile Team of Ponape, Micronesia		page 89
Workshops on Melanesian Culture and Christian Faith		
Solomon Islands	Leslie Fugui (Solomon Is.)	page 98
Vanuatu (New Hebrides)	Fiana Rakau (Vanuatu)	page 100
Pacific Archives	Brian Macdonald-Milne (PCRC)	page 108
Marist Archives	Theo Cook, S.M.	page 113
Book notices		page 117
Church Statistics		page 121
P.C.R.C. Publications		page 124
Associates of P.C.R.C.		page 125
Theses		page 126
Next issue and Joint Publications		page 126-7

The Name of the Journal

REO PASIFIKA means "Voice of the Pacific" in some Pacific languages. (Reo is sometimes pronounced LEO.) In some other languages REO means pieces of mother-of-pearl shell used for inlay work, especially in Solomon Islands.

Dedication

This issue is dedicated especially to the new nation of Vanuatu, formerly the New Hebrides, the only Anglo-French Condominium in the world, due to be independent on July 30, 1980. God bless Vanuatu!

REO PASIFIKA (LA VOIX DU PACIFIQUE)

est le journal du Centre de Recherches des Eglises du Pacifique

Boîte Postale 551, Port-Vila, Nouvelles-Hébrides (Vanuatu), Pacifique Sud
Le Centre est une création de la Conférence des Eglises du Pacifique, qui a son quartier général 4, Thurston Street, Suva, Fiji. (P.O. Box 208).

Le Journal paraît au moins une fois par an. On peut se le procurer auprès du Secrétaire du Centre.

Taux de souscription pour les trois premiers numéros en 1980-1981 :

Voie de surface: Nouvelles-Hébrides 2 00 FNH

Tout autre pays: 200 CFP, \$2.00, £ 1.00

ou l'équivalent dans l'argent du pays.

Voie aérienne : Tout pays: 300 CFP, \$3.00, £2.00

ou l'équivalent dans l'argent du pays.

On peut payer en billets, par mandat ou par chèque. Cependant, les chèques tirés sur des banques en Australie ne seront pas acceptés, à cause des droits élevés prélevés par les banques australiennes sur les virements. Toutes les monnaies négociables sont acceptées. Les mandats et les chèques seront libellés de préférence en dollars australiens.

Editeur: Brian Macdonald-Milne, Box 551, Vila, Nouvelles-Hébrides (Vanuatu)

Traducteurs: Casimir Runa, Etienne Kobe, François Kerdraon, Janet Flawn.

Le dessin de la couverture a été réalisé par l'école de la mission catholique de Montmartre, Port-Vila.

COLLABORATEURS.

Bernard **Narakobi** est un juriste de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Laïc, de religion catholique, il a été président de la commission de Réforme Législative de son pays.

Grace Molisa est Néo-Hébridaise. Chef de service dans la fonction publique et enseignante diplômée. De religion anglicane, elle a épousé un presbytérien.

Leslie Fugui est prêtre anglican, des Iles Salomon. Il a fait partie de l'assemblée législative. Il étudie actuellement à l'Ecole de la Mission Mondiale, Fuller Theological Seminary, Pasadena, en Californie, U.S.A.

Matthew Iroga, de religion catholique, est Frère dans la Société de Marie, et séminariste. Il est des Iles Salomon.

John **Gerea** est un prêtre anglican des Iles Salomon. Il est charpentier. Il a fait partie de l'assemblée législative.

Sir John **G uise** , homme politique de Papouasie-Nouvelle-Guinée, est membre de l'Eglise anglicane. Il a été le premier gouverneur-général de Papouasie-Nouvelle-Guinée après l'indépendance.

Le docteur **Sione Amanaki Havea** , après avoir été président de l'Eglise méthodiste de Tonga, est actuellement principal du College Théologique du Pacifique, à Suva, Fiji.

Fi ama Rakau , séminariste Presbytérien au College Théologique du Pacifique, est spécialiste des questions familiales (y compris les recherches sur le mariage et ce qui s'y rapporte) pour le Conseil Chrétien du Vanuatu (Nouvelles-Hébrides)

Brian Macdonald-Milne, prêtre anglican venu de Grande-Bretagne, est le coordinateur du Centre de Recherches des Eglises du Pacifique, à Port-Vila, Nouvelles-Hébrides (Vanuatu)

Theo **Kok** est prêtre de la Société de Marie (Pères Maristes). Il vient des Pays-Bas. Chargé de classer les archives maristes des diocèses catholiques du Pacifique, il réside à Fiji.

REO PASIFIKA (VOICE OF THE PACIFIC)

██████████ is the Journal of the Pacific Churches Research Centre, P.O. Box 551, Port Vila, New Hebrides, South Pacific. The Centre is an agency of the Pacific Conference of Churches which has its headquarters at 4, Thurston Street, Suva, Fiji (P.O. Box 203).

The Journal is published at least once a year and may be ordered from the Secretary of the Centre.

Subscription rate for the first three issues 1980-1981.

Surface mail: New Hebrides 200FNH
All other countries 200 Francs, \$2.00, £1.00
in local currency or equivalent.

Airmail: All countries 300 Francs, \$3.00, £2.00
in local currency or equivalent

Payment may be made in currency notes or by bank draft or cheque, but cheques on banks in Australia cannot be accepted because of heavy charges by Australian banks for clearance. All negotiable currencies are accepted, but bank drafts and cheques should preferably be in Australian dollars.

Editor: Brian Macdonald-Milne, Box 551, Vila, New Hebrides.

Translators: Casimir Runa, Etienne Kobe, François Kerdraon,
Janet Flawn.

Cover design by students of Montmatre School, Port Vila
(Roman Catholic)

Printed by Community Printery, Port Vila, N.H.

Imprimé par l'Imprimerie Communautaire, Port Vila, N.H.

CONTRIBUTORS

Bernard Narokobi is a Papua New Guinean lawyer, and a Roman Catholic layman. He was formerly Chairman of the Law Reform Commission in P.N.G.

Grace Mera Molisa is a New Hebridean senior civil servant and a trained teacher. She is an Anglican, married to a Presbyterian.

Leslie Fugui is an Anglican priest from the Solomon Islands, formerly a member of the Legislative Assembly, and now studying at the School of World Mission, Fuller Theological Seminary, Pasadena, California, U.S.A.

Matthew Iroga is a Roman Catholic Brother of the Society of Mary and a seminarist. He is from the Solomon Islands.

John Gereia is an Anglican priest from the Solomon Islands and a carpenter. He was formerly a member of the Legislative Assembly.

Sir John Guise is a Papua New Guinean politician and a member of the Anglican Church. He was the first Governor-General of Papua New Guinea after Independence.

Dr. Sione 'Amanaki Havea was formerly President of the Methodist Church in Tonga and is now Principal of the Pacific Theological College, Suva, Fiji.

Fiana Rakau is a student of the Presbyterian Church of the New Hebrides and also specializes in Family Life work (including research on marriage and related matters) for the Vanuatu Christian Council. He is studying at the Pacific Theological College.

Brian Macdonald-Milne is an Anglican priest from Britain who is the Co-ordinator of the Pacific Churches Research Centre, Port Vila, New Hebrides (Vanuatu).

Theo. Cook (Kok) is a priest of the Society of Mary (Marist Fathers) from Holland, and has been made responsible for cataloguing Marist Archives in Roman Catholic Dioceses in the Pacific. He is based in Fiji.

EDITORIAL

This is a time of rapid change in the South Pacific, and not least in the New Hebrides. On November 14, 1979, the first General Election was conducted in peace and calm throughout the New Hebrides. During the months of Constitution-making the different political groups in the country, represented by the Government of National Unity, the Representative Assembly and the political parties (represented and not represented in the Assembly), together with the National Council of Chiefs and two representatives of the New Hebrides Christian Council were able to overcome years of misunderstanding and bitterness (much of it caused by the extraordinary system of joint government by Britain and France called the "Condominium") and to agree on a National Constitution which would be the basis for their Independence. People throughout the South Pacific rejoice that this was possible, and praise God for his guidance and help during this process.

The new leader of the country is Father Walter Lini, President of the Vanuaaku Party and an Anglican priest of the Church of Melanesia, given permission by his Church to be a "worker-priest" as a full-time politician. The Chief Minister of the Government of National Unity, which preceded the present Government, was Father Gerard Leymang, a New Hebridean Roman Catholic priest from a French-speaking background. In that Government, New Hebrideans from English-speaking and French-speaking backgrounds were able to work together and discover a new solidarity and a deeper unity. One of the things working in their favour was that they had a common language - Bislama or New Hebrides Pidgin. However, in the Pacific as a whole we have no common tongue. Because of colonial history, the whole Pacific Island region is divided into two blocks - French-speaking and English-speaking. In the French-speaking block are those in French Polynesia, Wallis and Futuna, New Caledonia and some of the population of the New Hebrides (including half of the school children). In the other block are the rest of the countries of the South Pacific. The only journals in both languages produced for all the people of the region are the "South Pacific Bulletin" of the South Pacific Commission and the "PCC News" of the Pacific Conference of Churches. Because of the scattered nature of our island countries and Churches, our ignorance of each other is great. The Pacific Journal of Theology did at one time fulfil a function of linking together people throughout the region who were interested in theology, but it was only produced in English.

In 1976 Fr. Walter Lini suggested to the New Hebrides Christian Council that a Research Centre for the central part of Melanesia should be established at Vila to encourage Melanesians to study their own culture, religion, history and social organization. Culture was later extended to include languages, and social issues were also added. Fr. Walter had in mind especially the need to encourage New Hebrideans of different backgrounds to look at things in their own country from a New Hebridean point of view, not from a French or British point of view, so that truly Melanesian studies would emerge. To get the Centre started and to recruit Pacific Islander staff and prepare them for their work, he and the Assembly Clerk of the Presbyterian Church of the New Hebrides proposed Fr. Brian Macdonald-Milne, an Anglican priest from the U.K. who knew English, French and Bislama and who had been working in the Solomons since 1964. After many discussions, it was finally agreed that such a Centre could be better established by the Pacific Conference of Churches, for it could then serve not just part of Melanesia, but the whole Pacific Island region, both French-speaking and English-speaking, from French Polynesia to the Caroline Islands.

In March 1978 the Executive of the Pacific Conference of Churches, representing most of the main denominations in the South Pacific, decided to set up the Centre at Port Vila the capital of the New Hebrides, in co operation with the New Hebrides Christian Council, which would appoint the Management Committee and help to find accommodation. Fr. Brian was asked to move to the New Hebrides from the Solomons to set up the Centre, which was to be called the Pacific Churches Research Centre. It officially

opened with a ceremony arranged by the New Hebrides Christian Council on October 4 (St. Francis Day), 1978. After more than a year on the second floor of the Kaiviti Building, it moved to a house at Namburu (Anabrou), a suburb of Vila, in October, 1979. It is building up a library of books in English and French which it is hoped will be useful to Pacific Islander researchers, and is acting as a regional and national research centre, the New Hebrides office of the PCC and an ecumenical centre for the Churches in Vila. During the work on the New Hebrides National Constitution, Mr. Bernard Narokobi, a Roman Catholic lawyer from Papua New Guinea, was attached to the Centre as an advisor to the New Hebrides Christian Council Constitutional Advisory Committee and its representatives in the National Constitution Committee. On April 1, 1980, Pastor Allen Nafuki (Presbyterian) joined the staff as Coordinator of the Vanuatu C.C. National Programme of Research.

The Centre carries out its work in a number of ways:

- (a) through organizing and encouraging regional research projects
- (b) through encouraging the establishment of national research programmes by the Churches
- (c) through inviting individual researchers needing help or encouragement to be linked to the Centre as Associates
- (d) through carrying out a publishing programme (sometimes in co-operation with other bodies) and editing a journal.

The Journal, for which the name REO PASIFIKA was suggested by PCC Executive, is meant to be a means of dialogue, sharing and discussion between Pacific Islanders, whether they read English or French. We invite people from every country in Melanesia, Micronesia and Polynesia to send in articles, letters, reports of important conferences, seminars or workshops, in either English or French. We hope to publish an issue of the Journal at least once a year. In 1981 the Assembly of the PCC will make decisions about the future of the Centre, and presumably, of the Journal. The Editors and the Editorial Board do not necessarily agree with what is written in the articles, but we feel that men and women throughout the Pacific Islands should have an opportunity to share their thoughts and feelings, in poetry and prose, in English and French, so that their brothers and sisters throughout the islands will be able to read and respond if they wish. Therefore contributions to the Journal may be sent in either French or English, and will then be translated into the other language for publication. Articles may also be taken from the Journal and published in other Pacific Island languages in Church and other publications, as long as acknowledgement is made. Orders for the Journal may be sent to the Secretary of the Centre, Mrs. Idau Nafuki, who is from P.N.G.

The first issue has taken a long time to prepare as articles had to be commissioned and it was a long wait until they were received; then they had to be edited and translated. Few articles were received from Micronesia or Polynesia or French-speaking territories for this first issue. It is hoped that these areas will be well represented in the second issue. Thanks are due to the Editorial Board in Vila (made up of Pacific Islanders from different countries), the Editorial Adviser, the typists, the translators and the writers of articles and reports, all of whom have given of their effort and time to make this Journal a reality. Thanks are also due to the Society for Promoting Christian Knowledge (Australia) for promising a grant each year for the first three years of publication (which will help to keep the price reasonable) and for the encouragement given by the Institute of Pacific Studies at the University of the South Pacific, the PCC Secretariat and other bodies interested in literature in both English and French for the South Pacific.

REO PASIFIKA needs your interest and support to succeed. It relies on readers to commend it to others. It relies on Pacific Islanders to write for it, to read it, and to subscribe to it. It hopes it will also be of interest to friends of the South Pacific throughout the world. The articles (we hope) will represent the wide concerns of the Churches and peoples of the South Pacific and especially of the Pacific Conference of Churches and its newest agency, the Pacific Churches Research Centre.

We end with a quotation from Fr. Gerard Leymang, formerly Chief Minister of the New Hebrides, which refers to his own country but could also apply

to the South Pacific as a whole:

"The black and white distinction between Francophone and Anglophone is a heavy burden inherited from the colonial past; the New Hebridean Church must be aware of it and strive to reduce it. If it wishes to be a unifying factor, the Church must rid itself of the distinction between Anglophiles and Francophiles, and bring up mature, responsible New Hebrideans, as opposed to persons dragged along by French, British or Australian culture".

It is our hope that REO PASIFIKA may become one way of carrying this out, not only in the New Hebrides, but throughout the Pacific, and that pastors and lay people of all Churches who are able to read English or French will find it an aid to breaking down barriers and deepening their understanding of others. It may even, we hope, help some who know French to learn English, and some English-speakers to learn French.



Nous vivons une époque de changement rapide dans le Pacifique Sud, et les Nouvelles-Hébrides ne sont pas les moins concernées. Le 14 novembre 1979, les premières élections générales organisées depuis la signature de la Constitution Nationale se sont déroulées dans le calme et la paix, dans toutes les Nouvelles-Hébrides. Au cours des mois d'élaboration de la Constitution, les différentes instances politiques du pays, à savoir, le gouvernement d'Unité Nationale, l'Assemblée Représentative, les partis politiques (représentés ou non au sein de l'Assemblée), de concert avec le Conseil National des Chefs, ainsi que deux représentants du Conseil Chrétien des Nouvelles-Hébrides, ont réussi à surmonter des années d'incompréhension et d'amertume (causées, pour une grande part, par le système extraordinaire de gouvernement conjoint de la Grande-Bretagne et de la France, appelé Condominium), et à se mettre d'accord sur une Constitution Nationale qui serait la base de leur indépendance. Tous les habitants du Pacifique Sud s'en réjouissent, et ils remercient Dieu de les avoir guidés et aidés au cours de cette période.

Le nouveau leader du pays est le Père Walter Lini, Président du Vanuaaku Pati et prêtre anglican de l'Eglise de Mélanésie, qui a reçu l'autorisation de son Eglise pour devenir "prêtre au travail", engagé dans la politique à temps complet. Le Premier Ministre du gouvernement d'Unité Nationale, qui a précédé le gouvernement actuel, était le Père Gérard Leymang, prêtre catholique Néo-Hébridais, de formation francophone. Dans ce gouvernement, des Néo-Hébridais de formations anglophone et francophone ont pu travailler ensemble, découvrir une nouvelle solidarité et approfondir leur unité. Un des éléments qui les a aidés, c'est une langue commune, le Bichelamar, ou "Pidgin" Néo-Hébridais. Cependant, si l'on considère le Pacifique dans son ensemble, il n'y a pas de langage commun. Par suite de l'histoire de la colonisation, la Région des Iles du Pacifique est divisée en deux blocs, l'un francophone et l'autre anglophone. Font partie du bloc francophone: la Polynésie Française, Wallis-Futuna, la Nouvelle-Calédonie et une fraction de la population Néo-Hébridaise (dont la moitié des enfants des écoles). Les autres pays du Pacifique Sud appartiennent à l'autre bloc. Les seuls journaux bilingues édités pour tous les habitants de la région sont le "Bulletin du Pacifique Sud", de la Commission du Pacifique Sud, et "les Nouvelles du PCC", de la Conférence des Eglises du Pacifique. Par suite de l'éparpillement de nos Iles et de nos Eglises, nous nous connaissons très peu les uns les autres. Il fut un temps où le "Pacific Journal of Theology" était un lien unissant tous les habitants de la Région qui s'intéressaient à la théologie. Mais il ne paraissait qu'en anglais.

En 1976, le Père Walter Lini suggéra au Conseil Chrétien des Nouvelles-Hébrides de créer un Centre de Recherches pour la partie centrale de la Mélanésie, qui serait établi à Port-Vila, pour encourager les Mélanésiens à étudier leur culture propre, leur religion, leur histoire, leur organisation sociale. Dans la suite, on y inclut l'étude des langues, puis les problèmes sociaux. Le P.Walter voulait surtout encourager les Néo-Hébridais, de formations si diverses, à regarder la vie de leur propre pays d'un point de vue Néo-Hébridais, et non plus d'un point de vue français ou britannique, de façon à promouvoir des études authentiquement mélanésiennes. Pour faire démarrer le Centre, recruter des cadres Océaniens, et les préparer à leur travail, le P.Walter et le secrétaire de l'Assemblée de l'Eglise Presbytérienne proposèrent le P.Brian Macdonald-Milne, prêtre anglican, originaire de Grande-Bretagne, qui connaissait l'anglais, le français et le bichelamar, et qui travaillait aux Salomon depuis 1964. Après de nombreuses discussions, on décida finalement qu'il valait mieux qu'un tel Centre fut établi par la Conférence des Eglises du Pacifique, ce qui lui permettrait de servir, non plus une partie de la Mélanésie, mais toute la région des Iles du Pacifique, aussi bien francophones qu'anglophones, de la Polynésie Française aux Iles Carolines.

En mars 1978, le conseil exécutif de la Conférence des Eglises du Pacifique, représentant la plupart des principales confessions du Pacifique Sud, décida d'établir le Centre à Port-Vila, capitale des Nouvelles-Hébrides, en coopération avec le Conseil Chrétien des Nouvelles-Hébrides, qui nommerait le comité d'administration et aiderait à trouver un pied à terre. On demanda au P.Brian de quitter les Salomon et de venir aux Nouvelles-Hébrides pour y établir le Centre, qui devait s'appeler "Centre de Recherches des Eglises du Pacifique". L'ouverture officielle se fit le 4 octobre 1978, en la fête de St François, au cours d'une cérémonie organisée par le Conseil Chrétien des Nouvelles-Hébrides.

Après plus d'une année au second étage de l'immeuble Kaiviti, il s'établit dans une maison de Namburu (Anabrou), faubourg de Port-Vila, en octobre 1979. Une bibliothèque d'ouvrages en anglais et en français est en construction, et on espère qu'elle sera utile aux chercheurs Océaniens. Le Centre fonctionne comme centre de recherches régionales et nationales, comme Bureau de la Conférence des Eglises du Pacifique pour les Nouvelles-Hébrides, et comme centre oecuménique pour les Eglises de Port-Vila.

Pendant l'élaboration de la Constitution Nationale des Nouvelles-Hébrides, M.Bernard Narokobi, juriste catholique de Papouasie-Nouvelle-Guinée, fut attaché au centre comme conseiller auprès de la commission consultative constitutionnelle du Conseil Chrétien des Nouvelles-Hébrides, et de ses représentants à la commission nationale de la Constitution. Le 1 avril 1980, le pasteur presbytérien Allen Nafuki est devenu **coordinateur du programme national de recherches des Eglises au Vanuatu (N.-H.)**. Le Centre travaille de multiples façons:

- a) il organise et encourage des projets régionaux de recherches.
- b) il encourage les Eglises à établir des programmes nationaux de recherches.
- c) il invite les chercheurs isolés, qui ont besoin d'aide ou d'encouragement, à se joindre au Centre en tant qu'associés.
- d) il établit un programme de publications (parfois en coopération avec d'autres organismes) et il édite un journal.

Le Journal, dont le titre **REO PASIFIKA** nous a été suggéré par la CEP, veut être un moyen de dialogue, de partage et de discussion entre les habitants des Iles du Pacifique, qu'ils s'expriment en anglais ou en français. Nous invitons les habitants de tous les pays de Mélanésie, de Micronésie et de Polynésie à nous envoyer des articles, des lettres, des compte-rendus de conférences importantes, de séminaires ou d'ateliers, en anglais ou en français. Nous pensons publier un numéro du journal une fois par an. En 1981, l'Assemblée de la Conférence des Eglises du Pacifique décidera de l'avenir du Centre et, sans doute, du Journal.

Les Editeurs et le Comité de Rédaction ne sont pas forcément d'accord avec la teneur des articles. Mais nous pensons que les hommes et les femmes de toutes les Iles du Pacifique doivent avoir la possibilité de partager ce qu'ils pensent et ce qu'ils ressentent, en poésie ou en prose, en anglais ou en français, de telle manière que leurs frères et leurs soeurs, à travers les Iles, puissent les lire et leur répondre, s'ils le désirent. Vous pouvez donc envoyer au Journal des articles en français ou en anglais: avant d'être publiés, ils seront traduits dans l'autre langue. On peut également prendre des articles du Journal, et les traduire dans d'autres langues océaniques, pour d'autres publications, à condition de faire mention de leur origine. La Secrétaire du Centre, Mme. Idau Nafuki, est responsable des abonnements du Journal.

Il nous a fallu beaucoup de temps pour préparer ce premier numéro, car nous avons dû commander les articles, et attendre un certain temps avant de les recevoir. Il a fallu ensuite les traduire. Ce premier numéro contient peu d'articles en provenance de Micronésie, de Polynésie ou des Territoires francophones. On espère que ces régions seront mieux représentées dans le second numéro.

Merci au Comité de Rédaction de Port-Vila, composé d'Océaniens de divers pays, au Conseiller de Rédaction, aux dactylos, aux traducteurs, aux rédacteurs des articles et des compte-rendus, qui ont tous donné leur effort et leur temps pour faire de ce Journal une réalité. Nous devons aussi remercier la Société pour la Promotion de la Connaissance Chrétienne, d'Australie, qui a promis une aide financière annuelle, pendant les trois premières années de notre publication, ce qui nous aidera à la maintenir à un prix raisonnable.

Merci à tous ceux qui nous ont encouragés: l'Institut des Etudes océaniques de l'Université du Pacifique Sud, le secrétariat de la Conférence des Eglises du Pacifique, les autres organismes intéressés par les littératures anglaise et française du Pacifique Sud.

Pour réussir, **REO PASIFIKA** a besoin de votre intérêt et de votre soutien. Il fait confiance à ses lecteurs pour le recommander à d'autres. Il fait confiance aux Océaniens pour y écrire, pour le lire, et pour y souscrire. Il espère qu'il intéressera aussi les amis du Pacifique Sud répartis dans le monde entier. Les articles, espérons-le, représenteront les préoccupations majeures des Eglises et des Peuples du Pacifique Sud, et spécialement de la Conférence des Eglises du Pacifique, et de sa toute nouvelle création, le Centre de Recherches des Eglises du Pacifique.

Nous terminons par une citation du Père Gérard Leymang, récemment premier ministre des Nouvelles-Hébrides. Il parle de son propre pays, mais ce qu'il dit peut aussi s'appliquer au Pacifique Sud dans son ensemble:

"La distinction bien marquée entre Francophone et Anglophone est un lourd fardeau hérité du passé colonial. L'Eglise des Nouvelles-Hébrides doit en être consciente et s'efforcer de la réduire. Si elle veut être un facteur d'unification, l'Eglise doit se débarrasser de la distinction entre anglophiles et francophiles, et promouvoir des Néo-Hébridais adultes et responsables, par opposition aux personnes éduquées selon les cultures française, britannique et australienne."

Notre espoir est que **REO PASIFIKA** puisse devenir un moyen d'y arriver, non seulement aux Nouvelles-Hébrides, mais dans tout le Pacifique, et que les pasteurs et les laïcs de toutes les Eglises, qui sont à même de lire l'anglais ou le français, y trouveront une aide pour faire tomber les barrières et mieux comprendre les autres en profondeur. Peut-être même, espérons-le, que nous aiderons des gens qui connaissent le français à apprendre l'anglais, et des anglophones à apprendre le français!

A PACIFIC PRAYER

by Bernard Narokobi

Our Pacific islands are yours, O Lord,
And all the seas that surround them.
You made the palm trees grow,
And the birds fly in the air.

When we see your beautiful rising sun,
And hear the waves splash on our shores,
When we see the new moon rise
And the old moon sink,

We know, O Lord, how wonderful you are.
You bless our people,
From Truk to Tonga and beyond
You spread your caring wings.

Even when we sail through stormy seas,
And fly amidst rain clouds,
We know you await us,
With kaikai and coconut.

You who turn storms into gentle winds,
And troubled seas into tranquil waters,
You who make yams grow
And bananas blossom,

Wash our people with justice
Teach us with righteousness
Speak to us daily
Strengthen us to serve you.

UNE PRIERE DU PACIFIQUE

Nos îles du Pacifique sont les vôtres, Seigneur,
et toutes les mers qui les entourent.
Vous avez fait pousser les palmiers
Et fait voler les oiseaux dans le ciel.

Quand nous voyons ton beau soleil levant
Et entendons les vagues se briser sur nos rivages
Quand nous voyons s'élever la nouvelle lune
Et la vieille lune sombrer

Nous savons, Seigneur, que vous êtes merveilleux
Vous bénissez votre peuple
Depuis Truk jusqu'à Tonga et au-delà
Vous répandez vos bras.

Même quand nous voguons sur des mers de tempêtes
Et volons au milieu des nuages des pluies
Nous savons que vous nous attendez
Avec du kaikai et du lait de coco.

Vous qui changez des tempêtes en des vents doux
Et des mers ennuyeux en eaux calmes
Vous qui faites pousser des ignames
Et murir les bananes,

Lavez notre peuple avec justice
Apprenez-nous avec de la vertu
Parlez-nous chaque jour
Placez-nous sur le droit chemin pour vous servir.

Bernard Narokobi

MARRIAGE IN MALAITA: AN ANGLICAN VIEW

by Fr. Leslie Fugui

MARRIAGE IN LAU DISTRICT, MALAITA, SOLOMON ISLANDS

LAU MARRIAGE - PRE-CHRISTIAN ERA

Lau people have been living on artificial islands for several decades until today. They moved from the mainland to their artificial islands (probably a sure fortification in time of tribal war) to escape disease caused by Malaria, for general health purposes and may be to be accessible to fishing areas.

Marriage in this area was mainly by parental consent; that consent was consensus by both parties. Although there might be some love initially created by both the boy and the girl, the last decision, whether yes or no was for the parents to make. Therefore arranged marriages were the popular system practised in this area. Running away by both the boy and the girl was another method, but such was not highly respected and regarded by the parents and the community. The boy might make the girl pregnant and they might get married but this was not highly thought of by the parents and others. These two types often caused recurring bad feeling for the parents, because they were done without the parents' consent.

Arranged marriage became important for this people for the following reasons. It was to unite tribes together, in spite may be of past rivalries. Marriage gave security of defence in time of trouble and tribal wars. It gave security of wealth, land and money with fishing grounds. Most of these privileges would go to the offspring of the couple. Due to the above the parents had a big role in deciding who their children were to marry.

MARRIAGE FORMALITIES

The boy was very frequently about the age of twenty years and the girl about seventeen onwards before marriage could take place. The parents of the boy, after knowing that their son was ready decided it was time to find him a spouse. They further looked at the character of the girl and her qualities: a hard working girl, a generous girl and a virgin. Having one particular girl in mind, they sent the news to her parents that they wanted to ask for their daughter for their son. A date was appointed and the boy's parents and relations got a canoe and embarked for the destined artificial island. On the way the leader of the voyage might say a prayer that the parents and the girl would want their boy. On arrival, food was given to them by the girl's parents and relations. If the girl herself assisted in preparing the food, then it indicated that she had agreed to the request.

MAIN DISCUSSION

The leader of the group opened up discussion and addressed the parents of the girl, stating how eager they were to come and ask the parents of the girl, and the girl herself, for her to become the wife of their son. They would mention how many "Tafuliae" or strings of shell money would be paid for the girl. After hearing the discussions the girl's parents would give an answer showing how they thought about the whole issue. If they agreed to the matter, they would say so, and would probably ask the girl what her decision was. Very often the girl would say yes, and when agreement had been reached one "Tafuliae" of shell money was given to the parents of the girl as a sign of engagement. The girl was now forbidden many social activities and no longer allowed to go with other young girls. She was now made Tabu by the shell money and the agreement of both the parties.

FAMILY RELATIONSHIP

Continuous and enormous exchanges of food by both parties began. Food was brought by one of the sides each time, and was shared by the tribe with all the relations. Such was the indication of friendship and kindness to each other, it gave a very strong feeling of fellowship, due to an invol-

vement of all members of both tribes. The friendship tie became real and even in time of trouble like fighting or any mischievous deed between the two tribes, a constant harmonious settlement was sought. The girl and her relations would go to the boy's side to work, probably in the gardens, cutting firewood and helping in other domestic affairs. Likewise the boy would do the same on the girl's side especially at the time of feasting or on the death of a relation. This long contact would go on till the wedding was accomplished. A strict order known by the boy and the girl was to discipline themselves from any private contact. All personal associations must be in the presence of the parents. For there was a very strong feeling that virginity should be maintained until the bride price money was paid and the wedding process was achieved. The engagement money would be returned to the boy's side if the girl later refused the boy, and if the boy refused the girl the money called "Tafuliae" must be left on the girl's side, compensating the name of the girl. Both the boy and the girl were free from each other. This was a known legal proceeding in the area in regard to such a matter.

TIME HAD COME

The boy and the girl had a long wait until the actual time for the wedding came. The boy's side was responsible for arranging at what time the wedding would be. After the boy's parents had prepared shell money and porpoise teeth, a date was arranged with the girl's relations to get the girl. Canoes were prepared by the boy's side, food was prepared by the girl's side for the visitors to have when they came to get the girl. When the dawn of the day appeared, several hundreds of people embarked in the canoes and the voyage began. A song was sung by everyone, and the people paddled to the rhythm of the song in the direction of the desired destination. When the people on the girl's island caught sight of the canoes, there was shouting at the top of their voices saying, "Bara e gali" (our brother-in-law is coming). When the echoes of the shouting from the island rang through the ears of those in the canoes a feeling of determination and courage prickled their minds. With more and more power the canoes made speed towards the shore. A big struggle at the landing area occurred between the visitors and the villagers, the visitors determined to land and the villagers attempting to capsize the canoes. This was to indicate that the kind of friendship that they were to have was not a mild one, it was serious.

After a struggle a deep fellowship followed through meeting each other and food-sharing, creating a good atmosphere, and eliminating any detrimental situation that might have occurred in the struggle when they arrived. A pole was brought and put across two posts so that the shell money and porpoise teeth for the bride price could be hung up. The amount of money varied, sometimes it was from 10-20 and even 25 "Tafuliaes" and one thousand to two thousand porpoise teeth. The father of the boy would come to give a talk about the money for the Bride price. He promised that from now on a sure friendship would exist between his tribe and the other tribe. The father of the girl received the amount and replied, assuring the same to the boy's line. Then he gave one long "Tafuliae" to the girl to take with her, this money she would give to her husband if any mischief was done by her. She then was decorated with custom money and was ready to leave her home to go to the home of the boy.

A special canoe was ready to carry her, she was then escorted by four women. From her house she walked on mats assisted by the four ladies. The four ladies who guided her to the canoe signifying that she was now a Tabu lady even in the four corners of the earth. The four powers would guide and protect her until her life's end. The canoes returning with the bride made for home, the people singing and shouting as they went along. A team of young men and young women accompanied the bride to help her work in the gardens of those who gave the shell money for the bride price.

Several weeks later the father and relations of the girl had to bring

several thousand baskets of food to give to their friends, the relations of the boy. The boy's side would bring some money and give it to their friends. After that the band of young people who came to help the girl had to go back home with the elders.

The new couple were now living with the mother and father of the boy. The mother-in-law taught her daughter-in-law about prayers for gardening, feeding pigs, prayers for wealth and prosperity, for health in the home and many domestic affairs. The father of the boy taught his son about the sacred things of the tribe, wealth and prosperity, the means of earning money, many private prayers for everything, and what the marriage meant. Relations gave them advice and told them about customs of the tribe and the whole area. After the parents were satisfied that the couple could now live on their own, they were permitted to have their own house.

Before going into their own house the wife must understand certain custom laws. She must not sit close to any person except her husband. She must not allow anyone (male) in her house if her husband was not in, she should not smile or talk to a stranger, her bedroom is tabu. No one should laugh and shout if she goes past. She should not go with any male in a canoe or on the road except her husband. She had a status in society more respected than that of men.

It was the bride price that gave her the shield of protection from all evils, not only a unity between her husband and herself. She was bound by the bride price to keep to the husband alone and not another. It created awareness in the minds of the couple that they had to be loyal to each other until one died. In the mind of the woman, the bride price created a sense of how valuable she was. To be 'bought' with a lot of money gave her a good sense of pride, that would encourage her all the time to be faithful. And of course such faithfulness created a deep love in the minds of the husband and wife.

That is why I do not agree with people who say bride price is wrong. It may be if they see it in their own different cultural context, but in Lau it had a vital role in successful marriages. We should find a substitute for it in the modern way of living, which would have the same value in human thinking. I will suggest a substitute later on. Also I do not agree with people saying that our women are treated like slaves. Our women were respected right from before until today. The heavy work they sometimes do, is a responsibility which they all willingly accepted as part of their status in society.

TODAY'S MARRIAGE

Today arranged marriage is fading away little by little. Self-choice marriages are increasing. Procedures that were carried out in the past like exchanging food by the two tribes are not done now. People's attitudes have been rapidly changed through many areas. For example, education has changed many young people. The system does not work out in such a way as to teach youths what their culture is. The system domesticated the youth into a copied culture and their real culture is fading away. Some churches, during missionary periods, denounced and condemned the culture of marriage. Urbanization falsely 'liberates' young people and makes them free from the consent and concern of the parents and relations. Young people are confused, and very often take the easy way out, come together and live together without the parents' consent. People today do not fear tribal wars; they have unity in other organizations like schools, committees, churches, councils, sports teams and many others. The only reason for the parents to be involved is the deciding of the bride price. Few marriages are arranged in the Lau area today; most depend on the choice of the girl and the boy.

Some ways continue as before but are not as sensational as they were previously. Commerce has a big role; people want more time for their rural farms etc., and do not want to spend time in preparing food and so on.

It seems that they want to do things in a fast way because other commitments are claiming them. Parental choice and full participation of both families have given way to individual choice by the couple themselves. In the period when marriage was arranged by the parents, old people have testified that there was no memory of divorce cases. But as people are more and more following the trend of choosing for themselves, at the same time cases of divorce are increasing. I think the more people are travelling, and are living away from their own environments, the more they are free to do anything they like. No longer is there fear of the society, and parental control. Young people today have been given the wrong understanding of the meaning of love and free will. Love as long as you need it, and it gives satisfaction to one of the partners, otherwise give up at any time. Attraction and admiration of material luxuries have changed the mental outlook and behaviour of the people. Therefore most girls would marry anyone who possessed these things even if it were against the will of the parents.

The way of marriage before provided a longer time before the actual marriage took place. The time certainly helped the boy and the girl to really make up their minds before consummating their marriage. Today the period is too short for the couple to get to know each other before marriage. Therefore lack of understanding and knowing each other plays a great role in the trouble between marriage partners which is greater than in the past.

In the field of research there are some aspects of vital importance that we should look at with critical eyes, and find out which are relevant today (according to the Christian perspective) and baptize them into Christianity. Bride price in the past was very high, about twenty to twenty-five 'Tafuliae', and they were collected from all the relations. Therefore it was an obligation of the couple to replace all the money. Although it was not strictly a debt in the legal sense today, however there was a responsibility that the couple had. They had to find money to supply to each of the young people of the family who might get married after them. How can we see this matter today when our people are confronted with the modern trends, changes and thoughts? I have thought of some suggestions.

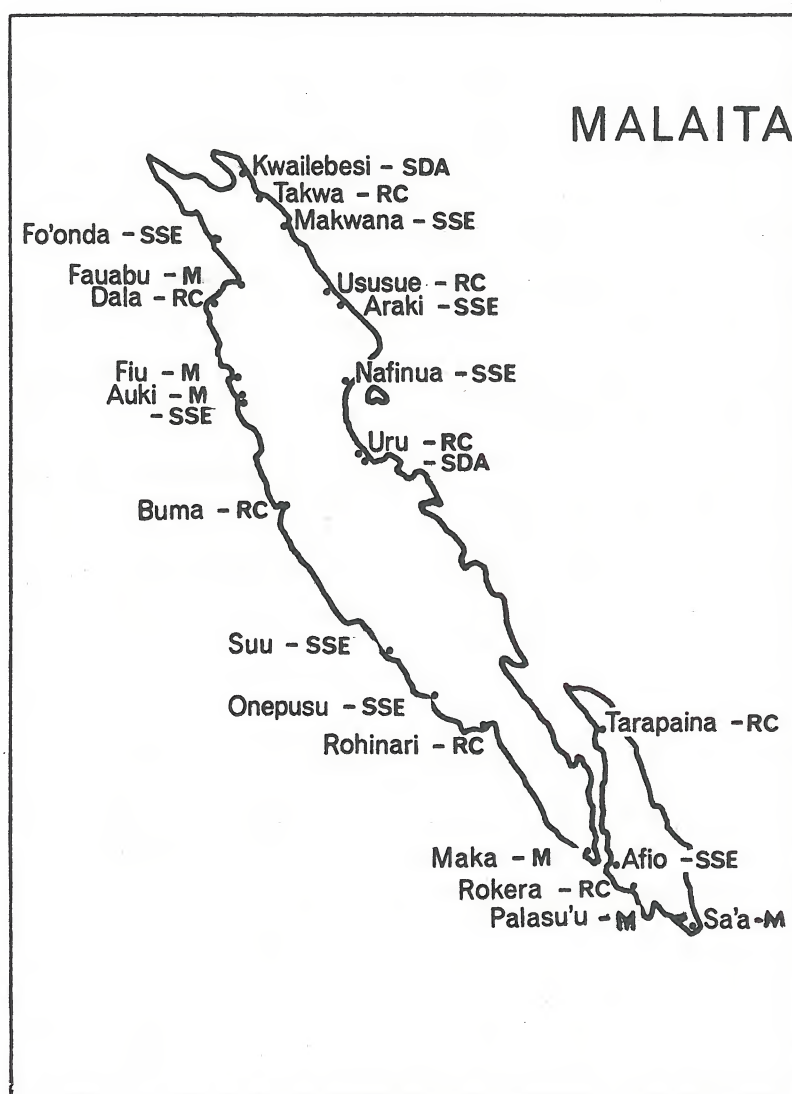
The first one is to reduce the bride price to five 'Tafuliaes' instead of twenty to twenty-five 'Tafuliaes' as practised before. An alternative one would be that both families of the couple should give some money to the couple and not to the parents of the girl. This money would start off the couple as they made a new life in the future, and would not cause them big worries in paying back the shell money. Or possibly make the bride price less 'Tafuliaes', and then both sides should donate money to the couple at the time of the wedding; this would be a means of combining these two ideas.

Another subject for us to look at in marriage in the past was the tremendous exchange of food and sharing of manual work. How can we revise the act today? Probably, seeing that a lot of land is lying waste, for the security of the couple we could plant some coconuts and cocoa for them. In the case of those who have no land, we could build them a house, or a canoe to start off their life together. The social relationship between both sides was great in the past. Could we have all the families and tribes which have marriage connections to have an annual gathering with a church service? During this service the promises and other relevant parts of Holy Marriage will be read. After the service there should be a meal together. Such a practice should create the feeling of fellowship and friendship more realistically in the name of God.

The system of getting the girl in the canoes must continue, even though the time factor seems to be the concern today, because it indicates honour due to the bride and groom, it also brings respect and a public witness to the marriage, and a wedding in church would be witnessing spiritually.

Finally there must be some time for the parents of the boy to teach the

couple about custom and Christian life. Maybe after the wedding the wife and husband must have time for such teaching to be given to them. The church should teach household prayers, prayers for gardening, for fishing, for the children, for the husband and for the wife. Such a spiritual atmosphere would feed the spiritual growth of the family. The church should have family groups or associations and such groups should have family life lessons based on the Bible. Also the service of Holy Marriage should be read and explained to them annually, to remind and refresh them of the promises made on the wedding day. There should be some institutions where married groups could go together with their children to have some training about ordinary domestic subjects and spiritual subjects. Much research has already been done by many, but very little data has been made available. If we have good families in the country, we are sure to have good children who would be good citizens of the country. A good tree bears good fruit, and a bad tree bears bad fruit, the Bible says.



DISTRIBUTION OF MISSION STATIONS

M	Melanesian	(Anglican)
SSE	South Seas Evangelical	
RC	Roman Catholic	
SDA	Seventh Day Adventists	

(Jehovah's Witnesses and Baha'i also operate in the area)

The long portion of coast-line without mission stations is well-established Anglican work, now under indigenous priests.

LE MARIAGE DANS LE DISTRICT DE LAU A MALAITA
AUX ILES SALOMONS

Père Leslie Fugui

Le mariage à Lau à l'ère pré-chrétienne

Les autochtones de Lau ont vécu dans les îles artificielles pendant plusieurs dizaines d'années jusqu'à de nos jours. Ils sont partis des terres plus grandes pour aller s'installer dans ces îles artificielles, probablement pour se fortifier contre l'ennemi à l'époque où il y eut les guerres entre tribus, ou peut-être aussi pour échapper à la malaria, ou même pour avoir accès à la mer pour la pêche.

Le mariage dans ces régions est fait principalement par le consentement des parents, une sorte de consensus entre les deux parties. Si les deux jeunes personnes s'aimaient déjà, la décision finale qu'elle soit oui ou non revient aux parents. Donc les mariages arrangés étaient le système populaire qui est pratiqué dans ces régions. Le garçon et la fille peuvent aussi décider pour eux-mêmes, mais cette méthode est considérée comme manque de respect aux parents et à la communauté. Une autre méthode c'est quand une fille devient enceinte d'un garçon et qu'après ils procèdent au mariage. Cette méthode aussi n'est pas acceptable par les parents ou par d'autres. Ces deux types font souvent offense aux parents, car ils ont eu lieu sans le consentement des parents.

Le mariage arrangé devient important pour les autochtones pour des raisons suivantes: il doit unifier les tribus et mettre fin aux rivalités du passé. Il doit garantir la défense de la sécurité en temps de guerres. Il permet de surveiller la terre et l'argent avec les zones maritimes de pêche. Beaucoup de ces privilèges iront chez les enfants du couple. A cause de ces raisons les parents avaient un rôle très grand pour décider à qui doivent-ils marier leurs enfants.

Les formalités du mariage

Il est assez fréquent de voir que les garçons se marient à 20 ans et les filles à 17 ans. Les parents du garçon doivent juger leur garçon et décider s'il est bon à lui trouver une

épouse. Ils observeront le caractère de la fille, ses qualités, et voir si elle peut travailler dur, être généreuse et elle doit être vierge. Ayant une fille en tête, ils avertissent le père et la mère de la fille de leur désir de demander celle-ci pour leur fils. A l'arrivée des visiteurs, les parents et les proches parents de la fille leur servent un repas. Si la fille participe à la préparation de ce repas, on saura dès lors qu'elle consent à la demande.

La discussion principale

Le leader du groupe prend la parole et s'adresse aux parents de la fille. Il déclare combien ils sont heureux de venir et demande aux parents de la fille et celle-ci s'ils acceptent leur garçon. Il demande ensuite combien faut-il payer la fille en monnaie tafuliae. Les parents de la fille proposeront un prix selon ce qu'ils auront retenu de la discussion. S'ils ne s'opposent pas à la matière, la discussion doit continuer normalement, peut-être même demander l'avis de la fille sur le sujet. Très souvent, la fille donne une réponse affirmative, en vertu de quoi les visiteurs présentent une tafuliae aux parents de la fille, comme signe de fiançailles. La fille est à partir de ce temps, interdite de prendre part aux activités sociales et n'est plus autorisée à aller avec les autres jeunes filles. Elle est devenue un tabou par la tafuliae et par le consentement des deux parties. (Une tafuliae a quelques fils de coquillages.)

Les relations familiales

Beaucoup d'échange continuels d'aliments se pratiquait entre les deux parties. Chacun son tour apportait des aliments chez l'autre. Puis ils étaient partagés par la tribu entre tous les membres des parents proches. C'était une indication d'amitié et de gentillesse les uns pour les autres. On se sentait bien avec tout le monde de chacune des deux tribus. Les relations amicales étaient vraiment solides, jusqu'à ne plus penser à se livrer à la guerre même lorsque de graves problèmes surgissaient. La fille et ses parents pouvaient aller chez le garçon pour travailler comme au jardin par exemple. Le garçon en fera pareil, mais surtout à l'occasion d'une fête ou de la mort d'un des parents de sa fiancée. Ce contact continuait ainsi jusqu'au jour du mariage. Un ordre était donné et connu pour le garçon et la

filles qui interdisait tout contact privé. Toutes les associations devaient être faites en présence des parents. Car il était important que sa virginité soit gardée et préservée jusqu'au paiement final de la fiancée et jusqu'au mariage. La tafuliae sera rendue aux parents du garçon si la fille refusait de se marier au garçon, et dans le cas contraire, la tafuliae est gardée par les parents de la fille, en compensation du nom de la fille. Les deux jeunes gens étaient alors libérés l'un de l'autre. Cela était la procédure légale de la région, en ce qui concerne le mariage.

Le temps est venu

Le garçon et la fille attendaient très longtemps avant que le mariage eût lieu. Les parents du garçon étaient responsables de fixer la date du mariage. Cette date n'était fixée que si les parents du garçon jugent leur accumulation de tafuliae et de dents de marsouins suffisante; les parents de la fille étaient avertis. Les pirogues étaient construites chez le garçon et les nourritures sont prêtes pour servir de menus aux visiteurs qui viendront chercher la fille. Dès l'aurore du jour en question, plusieurs centaines de personnes s'embarquèrent sur les pirogues et le voyage commença. Un chant était entonné et tout le monde pagaya au rythme du chant en direction du lieu de destination. Dès que les gens de la tribu de la fille aperçurent les pirogues ils coururent à la plage et crièrent à gorge déployée "Bara e gali" (notre beau-frère arrive). Les hommes des pirogues, encouragés par les voix qu'ils entendirent, doublèrent leurs efforts pour arriver plus vite à l'île. Une lutte était engagée entre les visiteurs et les villageois, les visiteurs déterminés à toucher le rivage et les villageois tentèrent de chavirer les pirogues. Ceci pour dire que le genre d'amitié qui devait exister maintenant entre les deux tribus n'était pas une amitié supposée ignorée par la suite, mais elle devenait sérieuse. Une pirogue spéciale était prêtée sur laquelle la fille s'embarquera, escortée par 4 femmes. Elle quittait sa maison assistée par les quatre femmes et toutes marchaient sur les nattes jusqu'à la plage. Les 4 femmes qui conduisaient la fille signifiaient que la fille devient une dame tabou pour ceux des îles et tout le monde ailleurs des quatre coins de la terre. Les pirogues voguaient maintenant pour retourner et les gens chantaient. Un groupe de jeunes gens et femmes accompagnaient la fille pour l'aider dans

son travail et aider ceux qui payaient la fille. Le nouveau couple vit avec le père et la mère du garçon. La mère enseignait des prières pour travaux aux jardins à sa belle fille. Elle lui montre comment nourrir les cochons, elle lui enseignait les prières pour la santé et la prospérité, pour la santé à la maison et pour beaucoup d'autres affaires domestiques. Le père enseignera son fils des choses sacrées de la tribu, la santé et la prospérité, les moyens de devenir riche. Il lui apprendra des prières privées pour toute chose, et ce que le mariage signifiait, la relation père et fils. Les autres parents feront la même chose. Si les parents et toute la tribu estimait que les deux jeunes mariés ont acquis suffisamment de choses concernant la façon de vivre, alors ils pouvaient construire leur maison et vivre à leur propre dépens.

Le prix de fiancée était comme plus grand encore car il permettait à la jeune mariée de se protéger contre tout le mal possible qui pouvait lui arriver. Elle n'était plus qu'un avec son mari. Elle s'accouplera à son mari seul, mais jamais à aucun autre. Ce qui permettait aux parties d'être conscientes de leur promesse pour loyauté envers l'autre jusqu'à la mort de l'une des deux. La femme pensait à son prix et savait combien elle valait. Elle en est fière et cela servait de rappel de fidélité qu'elle devait à son mari. Le résultat d'une telle attitude est effective. Le mari aimera davantage sa femme et inversement.

Le mariage aujourd'hui

De nos jours, le mariage arrangé disparaît petit à petit. Le mariage par le choix devient de plus en plus fréquent. Les procédures coutumières disparaissent aussi. Ces changements sont advenus dans plusieurs régions rapidement. L'éducation a changé l'attitude de plusieurs jeunes gens. Ils ne s'intéressent plus à leur coutume, donc ils ignorent ce que peut valoir leur culture. Ils adoptent une culture autre que la leur, mais pour comble ils ne connaissent rien de la culture locale. Quelques Eglises ont fait des déclarations contre la culture et dénonçaient sans comprendre toutes les bonnes mœurs qu'on avait comme incompatible à la mentalité de la civilisation importée. L'urbanisation empêche les parents en tant qu'ils sont concernés de consentir à la décision de leur fils et à son choix de fiancée. Les jeunes sont confus, et très souvent ne prennent pas les choses

au sérieux et vivent avec leur fiancé sans le consentement de leurs parents. Les gens n'ont plus peur des guerres tribales. Ils forment l'unité dans d'autres organisations comme les écoles, les comités, les Eglises, les conseils, les équipes de sports, et d'autre encore. Le seul domaine où il y a intervention des parents est celui de la prise de décision sur le prix de la fiancée. Peu de mariages sont arrangés à Lau aujourd'hui, mais dépendent plutôt du choix du garçon et de la fille.

La période de fiançailles se prolongeait autrefois plus que de nos jours où les mariages ont lieu sans plus attendre. Cette période devait aider le garçon et la fille à décider avant de se marier. Les jeunes ne se donnent plus le plaisir de prolonger leur période de fiançailles. Donc manquer à cette période de se connaître avant le mariage est une raison pour les problèmes qui arrivent beaucoup plus qu'autrefois dans les mariages.

Dans le domaine de recherche il y a quelques aspects d'importance vitale que nous devrions considérer en critique. Il faut voir ce qui est pertinent du point de vue chrétien et le baptiser au christianisme. Le montant du prix de la fiancée était de 20 à 25 Tafuliae et donné par tous les proches parents de la famille du garçon. Donc il y avait une obligation du couple qui consistait à rembourser toute les 20 ou 25 tafuliae. Ce n'était pas un devoir légal mais le couple avait une responsabilité. Les deux jeunes devaient travailler de façon à contribuer aux montants des prix de fiancée des garçons de leurs proches parents. Comment peut-on voir la situation de nos jours où le peuple doit faire face aux tendances, changements et pensées modernes. Un autre point qu'on peut considérer est l'échange des nourritures et l'entr'aide mutuelle en ce qui concerne le travail manuel. Comment peut-on modifier le système aujourd'hui? Probablement en plantant des cocotiers et des cacaoyers sur les terrains vierges pour la sécurité du couple. Pour ceux qui n'ont pas de terrain, on leur construira une maison ou une pirogue pour qu'ils puissent commencer leur vie.

Le système d'embarquement des filles dans les pirogues doit continuer même si le temps a évolué, parce qu'il signifie l'honneur et le respect du couple et est un témoignage public. Le mariage à l'Eglise est un témoignage spirituel.

MARRIAGE IN MALAITA: A ROMAN CATHOLIC VIEW

MARRIAGE IN FATALEKA DISTRICT

by Brother Matthew Iroga, S.M.

The Fataleka language area stretches from Fo'ondo and Fauabu on the N.W. coast of Malaita to Ata'a on the east coast. The Lau language area is in the N.E. tip of the island and in a small area of east coast of Small Malaita in the south. (See map on preceding page).

When Christianity came to our area in the 1940's, there was not much resistance because of the stories told about the 'wonders' that these new religions could work for their followers - a very superstitious mentality, but nevertheless a true one. My grandfather told me that his family became Christian because he wanted his children to write and read and to know the secrets of the white men. He also found out that most of the things that he was taught by the catechist were, in one way or the other, similar to his way of thinking. That is why he accepted Christianity whole-heartedly and successfully persuaded his brothers to become Christians too. But before they were baptized they had to go through a testing period of two years.

During the two years of preparation of baptism, the consequences of being a Christian were spelt out to them by the catechist whose knowledge about 'Lotu' was very limited because of the little training they had before going out to the people. I have the feeling that the catechists at that time were more the disciples of the missionaries than the disciples of Christ. In the particular area from which I come, the first missionary was very strict and his catechists too, were very strict. If the stories I gathered from my grandmother are correct, the first group that became Christians were baptized on Easter Sunday, 1948. This was the first generation of Christians who started off with a few years of instructions and discipline, by which I mean that new thoughts had been planted and were being put into practice. This meant that my people had to change their way of life and take on a new one. There were many changes, few were essential to the living of the Christian life, but many were essential to the living of the Western brand of Christian life. One of the things the catechist imposed on the people was that the ceremonies of, or in any way connected with, the marriage celebration, should be done away with. My grandfather and grandmother regarded these ceremonies as an essential part of the marriage ceremony. They were essential for the validity of the marriage. He told me that the catechist really made him wild when he said, and I quote, "You should not choose girls for your boys. The boys must pick their own girls and you should drop all the time-consuming rituals and ceremonies connected with marriage". My grandfather was furious - but calmed down later. He had made a very big step in becoming a Christian. He had had to get rid of one of his wives before he was admitted to the catechumenate. A very good act according to those who preached Christianity, but is it Christian to get rid of someone, and let her find her own way of life? Did the missionaries ever wonder (or care) what this must have meant for the women concerned?

My grandfather told me that in the early fifties, one of our missionaries tried to abolish, or water down, the custom of bride price payment in the marriage ceremony. A marriage without a bride price is unheard of in my area. To do away with this is denying the main element of the marriage ceremony. This custom is a tradition which was handed down from one generation to the next. To abolish this is to deny an integral part of our system. If a group of people lose a very essential part of their culture, then that particular group of people is cutting away at the roots of their life.

This example that I have just mentioned is only one of the countless ways in which the influence of outsiders weakened, and in many ways, demolished our culture. In this paper I am now going to look at the influence of Christianity on Marriage in my area.

MARRIAGE IN FATALEKA SOCIETY AND THE CATHOLIC VIEW

Fataleka society, like any other in the Pacific or in the world, civilized or primitive, has basic requirements for marriage. For my people it is not just a mutual agreement between two people, the boy and the girl, who are in love and moved by that love to come together before a minister or a state official and promise each other to be faithful as husband and wife. Getting married in our area is not as simple as that. It involves more than the girl and the boy who are actually getting married. The two families, the relations of both, are all involved in their marriage. It is a community celebration rather than that of two persons only. The people respect this tradition and we look upon it as a way in which we build up our relationships once more within our extended family. It is through these demanding ceremonies that we share our possessions, our food, our talents and ourselves, with one another. All these things, I believe, are ways in which the traditional families are bonded together.

Some missionaries, in good faith, tried to ease the burden from the family paying the bride-price by trying to do away with some of the ceremonies and abolishing the bride-price itself. Some churches tried to do away with the giving of gifts and the feasting during the marriage celebrations. What the earlier missionaries did not take into account was the involvement of the two families and the two clans of the boy and the girl who are getting married. These men did not understand these ceremonies and what exchange relationships mean to us. Without these ceremonies we do not regard a marriage as a true one. They are an integral part of the marriage. When a person gets married in our area, the whole community takes part. This means that before the couple are asked for their consent, both families have to give their approval for the marriage, because after their marriage, there is a kind of continuous relationship between the two families. The boy and the girl form the link between the two families or the two clans. The clan, therefore, has a responsibility to build up their marriage. They do this in sign, through various ceremonies.

THE MARRIAGE CEREMONIAL

The first activity in the process of getting a bride is done in a very informal 'ceremony' which we call "Ledi Keni" (this literally means, "ask girl"). When the boy is ready, his mother is mainly responsible for finding a bride for her son. She looks for a girl who is mature, healthy, hard-working, and of good reputation in the community. If they are living in the same village, there is no problem in spotting these qualities; but if she lives in a different village from the girl, then the mother asks some relations who are living in this village. When the girl is seen, the mother and some other women, sometimes accompanied by the father, go together to the potential bride's family, just before the evening meal. When such a group arrive at some odd time like this, there are no questions asked - the family who is hosting the "Ledi Keni" group knows what they want and naturally offers them hospitality and provides them with a meal, and if they have come a long way, they have to offer them a bed and look after them while they are with them. At this stage the old people usually speak in metaphors. If the family hosting the group feels uneasy, the leader of the "Ledi Keni" team would give some hints of why they are there. She would say such things as, "We want to keep you company", or, "We are here as friends," or "We would like to get a betel nut from you, all the trees in our area have withered away and the new ones have not matured yet." The time to ask the parents of the girl for their daughter is after the evening meal, during the betel-nut session. This is a convenient time to talk about such matters, after the children have retired to bed, or gone out to play outside. There are only adults around chewing betel-nut, and telling stories. The stories will be interrupted when the mother of the boy reveals their reason for coming to the home of the girl's parents. Usually, nowadays, the girl has to approve of the marriage. If the girl

agrees to the marriage, the mother of the boy will give one TAFULIAE (1) to the girl's family to mark that girl as now betrothed to the boy. The name given to this "Tafuliae" is "Malefo ni alu fafi keni", that is, "money for the betrothal". The girl is now called "Keni alua", the chosen girl. According to custom, the girl will always be with people now, she will never be allowed to go out by herself.

The next ceremony, held after some weeks, months or even a year, will take place in a similar way to the first. This ceremony is called "Dao urikeni", which means, "come and get the girl", and it is more of a public ceremony than the first. The "Dao urikeni" ceremony involves a very large number of people who come and stay for a night at the bride's home and then bring the girl to the boy's home. During the night there is a celebration which lasts from sun-set to the next day. This is a farewell night put on by the bride's family which includes some feasting and entertainment provided by the girl's relatives.

The next ceremony will be held at the bridegroom's village. This is called the "Fofoe", or more commonly now, "the paying of the bride-price". This ceremony marks the time when the bride price is given to the relatives of the girl. This is perhaps the core ceremony of marriage in my area.

Following this is the "Tolonga". In this ceremony the bride's relations bring in food that is equivalent to the value of the bride price given for the girl. This food is then divided among all those who have contributed to the bride price.

When one of these ceremonies is not fulfilled, we do not regard a marriage as a true one... the ceremonial is integral to the marriage. Marriage is a community-oriented event. It is a time of celebration. Marriage is universally understood as a union between a man and a woman. This is a natural call to all human beings and in this call there is a natural attraction, in which woman and man are drawn to each other. It is through this attraction that they become one. In our area this is helped by the culture through the ceremonies and rites that are connected with the marriage.

In the early days some of our early missionaries tried to abolish bride-price which is a core ceremony in the marriage. From what I have seen and from what I can work out of the marriage ceremonial in the Fataleka area, it has more Christian elements in it than the present Western practice. In our Church we regard marriage as a sacrament. One of our Catholic authors described a sacrament as

- (a) a symbol of communication between God and man
- (b) community activity
- (c) a celebration (2)

One can pick out these three elements in our marriage ceremony very easily. Before the actual marriage takes place there are a lot of negotiations between the two families. If the two families have agreed then there is a kind of friendship being formed by the marriage. The ceremonies are carried out by the relations of the bridegroom and the bride. They are community activities. Bijman has this to say concerning the community activities :

' Symbolic activity is something that has always a social dimension also: they are signs to someone else ...symbols have a mediating function in bringing about a community between people. They are visible or perceived signs, they are bearers of visible messages

- (1) A string of shell money which has ten strings bound together to form one string. It is measured by holding both ends in stretched arms and the loop must touch an average man's knee. One 'Tafuliae' is worth about \$200. (The price which you can get for one in Bougainville).

- (2) Bijman, 1970, p. 30

to others who recognize something of themselves in those signs. And when the other members of a community of people acknowledge and agree on the meaning of the symbols, i.e. when their meaningfulness is discovered, the symbols.. not only express community but achieve it as well. They bring people together, unify them.. Symbols have a literally conventional nature: people come freely together in order to freely establish a community.'(3)

The abolition of bride-price was not successful in our area because of the deep social and cultural rooting it has among the people. It was through marriage that different tribes came to know each other and thereby break down the illwill they had for each other. The missionaries' attempt to do away with bride-price was not well accepted by all Christians. Some Christians reacted against interpretation of the 'Christian ideal', and left the Church temporarily until the churches accepted the custom again. H. Ian Hogbin must have come across this 'problem' when he was doing field work in the early sixties. He says,

Where the old custom of bride-price still persists the young men must obtain the necessary 'Tafuliae' from their elders, since cash is not accepted as an alternative. But amongst the Christians, bride-price, until recently, was abolished ... (4)

Some Christian churches tried to lessen marriage ceremonies and to set a standard bride-price for all their followers or members. What these church leaders did not understand was the fact that the bride-price of a girl is already determined through tradition. It is a known custom among the people that the girl's bride-price is set by that which was given for her mother. This is however, negotiable between the families of the boy and girl. By setting a bride-price, one is breaking a tradition which has become part of us and is a meaningful symbol for us. It establishes order in our society and brings the people together. The attempt to set a standard bride-price gives an impression to outsiders, and to some capitalist-minded people, that the girls in this area are on 'sale' for such a price. Is bride-price really a buying of the bride? I don't see why this giving of 'gifts' is termed bride-price. In my area I would give a different name for it.. I would call it 'the bridegroom's Consolation Gifts', because whatever valuables I give to the family of the girl will come back to me in the ceremony of 'Tolonga' already sited. Whatever you give in the ceremony of giving the bride-price (Bridegroom's Consolation Gifts) will come back to you in the form of food. The bigger the 'consolation gifts', the bigger the feast.

Consolation gifts (bride-price), as outsiders see it, could be misleading. Many outsiders would think that consolation gifts (bride-price) are a payment for a bride. A.R. Tippet in his book, Solomon Islands Christianity saw some advantages and disadvantages when he says:

The abandonment of the patterns of bride-price in one island may be desirable and lead to progress: but in another it could mean economic and social disaster. (5)

Yes, it is true that a Westernized custom could mean 'economic and social disaster', but if it is done in the traditional way, this should never happen. Marriage, to my people is a process of development. Marriage to us is a growing process which is already helped by the society through the ceremonies conducted by the couple's families, so that it will help the couple to bind themselves to each other and to their society. Just as a growing baby develops in its mind and body until it develops into a full

(3) Ibid. p. 31

(4) Hogbin, 1967, p. 167

(5) Tippet, op. cit. p. 98

person, the couple likewise has to grow in love for each other and for their society until they are mature members of that particular society. The marriage itself begins at the first ceremony, 'Ledi Keni', and the preparation and conducting of it, is done by the whole community.

If, for example, I am getting married, my parents and relatives have to agree to it, not that they want to stop me from marrying, but for the reason that they will have all the valuables or shell money ready to meet the expected gifts that we have to give to the girl's family. All these activities are a necessary part of the security and the building up of one's marriage. This is why I personally think that to set a standard price, or to do away with these ceremonies is wrong. But, here again, only a few of our missionaries did try to abolish these customs. If we look at Papua New Guinea's first missionaries, as Rowley recounts in his book, The New Guinea Villager, some of the missionaries there had a very understanding view of the real meaning of bride-price. He says,

Some of the first missionaries assumed the payment of 'bride-price' as part of the marriage agreement between the groups concerned to involve the purchase of the woman. But a greater understanding of the nature of New Guinea society had led missions to general acceptance of the marriage contract ratified by gift payments. (6)

Now, the major churches are, in principal, leaning towards the above-mentioned trend of thinking. There are smaller groups who still will not accept it. This stopping of bride-price has been causing a lot of trouble in these churches, and it also attracts members of other churches to seek marriage in a church in which they will not have to pay bride-price. When this happens the parents and relations of the boy do not become actively involved in the marriage celebration. When the whole community is not involved in this kind of celebration, for us there is no security for the marriage... the community will not help very much in building up that marriage. This means that if the boy becomes tired of the girl he can just leave her, and vice versa. In these marriages there are many resulting separations.

The original meaning of bride-price comes from the word FOEA, a noun meaning 'carrying' or 'transferring from one place to another'. We use the word FOFOE when we refer to bride-price, and in earlier times, it meant transferring gifts from one clan to the next. Today, a new word, FOLI, has taken the place of FOFOE. FOLI, from FO - to carry, and LI - to buy, means 'buy before you take'. Here the true meaning of bride-price has shifted from transferring of gifts or valuables from one clan to another and has turned into a commercial transaction. One point, I think, which encourages the latter meaning is the setting of standard bride-prices by some of the churches. The true meaning of transferring of gifts and the returning of equivalent quantities of food, is disappearing. The new idea of meeting a standard bride-price has brought in a lot of new changes. The bride-price nowadays includes foreign goods and currency. In the past, when the bride-price was not controlled by different churches, there was not a set amount of shell money imposed by the society on all girls, but rather each girl's bride-price depended on what her mother's had been. But again, this was open to negotiation between the two families.

In my area one of our Christian Churches enforced upon its members a standard bride-price; the amount set was five 'Tafuliaes', five pigs, 1,000 porpoise teeth, plus a limited amount of prescribed valuables. Also, if dollars were demanded by the parents, the amount was not to exceed \$50. When this ruling was introduced the people thought that if you disobeyed this rule you were not a good Christian. So, by setting a standard bride-price, some of my people thought God's law was involved. We have tended

to mix the Christian message with a Western interpretation of it. Our people cannot easily distinguish the difference between western customs and the Christian message.

We always regarded what the missionaries said as the Christian message, right or wrong. But surely, true Christianity should integrate into itself the good customs of the people. I think that if we continue to allow the westernized Christian message to be assimilated into the culture of the people, there will be no strong root for the planting of a Christianity true to Melanesia. Unfortunately what has happened has been otherwise.

The Anglican Church insisted on standard bride-price and stopped anyone who tried to violate their rule. If the person persisted, he would be excommunicated from the Church. In the early days, the Catholic Church tried to enforce the same rule for its members, but the catechists reacted so strongly against it, that the idea was dropped.

THE IMPACT OF A STANDARD BRIDE PRICE ON MARRIAGE

The setting of a standard bride-price has, in my view, changed the true meaning of this rich ceremony from a communal activity into an economic and social disaster. In the past, we did not use dollars and western goods for bride-price. The people used only 'Tafuliae', war clubs, hand bands, food, pigs or porpoise teeth for such purposes. These things were given to the family of the girl and they in turn, shared them amongst their relatives or the whole clan. By setting the bride-price, foreign money and goods are included in it and if the demand is not met there is bound to be trouble during the ceremony of handing over the girl from her clan to the boy's clan, or if the boy and the girl are from the same clan, which rarely happens in a traditional marriage, the clan will be divided in two. One of the main reasons why the Anglican Church set a limit on bride-price was to stop people from asking too much of the other party. This was a very good move on the part of the Church in trying to help the people, but not all the members in the clan will be able to take part in the marriage ceremony. The bride-price for all Anglicans in my area is known by everyone. This means that if you marry an Anglican girl you are expected to give the 'price' set. Since this standard bride-price was enforced the communal involvement is getting smaller and smaller. It was a very big event in the past, it usually took a year or two in preparation for a marriage. This was because it involved a lot of people and the family had to organize itself for this occasion. For example, a house had to be built for the newly married and they had to have enough food in their garden to feed all the people who would come to the marriage celebrations which can last for two weeks. The smooth running of these celebrations depends very much on how much planning is put into it by the boy's family.

Another way a standardized bride-price has been misleading to the people at times, is the effects it had on the minds of the people. They began to look at it as a 'price-tag' on the girl. The original intention in having a standard bride-price has now lost its meaning of helping the people. The original intention of the early missionaries was to prevent the poorer ones who did not have enough shell money or other local valuables to meet the demanding and sometimes very high bride-price which was expected for a girl. This standard, as I have mentioned, was set by the bride-price of the girl's mother. In the traditional way the parents of the boy and his relations knew exactly what they were going to give to the parents and relations of the girl. Before they ever 'marked' a girl for their son, they usually took this into account. If their resources were not large enough they usually looked for another girl. The point I want to make here is the common effort of the relations in coming together in meeting the expected bride-price. Now bride-price has lost its true meaning and also the community benefits it had for the people. I think this was brought about by the influence of the Christian message which was proclaimed in the terms of the early missionaries - and not in the terms of the local people. I believe, setting a standard price which promotes the use of dollars as substitutes for shell money or other local valuables, and the using of

western goods such as sewing machines, motor-bikes, bicycles, etc., is destructive. It is now a normal practice for the relatives of a girl to set, or rather demand, the standard 'price' which is approved by a Church. In these 'prices' one will find many western goods included. The families no longer depend on each other for help. They can obtain these goods easily by getting work, e.g. cooking for a plantation owner, or they can make copra and get the money they need and with this money they can buy the things that are demanded. Bride-price is now looked upon as an income to the people, the source of 'income' being the bride. What then was the real meaning of bride-price before the missionaries came to my area?

If you take a young couple from my area now and ask them what their marriage means to them, they will give an answer which is similar to the western style. That is, a marriage is a contract between two persons, ratified and made valid from an administrative office or through the well-known 'I do' of the church ceremony. There, the consent is only given by the two persons who are getting married. To the old people this is not enough. To them, the consent should be given by the whole community. The community is the 'person' who accepts their marriage, because after all, they will be living in that community. I personally think this is why many of our young fellows, who marry outside their community, find it very hard to settle back in their own community when they return home. In the western style of marriage, or the Christian marriage as I understand it, the minister looks at the consent of the girl and the boy as the starting point of their marriage. If this is true, I see this marriage as rather like a healthy banana sucker planted in sandy, dried out soil. It grows for a while and then it dies away. Our new practices are resulting in many broken marriages.

We do not see the consent of the boy and girl as the starting point of a marriage. It is only one of the steps in the process of getting married and I think some of these elements are more important than others. So, to single out one particular element as a focal point, is not fair. I think, at present, it is practically impossible for my people to accept a marriage in the western understanding of it. Bride-price is still one of the most important elements in determining a marriage. Our kind of marriage does not happen just over a day or two. It is a process which happens over a long period of time. It is not only a union solely between two individuals as is the explanation given by the ministers - but, to us it has a wider and deeper meaning. It means establishing bonds, trade links and various alliances between the families of the girl and boy, and if they are from different clans, it establishes new friendships and this will lead to peaceful relationships between the two clans. For me, this traditional marriage has more Christian elements in it than the western Christian understanding of it.

THE FATALEKA UNDERSTANDING OF MARRIAGE

Our understanding of marriage is loaded with a variety of implications. It implies so many concepts, such as obligations, bonds, relationships and reciprocity. One aspect that is disappearing from the marriage ceremony is the reciprocity aspect of it. To my people, this ceremony is only completed when something is given back to the boy's parents after the bride-price has been paid. This is usually given in the form of a feast. The girl's parents will gather enough food, pigs, etc., that will be the equivalent of the bride-price.

Marriage is not only a contract between two persons as the missionaries preached, and as is becoming more and more acceptable among the educated Solomon Islanders. To us, it is more than that. Now if you make a survey in the Solomons you will find that the Western view of marriage has assimilated the traditional view. I am convinced that Christianity was the main force in abolishing many of the good practices of the people. Today, if a priest or a minister tries to introduce a service using traditional tunes, customs, etc., one will find that some old people are very reluctant to come to church services. Some of them think that by using these traditional practices they are breaking the Christian law. They think, in order to be a

good Christian, one must follow all the rules laid down by the early missionaries. They look upon these rules as part of their faith. In some areas the young people accept these beliefs as genuine Christian faith. One very clear example of this is the Western tradition of seeing the engagement as the initiating step towards marriage. In my area, I have the feeling that we start this much earlier in life. In most families, the process of getting married begins when the baby born is a male. In the early days the 'marking' of the future wife was done around about this period. This practice is now disappearing but the preparing for the marriage of every male begins at that stage. The father and his other relations in their own ways 'budget' their valuables and their traditional incomes for each male in their clan. This practice nowadays, is getting fewer and fewer supporters. This means that the bond that exists between clan members is dying out. People are no longer interested in getting traditional valuables or essential items in the bride-price. Instead, the standard bride-price recommended by the Anglicans, which includes some of the western goods and currency, is killing the community effort, which helped provide the traditional bride-price. Today, some families can avoid meeting the full bride-price for their children so there is no need for help from other members of the family or the clan. They can find all that is needed, so why seek help from outside. It is a family-centred thing now, whereas before the missionaries came, it was a clan activity. I can see that in a few years time, marriage to our young people will be like the western way of understanding it, that is, an agreement between the parties. This means the family role that is a kind of security for your marriage, will disappear also. Once the marriage is only between the boy and the girl, there is no third party security to help them out during the early stages of their new state of life. Once this comes to our people, we will inherit the problems that are obvious now in the western countries. And this means that a boy or a girl can divorce his or her partner whenever he/she feels like it. This is where I think that bride-price not only keeps the family or clan together, but it is also a means of security for a marriage.

The standard bride-price introduced by the missionaries too, is a misinterpretation of the customs of the people. By including foreign money or goods in the bride-price one has the feeling that the 'price' set must be fulfilled. Though the intentions of the missionaries who started the idea of a standard bride-price were aimed at helping the people, they are looked upon now by the local people, as the 'price-controllers' of the brides.

I have come to the conclusion that in setting a standard bride-price the Church has done a great deal of harm to the community. It has cut out the community activity of the family or the clan for the common effort in meeting the traditional bride-price. The standard price which was set by the Anglican Church (including things which are very easy for a family to get) undermined communal activity. This is why a family nowadays can manage to marry their children without outside help. This, I think, will be ultimately destructive of the security of marriage for our people.

BIBLIOGRAPHY

- Bijman, Kees. "Speaking of Sacraments", Compass Theology Review, Vol. 10, No. 4, 1970.
- Hogbin, H.I. Experiments in Civilization, Routledge and Kegan Paul, London, 1967.
- Rowley, C.D. The New Guinea Villager, F.W. Cheshire Pty. Ltd., Melbourne, 1965.
- Tippett, A.R. Solomon Islands Christianity, Lutterworth Press, London, 1967.

MARIAGE DANS LA CIRCONSCRIPTION DE FATALEKA, MALAITA,
ILES SALOMONS

Frère Matthew Iroga, S.M.

Fataleka comprend la région de Fo'ondo et Fauabu sur la côte nord-ouest de Malaita jusqu'à Atā'a sur la côte nord-est. La région de Lau est à l'extrême nord de l'île. (Carte page 22)

Quand le christianisme arriva dans notre région dans les années 1940, il n'y avait pas beaucoup de résistance à cause des histoires racontées sur les "merveilles" que ces nouvelles religions pouvaient apporter à leurs adeptes - une mentalité très superstitieuse mais néanmoins réelle. Mon grand-père me racontait que sa famille s'était convertie au christianisme parce qu'il voulait que ses enfants écrivent, lisent et sachent les secrets des blancs. Il découvrit aussi que la plupart des choses que le catéchiste lui enseignait, étaient d'une manière ou d'une autre semblable à sa façon de pensée. Voilà pourquoi il a accepté le christianisme de tout cœur et a réussi à persuader ses frères à se convertir eux aussi. Cependant, avant d'être baptisés, ils durent subir une période d'épreuve de deux ans.

Durant les deux ans de préparation au baptême, les conséquences d'être chrétiens leur ont été expliquées par le catéchiste dont la connaissance du "lotu" était très limitée à cause du peu de formation qu'il a reçu avant d'être envoyé en mission. J'ai l'impression que les catéchistes de cette époque étaient plus les disciples des missionnaires que ceux du Christ. Dans la région précise d'où je viens, le premier missionnaire était très strict et ses catéchistes l'étaient eux aussi. Si les histoires que j'ai eu de ma grand-mère sont correctes, le premier groupe qui devint chrétien fut baptisé le dimanche de Pâques 1948. C'était la première génération de chrétiens qui commença avec quelques années d'instruction et de discipline, je veux dire par là que de nouvelles idées ont été implantées et mises en pratique. Ceci signifiait que mon peuple devait changer sa manière de vivre et d'en adopter une nouvelle. Il y eut bien des changements, peu étaient indispensables à l'existence d'une vie chrétienne mais beaucoup étaient indispensables à l'existence de la marque occidentale de la vie chrétienne. Une des choses que les catéchistes ont imposées aux gens était que les cérémonies et tout ce qui était lié à la célébration du mariage devaient être supprimés. Mon grand-père et ma grand-mère considéraient ces cérémonies comme une partie indispensable de la cérémonie du

mariage. Elles étaient indispensables pour la validité du mariage. Il me racontait que le catéchiste le rendait furieux lorsqu'il disait, je cite: "vous ne devez pas choisir des filles pour vos garçons. Les garçons ont à choisir leurs femmes et vous devez abolir les rituels et cérémonies liés au mariage qui prennent tout votre temps." Mon grand-père était enragé - mais s'était calmé plus tard. Il avait fait un grand pas en devenant chrétien. Il avait dû se défaire d'une de ses femmes avant d'être admis au catéchumenat. C'était une très bonne action pour ceux qui prêchaient le christianisme, mais est-ce chrétien de se débarrasser d'une personne et de la laisser se débrouiller seule? Est-ce que les missionnaires se sont seulement posé la question (ou soucié) de ce que cela devait signifier pour la femme concernée?

Mon grand-père me disait qu'au début des années 50, un de nos missionnaires avait tenté d'abolir ou de freiner la coutume concernant le paiement de la mariée durant la cérémonie du mariage. Chez moi, on n'a jamais entendu parler d'un mariage dont la mariée n'est pas payée. Cette coutume relève d'une tradition qui a été transmise d'une génération à l'autre. Abolir cette coutume c'est nier une partie intégrale de notre système. Perdre une partie indispensable même de sa culture pour un groupe particulier de gens entraîne le déracinement de leur vie.

Cet exemple donné ci-dessus est une des manières innombrables suivant lesquelles l'influence des étrangers a affaibli et de plusieurs façons a démolì notre culture. Dans ce document, je vais me pencher maintenant sur l'influence du christianisme sur le mariage, chez moi.

Mariage dans la société Fataleka et le point de vue des catholiques

La société Fataleka, comme toute autre dans le Pacifique ou dans le monde, civilisée ou primitive, a des exigences fondamentales pour le mariage. Pour les gens de chez moi, ce n'est pas seulement un accord entre deux personnes, le garçon et la fille, qui s'aiment et qui désirent se présenter devant un prêtre ou devant le maire. Chez nous, le mariage n'est pas aussi simple que cela. Il engage plus de monde que seulement le garçon et la fille qui se marient: il y a les deux familles et leurs parents respectifs. C'est une célébration communautaire et non celle seulement de

deux personnes. Les gens respectent cette tradition et nous la considérons comme une manière de construire nos relations une fois de plus au sein de notre famille étendue. C'est à travers ces cérémonies de demande que nous partageons nos biens, notre nourriture, nos talents et nous-mêmes l'un avec l'autre. Toutes ces choses, je pense, sont les moyens par lesquels les familles traditionnelles se lient les unes aux autres.

Certains missionnaires ont tenté de bonne foi de soulager la charge du prix de la fiancée que doit payer une famille en essayant de supprimer quelques cérémonies et en abolissant le prix de la fiancée lui-même. Certaines Eglises ont essayé de supprimer la cérémonie des échanges et dons de même que la fête durant la célébration du mariage. Ce que les premiers missionnaires n'avaient pas pris en compte c'était l'engagement des deux familles et des deux clans du garçon et de la fille. Ils ne comprenaient pas ces cérémonies et ce que les relations d'échange signifiaient pour nous. Sans ces cérémonies, nous ne considérons pas un mariage comme vrai; elles font partie intégrale du mariage. Lorsqu'une personne se marie, toute la communauté y participe. Ceci signifie qu'avant de demander le consentement du couple, chaque famille doit donner son approbation au sujet du mariage car après la cérémonie, il y a une sorte de relation continue entre les deux familles. Le garçon et la fille forment un lien entre les deux familles ou entre les deux clans. Par conséquent le clan a la responsabilité d'édifier leur mariage. Il le manifeste à travers diverses cérémonies.

Le cérémonial du mariage

La première activité dans le processus de trouver une épouse est faite à travers une "cérémonie" très informelle que nous appelons "Ledi Keni" (littéralement: "demander la fille"). Quand le garçon est prêt, sa mère est chargée principalement de trouver une fille pour son fils. Elle cherche une fille mûre, en bonne santé, travailleuse et de bonne réputation dans la communauté. S'ils vivent dans le même village, il n'y a pas de problème de ce côté, par contre si la fille vit dans un autre village, la mère se renseigne auprès de ses relations habitant ce village. Une fois que la fille est trouvée, la mère du garçon et quelques autres femmes, parfois avec le père, s'en vont chez la famille de la fiancée potentielle, juste avant le repas du soir. Quand un

tel groupe arrive chez quelqu'un à cette heure environ, on ne pose pas de questions - la famille qui accueille le groupe de "Ledi Keni" sait ce que ce dernier veut et naturellement elle leur offre hospitalité et nourriture. Si le groupe vient de loin, elle doit leur offrir aussi des lits et s'occuper d'eux durant leur séjour. A ce stade, les personnes âgées parlent habituellement en métaphore. Si la famille qui reçoit le groupe "Ledi Keni" se sent embarrassée, la femme qui mène le groupe parlera en sous-entendus pour expliquer leur présence. Elle dira: "Nous voulons vous tenir compagnie" ou "nous sommes venus en amis" ou encore "nous aimerions vous prendre des noix de bétel car tous les arbres de chez nous sont desséchés et les jeunes arbres n'ont pas encore porté de fruits". Le moment où est faite la demande en mariage aux parents de la fille vient après le repas du soir, durant la séance de noix de bétel. C'est le moment approprié pour parler de telles affaires, après que les enfants se soient retirés au lit ou pour jouer dans la cour. Il n'y a que des adultes qui racontent des histoires et qui mâchent des noix de bétel. Les histoires s'interrompent lorsque la mère du garçon révélera la raison de leur venue chez les parents de la fille. Habituellement, de nos jours, la fille est consultée. Si la fille donne son consentement, la mère du garçon donne un Tafuliae⁽¹⁾ à la famille de la fille en signe que la fille est maintenant fiancée au garçon. Le nom donné au "tafuliae" est "malefo ni alu fafi keni", c'est-à-dire "argent pour les fiançailles". La fille est alors appelée "keni alua": la fille choisie. D'après la coutume, la fille sera toujours accompagnée et il ne lui sera pas permis de se promener seule.

La cérémonie suivante, tenue quelques semaines, mois ou un an après, se passera d'une manière semblable à la première. Cette cérémonie est appelée "dao urikeni", ce qui signifie "vient prendre la fille" et elle est une cérémonie plus publique que la première. Un très grand nombre de personnes participent à la cérémonie de "dao urikeni" et ils viennent passer une nuit chez la fiancée et ensuite l'amène chez le garçon. Du soir au matin

(1) Un collier d'argent en coquillage qui comprend dix colliers liés pour former un seul collier. On le mesure en tenant les deux bouts les bras étendus et la boucle doit toucher le genou d'un homme moyen. Un "tafuliae" coûte environ \$200 (c'est le prix à Bougainville, si vous en achetez un).

a lieu une célébration. C'est la nuit d'adieu faite à la famille de la fiancée qui comprend des festivités et distractions données par les parents de la fille.

La cérémonie qui suit aura lieu au village du fiancé, et elle est appelée "Fofoe" ou plus généralement à l'heure actuelle: "le paiement du prix de la fiancée". Cette cérémonie marque le moment où le paiement est effectué aux parents de la fille. Chez moi, ceci est, sans doute, la cérémonie centrale du mariage.

Après cela vient le "Tolonga". Durant cette dernière cérémonie, les parents et amis de l'épouse apportent l'équivalent en nourriture du prix de l'épouse. Cette nourriture est ensuite partagée à tous ceux qui ont contribué au paiement du prix de la fiancée.

Si l'une de ces cérémonies n'est pas exécutée/accomplie, nous ne considérons pas ce mariage comme valide... le cérémonial fait partie du mariage. Le mariage est un événement à caractère communautaire et fait l'objet d'une célébration. Le mariage est universellement interprété comme l'union entre un homme et une femme. C'est un appel naturel à tous les êtres humains et l'homme et la femme se sont attirés l'un à l'autre. C'est à travers cette attirance qu'ils deviennent un. Chez nous, ceci est facilité par la culture à travers les cérémonies et les rites liés au mariage.

Autrefois certains de nos premiers missionnaires ont essayé d'abolir le prix de la fiancée qui est la cérémonie centrale dans le mariage. A partir de ce que j'ai vu et de ce que je peux développer sur le cérémonial du mariage dans la région de Fataleka, je peux dire qu'il comprend plus d'éléments chrétiens que celui de la pratique occidentale actuelle. Dans notre Eglise, nous considérons le mariage comme un sacrement et l'un de nos auteurs catholiques décrit le sacrement comme

- a) un symbole de communication entre Dieu et l'homme
- b) une activité communautaire
- c) une célébration (2)

(2) Bijman, 1970, p.30

On peut facilement relever ces trois éléments dans notre cérémonie de mariage. Avant que le mariage effectif n'ait lieu, il y a des tas de négociations entre les deux familles. Si elles arrivent à un accord, il y a alors une sorte de lien d'amitié créé par le mariage. Les cérémonies sont exécutées par les parents et amis du marié et de la mariée: ce sont des activités communautaires. En ce qui concerne les activités communautaires, Bijman dit ceci:

"Une activité symbolique est une chose qui a toujours une dimension sociale: elle est un signe pour quelqu'un d'autre... les symboles font fonction de lien créant une communauté composée de gens différents. Ils sont des signes visibles ou perceptibles, ils sont porteurs de messages visibles aux autres qui reconnaissent quelque chose d'eux-mêmes à travers ces signes. Quand les autres membres d'une communauté reconnaissent et sont d'accord sur le sens des symboles, c'est-à-dire quand ils découvrent leur signification, les symboles ... représentent non seulement la communauté mais la réalisent aussi. Ils rassemblent les gens, les unissent... Les symboles ont littéralement une nature conventionnelle: les gens se rassemblent librement afin de fonder une communauté librement. (3)

L'abolition du prix de la fiancée n'a pas réussi, chez nous, à cause de son profond enracinement culturel et social parmi les gens. C'était à travers le mariage que différentes tribus sont arrivées à se connaître et de cette manière elles ont mis un terme aux querelles qui les opposaient. La tentative des missionnaires visant à la suppression du prix de la fiancée n'a pas été bien acceptée par tous les chrétiens. Certains ont réagi contre l'interprétation de l'idéal chrétien et ont provisoirement quitté l'Eglise jusqu'à ce qu'elle accepte la coutume de nouveau. M. Ian Hogbin a dû rencontrer ce problème lorsqu'il faisait une étude pratique au début des années 60. Il écrit:

"Là où la vieille coutume relative au prix de la fiancée persiste, le jeune homme doit obtenir des vieux le "tafuliae" nécessaire, puisque l'argent liquide n'est pas accepté comme rechange. Cependant parmi les chrétiens le prix de la fiancée était abolie jusque dans ces derniers temps... (4)

(3) Bijman, 1970, p.31

(4) Hogbin 1967, p.167

Certaines Eglises chrétiennes ont essayé de réduire les cérémonies de mariage et d'établir un prix standard de la fiancée pour tous leurs adeptes ou membres. Ce que les responsables de ces Eglises n'ont pas saisi c'était le fait que le prix d'une fille est déjà déterminé à travers la tradition. Les gens savent, de coutume, que le prix d'une fille est fixé par celui donné à sa mère. Ceci est cependant négociable entre la famille du garçon et celle de la fille. En fixant le prix de la fiancée, on brise une tradition qui est devenue une partie de nous-même et constitue pour nous un symbole significatif. Cette tradition établit l'ordre dans notre société et rassemble les gens. La tentative concernant l'établissement d'un prix standard donne l'impression, aux étrangers et à quelques personnes à l'esprit capitaliste, que les filles de cette région sont "en vente" pour un tel prix. Le prix de la fiancée est-il vraiment l'achat de la femme? Je ne vois pas pourquoi ce don de "présents" est appelé prix de la fiancée. Chez moi, je lui donnerai un nom différent... je l'appellerai "les présents de consolation du fiancé" car quelque soit la valeur des présents que je donne à la famille de la fille, ils me seront remboursés lors de la cérémonie de "Tolonga" citée plus haut. Tout ce que vous donnez dans la cérémonie du don du prix de la fiancée (présents de consolation du fiancé), vous reviendra sous forme de nourriture. Plus les "présents de consolation" ont de la valeur, plus la fête est grande.

Les présents de consolation (prix de la fiancée), tel que le voient les étrangers peut prêter à confusion. Beaucoup d'étrangers pensent que les présents de consolation (prix de la fiancée) sont le paiement d'une femme. Dans son livre: "Solomon Islands Christianity" (christianisme des Iles Salomons) A.R. Tippet a vu quelques avantages et inconvénients lorsqu'il dit:

"L'abandon des modèles de prix de la fiancée dans une île peut être désirable et favorable au progrès: mais dans une autre île il pourrait signifier un désastre économique et social." (5)

Il est vrai que le prix de la fiancée à l'occidental pourrait signifier "désastre économique et social", par contre cela n'arriverait-jamais si l'on suit la tradition. Pour les gens de chez moi, le mariage est un processus de développement. Pour nous

(5) Tippet, op.cit. p.98

c'est un processus croissant qui est déjà favorisé par la société à travers les cérémonies dirigées par les familles du couple afin d'aider le couple à s'unir l'un à l'autre ainsi qu'avec la société. Tel un bébé qui grandit en développant son esprit et son corps jusqu'à devenir une personne complète, pareillement le couple doit croître en amour pour eux et pour la société jusqu'à ce qu'ils soient des membres adultes mûrs de cette société particulière. Le mariage lui-même commence à la première cérémonie du "ledi keni", la préparation et son exécution sont faites par la communauté toute entière.

Par exemple, si je me marie, mes parents et ma famille doivent être d'accord, non pas qu'il ne voudront pas que je me marie mais pour la simple raison qu'ils devront préparer tous les objets de valeur ou monnaie en coquillage pour rassembler les présents convenus que nous devons donner à la famille de la fille. Toutes ces activités font partie nécessaire de la sécurité et de l'édification de notre mariage. C'est pourquoi je pense personnellement que fixer un prix standard ou supprimer ces cérémonies sont des erreurs. Mais là aussi, seul un petit nombre de nos missionnaires a essayé d'abolir ces coutumes. Si nous regardons les premiers missionnaires en Papouasie Nouvelle Guinée, comme le raconte Rowley dans son livre "The New Guinea Villager" (le villageois néo-guinéen), certains missionnaires avaient une opinion compréhensive de la signification réelle du prix de la fiancée. Il dit:

"Certains des premiers missionnaires pensaient que le paiement ~~du prix de la~~ fiancée comme faisant partie de l'accord de mariage entre les groupes intéressés constituait l'achat de la femme. Cependant une plus grande compréhension de la nature de la société néo-guinéenne a conduit le missionnaire à l'acceptation générale du contrat de mariage ratifié par le paiement de dons." (6)

Actuellement, les Eglises importantes tendent en principe à cette ligne de pensée. Il y a des plus petits groupes qui ne l'acceptent pas encore. Cette suppression du prix de la fiancée a provoqué de grandes difficultés dans ces dernières Eglises mais en même temps elles attirent les membres des autres Eglises qui cherchent à se marier sans verser le prix de la fiancée. Pour un

(6) Rowley, 1965, p.151.

tel mariage, les parents et amis du garçon ne participent pas activement à la célébration du mariage. Quand la communauté n'est pas impliquée dans ce genre de célébration, pour nous il n'y a pas de sécurité pour le mariage ... la communauté n'aidera pas beaucoup à bâtir ce mariage. Ceci signifie que si le garçon est fatigué de la fille, il peut la laisser tomber facilement, et vice versa. Dans ces mariages le taux de séparation est important.

Le sens original du prix de la fiancée vient du mot "Foea" un nom qui signifie "transport" ou "transfert d'un lieu à un autre". Nous utilisons le mot "Fofoe" quand nous nous référons au prix de la fiancée, et autrefois, il signifiait transfert de présents d'un clan à un autre. Aujourd'hui, "foli" un mot nouveau a remplacé "fofoe". "Foli" vient de "fo" - 'porter' et de "li" - 'acheter' et il signifie "acheter avant de prendre". Là le vrai sens du prix de la fiancée a dévié du transfert de présents ou d'objets de valeur d'un clan à un autre et s'est transformé en une transaction commerciale. Un fait qui, je pense, encourage cette dernière signification, est l'établissement du prix standard de la fiancée dans certaines Eglises. Le vrai sens du transfert de présents et de l'échange de la quantité équivalente en nourriture est en train de se perdre. La nouvelle idée qui consiste à payer le prix standard de la fiancée a amené beaucoup de nouveaux changements. Aujourd'hui, le prix de la fiancée comprend les biens étrangers (importés) et la monnaie. Autrefois, quand le prix de la fiancée n'était pas encore contrôlé par les Eglises, il n'y avait pas de valeur fixe imposée par la société sur toutes les filles: le prix de chaque fille dépendait de celui de sa mère. Mais encore, ceci était ouvert à la négociation entre les deux familles.

Chez moi, une de nos Eglises chrétiennes imposait un prix standard à ses membres: le montant fixé était de cinq "tafuliaes", cinq cochons, 1000 dents de marsouin plus un montant limité d'objets de valeur prescrit. De plus, si les parents demandaient des dollars, le montant ne devrait pas excéder \$50. Quand ces règles ont été introduites, les gens pensaient que si on ne les respectait pas, on n'était pas un bon chrétien. Ainsi, du fait de l'établissement de prix standard de la fiancée, certaines personnes de chez moi pensaient que cela faisait partie de la loi de Dieu. Nous avons eu tendance à mélanger le message du

Christ et l'interprétation occidentale de ce message. Nos peuples ne peuvent pas distinguer aisément la différence entre les coutumes occidentales et le message chrétien.

Nous avons toujours considéré les paroles des missionnaires comme des messages chrétiens, que cela fût vrai ou faux. Mais le christianisme ne devrait-il pas intégrer les bonnes coutumes des gens. Je pense que si nous continuons à favoriser l'assimilation du message chrétien à l'européenne dans la culture des gens, il n'y aura pas de base solide pour l'implantation d'un vrai christianisme en Mélanésie. Malheureusement ce qui est arrivé est différent.

L'Eglise Anglicane a insisté sur le prix standard de la fiancée et a arrêté toute personne qui essayait de violer cette règle. Si on s'obstinait, on était excommunié de l'Eglise. Autrefois, l'Eglise Catholique a essayé d'imposer la même règle à ses membres mais les catéchistes ont si violemment réagi que l'idée a été abandonnée.

L'impact d'un prix standard de la fiancée sur le mariage

La mise en place d'un prix standard de la fiancée a, à mon sens, changé la vraie signification de cette cérémonie qui était riche sur le plan de communauté traditionnelle et aujourd'hui on n'assiste plus qu'à un désastre économique et social. Dans le passé, nous n'utilisions pas de dollars ou de biens purement occidentaux pour payer la fiancée. Les gens utilisaient plutôt 'tafuliae', les casses-têtes, les bracelets, de la nourriture, les cochons ou les dents de marsouin pour de tels buts. Ces objets étaient donnés à la famille de la fille pour être distribués ensuite entre ses proches parents ou tout le clan. En mettant en place le prix de la fiancée, l'argent et les biens étrangers y sont inclus et si tout ce qu'on a demandé n'est pas atteint, il arrivera de problèmes durant la cérémonie d'échange de la fille; si le garçon et la fille sont du même clan, ce qui n'arrive que rarement dans les mariages traditionnels, ce clan sera divisé en deux. L'une des raisons pour laquelle l'Eglise Anglicane a mis une limite au prix de la fiancée était principalement pour arrêter les gens de demander trop de choses à l'autre partie. Ceci a été une très bonne démarche de la part de l'Eglise en essayant d'aider des gens, mais tous les membres du clan ne sont

pas capables de prendre part à la cérémonie du mariage. Le prix de la fiancée pour les Anglicans de ma région est connu par tout le monde. Ce qui veut dire que si on se marie à une fille anglicane, on aura à verser le prix fixé. Depuis que ce prix standard de la fiancée fut fixé, la participation communautaire diminue. Autrefois le mariage fut un très grand événement, il fallait un an sinon deux pour le préparer, parce qu'un nombre assez important de gens participaient et les familles devaient s'organiser entre elles à cette occasion. Par exemple, une maison devait être construite pour les nouveaux mariés, un jardin planté pour être prêt au jour du mariage, de façon à faciliter les jeunes époux à nourrir de nombreux visiteurs qui viendraient les voir pendant les deux semaines de fête de mariage. Le succès de ces célébrations dépend beaucoup de la façon dont est planifié le travail dans la famille du garçon.

Le prix standard de la fiancée trompait les gens d'une autre façon; il a influencé l'esprit des gens. Ils commencèrent à le regarder comme une étiquette sur la fille. L'intention originale du prix standard de la fiancée a perdu son sens à savoir d'aider les gens. Les premières intentions des missionnaires étaient de placer les plus pauvres en une situation nouvelle où ils pourraient comme les autres payer une fille aussi, même s'ils étaient nantis de toutes richesses matérielles nécessaires. Ce standard, comme j'ai mentionné, était déterminé par le prix qu'on avait payé pour la mère de la fille. Dans la tradition les parents du garçon et ses proches parents savaient exactement ce qu'ils vont donner aux parents et proches parents de la fille. Ils tenaient habituellement compte de ceci avant de demander à une fille de se marier à leur fils. Si leurs ressources étaient insuffisantes, ils recherchaient une autre fille. Le point dont je veux parler ici est l'effort commun déployé par les proches parents pour attendre le prix de la fiancée. Maintenant le prix de la fiancée perd son vrai sens et perd aussi les avantages à la communauté traditionnelle. A mon avis ceci est dû à l'influence du message du christianisme proclamé par les premiers missionnaires à la manière européenne et pas à la manière indigène. Je crois que la mise en place d'un prix standard qui promut l'utilisation des dollars comme substituts aux richesses locales, et l'utilisation des biens venant de l'occident tels que les machines à coudre, les motocyclettes, les bicyclettes, etc., est destructive. C'est maintenant une pratique normale pour les

parents d'une fille, après une demande, de recourir au prix standard approuvé par une Eglise. On trouve que beaucoup de biens occidentaux sont inclus dans ce qui constitue le prix de la future femme. Les familles ne dépendent plus les unes des autres pour une bonne entr'aide. Elles peuvent obtenir facilement ces biens en les achetant avec de l'argent qu'elles gagnent en travaillant, c'est-à-dire qu'elles peuvent soit être employées chez un propriétaire d'une plantation, soit faire du coprah pour avoir de l'argent et acheter tout ce qui est demandé. Le prix de la fiancée est considéré aujourd'hui comme un revenu aux gens, dont la source est la fiancée. Quel a été alors le sens réel du prix de la fiancée avant que les missionnaires s'implantèrent chez moi?

Si vous interrogez un jeune couple de ma région de ce qu'il pense de son mariage, il vous donnera une réponse non moins pareille à celle que donnera un autre jeune couple d'origine occidentale. C'est-à-dire, qu'un mariage est un contrat entre deux personnes, ratifié et rendu valide par un bureau administratif ou par le 'oui' de promesse de fidélité donné pendant la cérémonie à l'Eglise. Ici, le consentement est donné par les deux parties seules. Pour les ancêtres, cela est insuffisant, car le consentement au mariage doit être l'objet de toute la communauté. Celle-ci est comme une personne qui accepte le mariage, car après tout, le jeune couple est appelé à vivre au sein de cette communauté. Personnellement je pense que ceci explique pourquoi il y a tant de nos jeunes gens, qui en se mariant en dehors de leur communauté, le trouvent très gênant de revenir pour s'installer dans leur communauté. Selon la mode de mariage des occidentaux, ou de mariage chrétien ainsi que je le comprends, le pasteur de l'Eglise estime le consentement de la fille et du garçon comme point de départ du mariage. Si ceci est vrai, je vois ce mariage comme plutôt une jolie jeune pousse de bananier qu'on a planté dans le sable, sol pauvre et sec. Le jeune bananier pousse un peu puis meurt. Nos pratiques nouvelles relatives au mariage nous laissent bien souvent perplexes devant les mariages cassés.

Nous ne voyons pas le consentement du garçon et de la fille comme le point de départ, essentiel pour que le mariage ait lieu. Le consentement n'est qu'une des étapes dans la procédure de mariage et je pense que certains de ces éléments sont plus importants que d'autres. Ainsi, dès qu'on choisit un élément

particulier comme étant le point de focus, on triche. Je pense qu'actuellement il est pratiquement impossible que les gens de chez moi puissent accepter la compréhension occidentale du mariage. Le prix de la fiancée est toujours l'un des éléments les plus importants dans la détermination du mariage. Le mariage chez nous ne peut pas durer seulement un ou deux jours. C'est une fête qui se prolonge pendant une longue période de temps. Il n'est pas une union entre deux personnes seules que le diraient les pasteurs de l'Eglise, mais il a un sens plus large et plus profond que nous acceptons. Il signifie établir des biens, des liaisons commerciales et des alliances variées entre les familles de la fille et du garçon, et s'ils sont des différents clans, il crée une nouvelle perspective pour des rapports amicaux qu'on entretient pour les relations conciliants des deux clans. Selon moi, le mariage traditionnel comprend plus d'éléments chrétiens que celui que le chrétien occidental comprend.

La Compréhension du mariage à la Fataleka

Notre compréhension du mariage est pesée avec une variété d'implications. Elle implique beaucoup de conceptions, telles que les obligations, les contrats, les relations et la réciprocité. Un aspect qui est en train de se perdre et qui concerne les cérémonies du mariage est cet aspect de réciprocité. Pour mon peuple, la cérémonie n'est complétée que quand quelque chose est donnée aux parents du garçon après que le prix de la fiancée a été payé. Ceci est habituellement donné sous forme de fête. Les parents de la fille doivent préparer assez de nourriture, de cochons, etc., qui représenteront l'équivalent du prix de la fiancée.

Le mariage n'est pas un contrat entre deux individus seuls comme ont prêché les missionnaires, et ainsi qu'il est de plus en plus accepté par les insulaires salomonais éduqués. Pour nous il y a plus que cela. Maintenant, si vous faites une étude dans les îles Salomons vous verrez que le sens occidental du mariage couvre bien le point de vue traditionnel du mariage. Je suis convaincu que le christianisme est à la genèse de l'abolition de beaucoup de bonnes pratiques des autochtones. Aujourd'hui, si un prêtre ou un pasteur essaie d'introduire les tons et les coutumes traditionnelles dans le service, on trouve que les plus aînés

hésitent à assister aux services. Certains parmi eux pensent qu'en utilisant les pratiques traditionnelles on viole la loi chrétienne. Ils pensent que pour être bon chrétien, on doit suivre toutes les lois faites par les premiers missionnaires. Ils regardent ces lois comme faisant partie de leur foi. Un exemple très clair pour illustrer est la tradition occidentale de voir les fiançailles comme l'étape initiale du mariage. Dans ma région je sens que nous commençons ceci très tôt dans la vie. Dans la plupart des familles, le processus du mariage commence quand le bébé est né garçon. Autrefois, le choix de la future femme est fait aux environs de cette période. Cette pratique a aujourd'hui disparue mais la préparation pour le mariage de n'importe quel garçon commence à ce stage. Le père et les autres parents préparent à leur façon le budget nécessaire pour chaque garçon du clan destiné à cette fin qu'est le mariage. De nos jours les autochtones soutiennent de moins en moins cette pratique. Ce qui signifie que le contrat qui existe entre les membres du clan disparaît. Les gens ne sont plus intéressés à travailler pour avoir des articles de valeur traditionnels ou des nécessités que requiert la tradition pour le prix d'une fille. Le prix standard recommandé par les Anglicans qui inclut aussi bien des biens non-traditionnels que de l'argent, tue tout effort communautaire. Il arrive aujourd'hui que des familles évitent de payer une fille pour leur enfant et que par conséquent il n'y a pas besoin que les autres membres de la famille ou du clan proposent leur aide. C'est devenu une affaire de famille, alors qu'avant l'arrivée des missionnaires, le clan entier se trouvait en devoir de travailler et préparer cette cérémonie. Je vois déjà que d'ici peu d'années nos jeunes comprendront le mariage comme il est défini en Europe; c'est-à-dire qu'il est question du consentement entre les deux parties. Ce qui vient après, c'est que le rôle de la famille qui est comme une sécurité au mariage, doit disparaître. Une fois que le mariage est entre le garçon et la fille seulement, il n'existe pas une troisième partie qui puisse assurer leur sécurité et les aider pendant leurs premières années de vie à deux. Une fois que notre peuple adopte ce système, nous hériterons de ces problèmes qui sont évidents dans les pays d'Europe. Ce qui veut dire qu'un garçon ou une fille peut demander le divorce quand il ou elle le voudra. C'est ici que je pense que le prix de la fiancée est non seulement de nature à rassembler la famille, mais il est aussi un moyen de sécurité pour un mariage.

Le prix standard de la fiancée introduite par les missionnaires est une mal-interprétation des coutumes du peuple. En ajoutant les biens non-coutumiers au prix de la fiancée, on a l'impression que le prix ainsi déterminé doit obligatoirement être payé. Même si l'intention des missionnaires, qui demandaient qu'un prix standard de fiancée soit mis en place, reste un but pour aider les indigènes, il n'en reste pas moins que ces derniers les considèrent comme les contrôleurs des prix des fiancées.

Je conclus donc en disant qu'en fixant un prix standard de la fiancée, l'Eglise cause beaucoup de problèmes à la communauté. Elle a mis fin à l'activité commune de la famille ou du clan qui unit ses efforts dans le travail pour concourir au prix traditionnel de la fiancée. L'autre genre de prix dont parle l'Eglise Anglicane, sous-estime d'une manière l'activité tribale. C'est pour cela qu'il est facile aujourd'hui à une famille de marier leurs enfants sans l'aide de l'extérieur. C'est, je pense, la manière la plus forte de détruire la sécurité de mariage dans notre société.

BIBLIOGRAPHIE

- Bijman, Kees. "Speaking of Sacraments", Compass Theology Review, Vol. 10, No. 4 1970.
- Hogbin, H.I. Experiments in Civilization, Routledge and Kegan Paul, London, 1967.
- Rowley, C.D. The New Guinea Villager, F.W. Cheshire Pty. Ltd., Melbourne, 1965.
- Tippett, A.R. Solomon Islands Christianity, Lutterworth Press, London, 1967.

THE STATUS OF WOMEN IN TRADITIONAL SOCIETY, IN CHURCH AND IN POLITICS IN VANUATU (NEW HEBRIDES)

By Grace Mera Molisa

WOMEN IN TRADITIONAL SOCIETY

The female of the human species in Vanuatu traditional society is secondary or inferior to men. One gets the impression that the woman is somehow not wholly human. Hence on the birth of a baby girl one often hears the comment, "Oh, if only it was a boy!", suggesting that somehow nature has played a trick on the parents by allowing such a misfortune to befall them and that the female child of course is tolerable but not really satisfactory. In childhood a boy is allowed to assert himself while a girl is taught subservience. In access to education the boy in the family has priority over the girl. Parents have much hope and trust in a boy, a girl is destined for only one end - the marriage market.

In another way, the woman in traditional society is a commodity. She is an economic asset for her family. For this reason the girl can be very well looked after and jealously guarded because she is a valuable object. She is a means of economic production, exchange, access to land use, sexual gratification and childbearing.

Ritually, the very nature of womanhood embodies all that is vile and unclean. When a woman menstruates she is banished from the family dwelling to reside in an isolated hut in quarantine. During that period she is not allowed at or near the family's gardens or anywhere the family frequents and members of the family keep away from her and her little prison. It is believed that menstruation causes damage to crops and terrible illness to people, especially males, hence the necessity for the strict monthly quarantine. At the end of menstruation the woman must thoroughly bathe herself as a sign of purification before she can emerge from her seclusion and mingle once more with the untainted folk.

Pregnancy and childbirth are treated as some kind of sickness. Men would never dream of going anywhere near a woman in labour or delivery. Only women serve as midwives. The mother and child, after childbirth, are confined in the delivery hut for thirty days before the mother bathes for purification and they join the rest of the family.

THE WOMAN'S ROLE IN TRADITIONAL SOCIETY

The woman's first task is childbearing and motherhood. She is responsible for the upbringing of the family. On top of that she grows crops, raises animals, weaves mats, makes copra, prepares feasts, attends ceremonies. Domestically she fetches food, firewood, leaves, water, salt-water. She prepares food, cooks, gives it out and cleans up afterwards. She cleans the house and around it. She bathes the children and washes the family's clothes. In traditional society there is nothing a woman can't do, except enjoy equal status with men.

When a woman is married off, her family exchange her qualities and abilities, including herself, for material wealth. Her marriage strengthens already existing social, economic or political relationships and guarantees her family's rights in her husband's locality. Men value their wives' fidelity not because extra-marital sex is immoral but rather that in the act the lover trespasses against the husband. When a wife is unable to produce children it is regarded as a failing on her part to fulfil her marital obligations.

There is no need to say that the situation I have just described existed with our ancestors and exists now as well.

HOW DOES IT AFFECT WOMEN OF VANUATU?

It has given us a poor image of ourselves. It prevents us from having any pride in ourselves as entire and whole human beings. It blocks our acquiring any trace of confidence in whatever we do. It has instilled in our subconscious the idea that men are good, women are second best, men are strong, women are weak, men are wise, women are dumb, men are agreeable,

women are submissive, men are adventurous, women are timid and so on.

Such ideas and attitudes are so enmeshed into the fabric of our society that as a result women for generations have become totally enslaved by it simply because they thoroughly believe it. They believe it more than they believe in God, more than they believe in devils, more than they believe anything else on earth. Women possess this belief without thinking about it, without even realizing it. So much so that women themselves are the very ones who, in their blindness and to their own detriment, rigorously uphold and maintain these beliefs by daily reinforcing them in the countless ways they behave or simply exist.

Take for example child-rearing. A child spends most of its time with the mother. The mother is its first teacher. The mother has the greatest influence on the child's learning process. The mother is the one who instills into her child all those non-biological differences. For example, she insists that the girl be well-mannered, obedient, humble, while she would treat a son as if for some reason his being male gives him an inalienable right to freedom and the better things in life, a right which the girl is denied.

If the girl does not bow down to family control she becomes degraded in the eyes of society. The boy on the other hand is usually excused his misbehaviour with the statement that "boys will be boys". Yes, boys will be boys, but girls, Oh no! girls can't be girls, girls are non-persons.

Leading on from this boys grow up and take leadership roles while women stay forever in the background. You find positions of power filled by men. No women. Men are always the leaders while women are always the faithful and obedient followers.

WHAT CAN WE DO TO ALTER OR CHANGE THE SYSTEM?

First of all, like I said in the beginning, we must identify the weaknesses in our social structure. That means we must take a good look at the kinds of things we always do, that we have always just accepted, and really see whether in the long run they help women to progress or smother them.

As women we are mothers and potential mothers. Only women are mothers. Men have never been mothers. Women have been society's teachers. We should realise that much of today's situation is of our own making. If we blame society we have to blame ourselves too because we are that society.

From now on, in teaching our children, we should try to teach both boys and girls in a manner that would give both equal chances in life. We should try to avoid creating in their fertile minds unnecessary differences which promote one and hold back the other.

To do this we have to realise those differences that are biological and natural, which have been ordained by God and nature and over which we have no control, and those differences which are man-made. It is the man-made differences that are anti-women. It is the man-made differences that we can start doing something about changing.

In bringing up our children we should encourage both boys and girls to share daily chores and allow both freedom to play. Both boys and girls can cook, sweep, wash, feed animals, sew, weave etc. In child-play today both boys and girls can play with dolls and toy machinery, for instance, so that both grow up with the same affinity for human warmth and tenderness and the same sharp and calculating mind.

In checking the way we think and behave, one of the things to look at is language. The way we refer to women and men. Sometimes the vocabulary we use serves to perpetuate the ideas we should be changing.

What this boils down to is that we have to re-think our present situation and re-educate ourselves and our men. We have to start with ourselves. We women are our own worst enemies. We are always criticizing and belittling one another. Only when we refrain from pettiness and develop a healthy

camaraderie in which we can truly co-operate in our common cause can we hope to succeed in forging real change in the whole society.

THE STATUS OF WOMEN IN CHURCH AND IN POLITICS

Today when we refer to church or politics we mean the Christian church and Western type politics. I am going to examine them together because in my opinion they work in pretty much the same way. The only difference is that the Church promises rewards in life hereafter, politics promises rewards after the elections. Both Church and politics are to do with power, authority and decision-making. Both are male-oriented and male-dominated. Church and politics often work hand in hand. For example when white man came to colonize our land first of all he brought us the Bible. He taught us to forgive our enemies, love our neighbours, turn the other cheek, and lay up our treasures in heaven.

In other words he told us that if someone wronged us we should not defend ourselves or retaliate but that we should allow him room to carry on as he pleases and forgive him as well. We were taught that if we adopted this attitude and behaviour, that if we became passive and forgiving in the face of injustice, then we would be duly rewarded by our Father in heaven, who is in secret.

When our minds were nicely geared to that line of thinking he made his presence felt as the Coloniser; he came to colonize. He came as the "Black-bird", the land-grabbing planter, the government official. That's how it worked. First the Bible, then trade, then the flag signifying Colonization. What did we do? We forgave our enemies, we loved our neighbour, we turned the other cheek, and we are still waiting for our treasures in heaven while they fattened up their stomachs and their pockets. We generously accommodated their scheme. That is how we got ourselves into the present situation. We were not awake then. We are waking up now, a bit late. What little resistance some people gave then was easily crushed.

Like I have already said, the church and politics are a play of power relationships. Both have been used and abused. The teachings of Christ and his own life and example were good but the Church that has since developed has been manipulated by men so that much harm was done in the name of the church.

Today as we, people of Vanuatu, acquire political consciousness we too are using the church. The Church is already established so we use it to reach our people. Our argument and our purpose, however, differs. We are saying that Jesus was a political activist, He was a fighter, He was not afraid to stand alone. He stood for the rights of the oppressed. So in our struggle for political, social and economic liberation, within our Church, our practice of Christianity should emanate from the living force of the liberating Christ, our stand based on the teachings of Christ the liberator.

Where are the women in all this? Let us take a look at the Church. In the English translation of John 1: 1-4, and 14b, we read:

"In the beginning was the Word, the Word was with God, and the Word was God. The same was in the beginning with God, and all things were made by Him. For without Him was not anything made that was made. In Him was Life and the Life was the Light of men We have beheld his glory, glory as of the only Son from the Father."

The important part for our purpose here is "The same was in the beginning with God and all things were made by Him!" In other words, way, way back in the beginning of time, the one important being was a Him. A male figure! The Holy Trinity, the tripartite Godhead of Christianity is male! That at least is what readers of the English version would infer, and what the Church appears to teach.

Further forward in history we come to the time of creation. The story of Adam and Eve. We are told that God created man in his own image. God created man in his own likeness. But when he wanted to create woman, what did he do? He just went to good old Adam, took one rib out of his side, and with that one little rib he made woman. Adam didn't even notice. He

was having a good sleep, but when he woke up: Ah, woman! His companion. To be by his side forever.

To cut the story short, therein is the beginning of the difference. Woman was made from a dispensable rib.

Our traditional folk take traditional tales such as this Biblical story literally. Men speak of women having no power, meaning having no power and no strength. Knowing this story, woman has come to be regarded as a mere fraction of man, complete only when paired with a man. While man is considered a complete being in himself.

Later we come to the New Testament. God decided to visit his creatures on earth. What did he do? He sent His only begotten Son into the world. He sent His Son. Not a daughter, a Son. Another male figure! What happened? When that Son grew up he collected a band of men around him to help him with his work. He called twelve men. The twelve apostles were all men.

The women we hear of around the person of Jesus are such characters as: The Virgin Mary - gentle mother, meek and mild, Mary Magdalene - woman of disreputable past, Martha and Mary - sisters of Lazarus. What do we know them for? Mary the mother of God suffered many hardships for her son's sake. Such hardships as the birth in the stable, the flight into Egypt, the boy lost in Jerusalem, the trial and the crucifixion.

Mary Magdalene bathed the feet of Jesus with perfume and tears and wiped those feet with her long black hair. As for Lazarus' sisters, one was sitting down telling stories with Jesus while the other was doing housework.

These and many more all portray the woman in a subservient role. Right down to the present day the picture has not changed. The upper structure of the church's hierarchy is exclusively male. The clergy, who have power, authority, and make decisions for everybody else are all males from Pope, Archbishop, Bishop, Pastor, Priest, Deacon, Elder and whatever. Meanwhile, women slavishly keep the church house clean, raise funds for the church, look after the visitors, give gifts for the needy, and so the story goes. Anything in the name of the church, women will do, but to share some of the power men enjoy No! No! No!

In this area some breakthroughs have been made in some branches of the church but they are still very much in their experimental stages.

What I have said of traditional society and the Church is all politics. Political because it is all part of a power game in which you have powerful and powerless actors - so far the powerful being male, the powerless female.

Politics is life. Everything we do is political. At the time when you decide to do something you commit a political act. Decision-making is political activity. It is absurd to hear some politicians talk as if you can separate politics from such things as government, education, church, business or whatever. You can't. Politics permeates all social life.

Education, for instance, is a political tool. The learning process is a political process. That is why we think education is important, that is why we want education. Education enlightens, education empowers, education subjugates, education can manipulate minds in all sorts of ways depending on education planning.

I have already pointed out where women are in traditional society and in the church. In current politics women aren't much better off, but there is hope if we rouse ourselves and wake up in time.

In Vanuatu, we were colonized by two outside powers. That is worse than the Colonialism experienced by any other country. In any colonial situation women are always doubly colonized. Men and women together struggle for the liberation of the nation because we are all together oppressed by colonialism, but besides that women also have to cope with the other forms of oppression at home.

Just as the colonisers' tentacles are difficult to root out of our country,

it is going to be as hard, if not harder, to make the changes I am advocating. Men aren't going to relinquish their privileges that easily. Some of our societies will be more receptive to change, others will be slower. On the national scale, real change will be slow, but that's no excuse for inaction on our part. We begin with ourselves, training our own minds to think through our actions.

In Vanuatu, we women are still struggling. As far as women's involvement in the political development is concerned we have a chance of having independence on a better footing than women in other countries if we act now.

Men and women have been together in the struggle for Independence. Men and women should plan, decide, and work together. Men and women should share decision-making after Independence. That is the only way our country can attain true freedom. Otherwise our achievement of Independence will only be a half-victory. A victory for the freedom of men but not of women.

Before I bring this to a close I must make a point that I want to be very clear about. I want to talk about women's Liberation or "Women's Lib." Women's Liberation or "Women's Lib" is a European disease to be cured by Europeans. What we are aiming for is not just women's liberation but a total liberation. A social, political and economic liberation. Our situation is very different from that of the European woman. In town, hundreds of our women every day cook, clean and sweep for European women. European women thought up Women's Liberation because they didn't have enough to do, and they were bored out of their minds. They wanted to be liberated so they could go out and work like men. They were sick to death of being treated like ornaments in the house.

That is not our position at all. Our women always have too much to do. Our women have never had the leisure to be ornaments. Our societies are people-oriented so we care for one another. Our situation also affects men.

To conclude I want to stress the responsibility of women and mothers as society's teachers. Our men need to be re-educated just as much as we do, because society is made up of men and women together. If a man is domineering, ignorant, or useless in any way, remember that he was brought up by a woman. The changes that need to be made will take as long as women, collectively, allow them to take.

**LE STATUT DES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ TRADITIONNELLE
DANS L'EGLISE ET DANS LA POLITIQUE AU VANUATU
(NOUVELLES-HEBRIDES)**

Grace Mera Molisa

Les femmes dans la société traditionnelle

La femme est secondaire et inférieure à l'homme dans la société traditionnelle du Vanuatu . On a en quelque sorte l'impression qu'elle n'est pas tout à fait humaine. A la naissance d'un bébé fille, on entend souvent ce commentaire: Oh! si seulement il était un garçon! Ce qui implique en fait que la nature n'a pas accordé une bonne faveur aux parents. Le bébé fille est une malchance. Elle est évidemment tolérable mais pas réellement satisfaisante. Durant l'enfance, on permet au garçon de se développer alors qu'on apprend à la fille de se rendre utile. Dans le domaine de l'éducation le garçon vient en priorité sur la fille dans la famille. Les parents ont beaucoup d'espoir et de confiance à leur garçon; la fille, elle, est destinée à une fin unique: Le mariage.

En d'autres termes, la femme n'est qu'une commodité dans la société traditionnelle. Elle est le bien économique de sa famille. A cause de cela même, la fille est très bien surveillée et gardée jalousement parce qu'elle représente un objet de valeur. Elle est un moyen de production économique, de l'échange, de négociation pour les questions foncières, de gratification sexuelle, de garantie pour la naissance du bébé.

Rituellement, la nature même de la femme porte tout ce qui est vile et malpropre. Dès qu'une fille se trouve en période de ses règles, elle doit automatiquement partir de la maison familiale pour s'isoler dans une hutte. C'est la période pendant laquelle elle n'est pas autorisée de s'approcher des lieux et des jardins que la famille fréquente, et les membres de la famille se gardent bien d'arriver à proximité de sa petite prison. On dit que le temps des règles peut être mauvais pour les semences et peut causer de maladies atroces aux gens, plus particulièrement aux hommes, d'où la nécessité de recourir à une stricte surveillance à l'égard de toute jeune fille en période de ses règles. A la fin, la femme est imposée pour se laver d'une manière parfaite en signe de purification, avant de sortir de sa petite hutte pour rejoindre les siens.

La grossesse et l'accouchement sont vus comme un genre de maladie. Les hommes ne rêveront jamais d'aider les femmes enceintes ou d'aller nulle part assister à un accouchement. Seules les femmes deviennent sages-femmes pour entourer et consoler d'autres femmes avec leurs soins. La mère et l'enfant, enfermés là où a lieu l'accouchement, doivent y résider pendant trente jours avant que la mère se purifie par un bain et revienne avec le bébé parmi les leurs.

Le rôle de la femme dans la société traditionnelle

Le premier rôle d'une femme est de mettre au monde des enfants et de jouer son rôle de mère. Elle est responsable de l'éducation de la famille. Mais la femme travaille aussi au jardin, élève les animaux, tresse les nattes et les paniers, elle fait du coprah, prépare le nécessaire pour les fêtes, elle assiste évidemment aux cérémonies. Pour la maison, c'est encore elle qui va chercher des nourritures et du bois sec pour cuire des aliments, coupe les feuilles, puis puise de l'eau douce et de l'eau de mer. Elle cuisine, sert les repas et lave la vaisselle. Elle nettoie la maison et les alentours. Elle donne le bain aux enfants et lave du linge pour la famille. Dans la société traditionnelle il n'existe rien que la femme ne peut pas faire, sauf de jouir du même statut que l'homme.

Lorsqu'une fille est appelée à se marier, sa famille s'arrange pour qu'elle échange les qualités et les aptitudes de cette jeune fille, y compris elle-même, contre les richesses matérielles. Son mariage renforce de plus belle les relations sociales, économiques et politiques existantes et donne à sa famille la facilité d'irrupter dans les localités de son mari. Quand une femme est stérile, on dit d'elle qu'elle manque à l'accomplissement de ses obligations maritales.

On n'a pas besoin de faire mention que cette situation telle que je décris ci-dessus existait aux temps de nos ancêtres, et existe encore aujourd'hui à l'heure où je parle.

De quelle manière est-ce que cette position de la femme dans la société traditionnelle nous affecte-t-elle nous femmes du Vanuatu ?

Cette position de la femme nous a donné une image pauvre de ce que nous sommes. Cette même position nous empêche d'être fières de nous-mêmes comme des êtres humains. Elle freine toute possibilité pour nous de murir la confiance que nous devons avoir en nous-mêmes et dans tout ce que nous entreprendrons. Elle installe dans notre subconscience l'idée que les hommes sont bons mais les femmes pas autant, que les hommes sont forts mais les femmes faibles, que les hommes sont intelligents mais les femmes moins, que les hommes sont agressifs mais les femmes soumises, que les hommes sont conquéreurs mais les femmes timides et ainsi de suite.

De telles idées et de telles attitudes sont si imbriquées dans la fabrique de notre société qu'il en sort que les femmes, à travers des générations, y sont devenues esclaves parce qu'elles se mettent à croire aveuglement. Elles y croient plus qu'elles croient en Dieu, ou au diable, ou à n'importe quoi d'autre. Les femmes respectent ces croyances avec obstination; de telle sorte que ces femmes, elles-mêmes, sont à l'origine de la maintenance de ces croyances, car elles les renforcent à leur détriment par d'innombrables façons dont elles se conduisent dans leur vie.

Prenons par exemple l'éducation de l'enfant. Il passe la plus grande partie de son temps avec sa mère. Celle-ci devient sa première éducatrice. Elle influe toujours plus sur la procédure d'apprendre chez l'enfant. C'est encore elle qui inculque chez lui toutes ces différences non-biologiques. Par exemple dès qu'elle insiste que la jeune fille doit se conduire correctement, être obéissante et humble. Quant à l'égard du garçon, elle le traite comme si celui-ci seul a droit à la liberté et aux meilleures choses de la vie, les droits auxquels la fille n'aura pas d'accès.

Si la fille ne se plie pas au contrôle de la famille, la société la considère comme dégradée. Le garçon est habituellement excusé de sa mauvaise conduite avec cet argument que les garçons sont les garçons, mais les filles, oh non! Les filles ne peuvent pas être des filles, les filles ne sont pas des personnes.

Plus loin encore, les garçons grandissent et prennent en main les responsabilités de chefs, alors que les femmes restent éternellement derrière. Vous trouvez les responsabilités dans le pouvoir, tenues par les hommes, pas par les femmes. Les hommes sont toujours des chefs et les femmes toujours de fidèles sujets obéissantes.

Que peut-on faire pour changer le système?

Premièrement, comme j'ai dit tout au début, il est important que nous identifions les faiblesses dans notre structure sociale. Ce qui veut dire que nous devons comprendre ce que nous faisons, que nous saisissons l'idée que ce que nous accomplissons dans le présent ne se prolonge pas jusqu'à devenir une prédisposition aux ennuis pour l'avenir.

Nous devons par conséquent commencer dès maintenant à enseigner nos enfants, qu'ils soient garçons ou filles, à vivre les mêmes chances dans la vie. Nous devons autant que possible éviter de créer dans leur esprit fertile des différences qui ne sont vraiment pas nécessaires et qui encouragent la promotion de l'un et la régression de l'autre.

Pour le faire, nous avons à nous rendre compte des différences qui sont biologiques et naturelles, qui sont ordonnées par Dieu et la nature et sur lesquelles nous ne pouvons exercer aucun contrôle. Les différences anti-femmes sont celles que les hommes inventent. C'est contre ce déterminisme que nous allons progresser sérieusement.

En éduquant nos enfants, nous devons encourager les garçons et les filles, ensemble, à partager le travail quotidien et leur donner une chance pour se placer sur la même plateforme pour apprendre à exercer leur liberté. Les garçons comme les filles peuvent cuisiner, balayer, faire la lessive, nourrir les animaux, coudre ou tresser, etc. Chez les enfants de bas âge les garçons comme les filles peuvent jouer aux poupées ou aux jouets mécaniques, par exemple, de façon que tous puissent grandir avec la même affinité, aidée de la même chaleur humaine, même tendresse, et qu'ils aient en eux la même promptitude d'esprit, pour calculer ou autre.

En vérifiant la manière de penser et de se conduire de l'homme, l'une des choses qu'il faut retenir c'est le langage. La manière de se référer à une femme est différente de celle de l'homme. Ces vocabulaires utilisés servent à perpétuer certaines idées qu'on ne tolère pas toujours.

Tout ceci implique que nous devons remodeler notre situation actuelle, nous rééduquer nous autres femmes et nos hommes. Femmes que nous sommes, nous restons notre pire ennemie. Les critiques prolifèrent toujours, et les unes comme les autres, nous nous permettons tous de faire jugements, jusqu'à sous-estimer d'autres femmes. C'est en éliminant ce défaut plutôt, et c'est en développant une camaraderie saine dans laquelle nous pouvons coopérer pour notre cause commune que nous pouvons espérer réussir dans la forge réelle qui doit nous ouvrir une voie pour changer la physionomie de notre société.

Le statut des femmes dans l'Eglise et dans la politique

Quand nous parlons de l'Eglise et de la politique aujourd'hui nous nous référons toujours à l'Eglise chrétienne et à la politique type occidentale. Je m'en vais les examiner toutes les deux ensemble car à mon avis elles se rapprochent énormément par la méthode dont elles influencent. La seule différence c'est que l'Eglise promet des récompenses d'après la mort, tandis que la politique celles postérieures aux élections. Toutes les deux, l'Eglise et la politique, se reposent sur le pouvoir, l'autorité et la décision. Elles sont toutes les deux orientées et dominées par les hommes.

Où se trouvent les femmes dans tout cela? Voyons ce que l'Eglise proclame: "A l'origine était la Parole. Et la Parole était en Dieu. Et la Parole était Dieu. A l'origine, la Parole était en Dieu, par elle, tout existe, et rien de ce qui existe n'existe et n'a été fait en dehors d'elle. En elle est la vie, et tout ce qui a été fait en elle est vie, et la vie est la lumière des hommes. La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas connue." (Jean 1:1-4) "Nous avons vu sa gloire, la gloire que le Fils unique reçoit de son Père." (Jean 1:14)

La partie la plus importante pour notre but ici c'est qu'à l'origine, la Parole était en Dieu, par elle tout existe. En d'autres termes, très loin dans le temps, cette essence et cette force importante et puis cet être important était mâle.

le Fils de Dieu. La Sainte Trinité, un seul Dieu en trois personnes du christianisme, est mâle aussi, selon la doctrine de l'Eglise.

Plus loin dans l'histoire nous arrivons aux temps de la création. L'histoire d'Adam et d'Eve. On nous dit que Dieu créa l'homme à son image, que Dieu créa l'homme à sa ressemblance. Mais lorsque Dieu voulait créer la femme, qu'a-t-il fait? Dieu allait simplement vers le bon vieux Adam, lui enleva une côte de son côté avec laquelle il créa la femme. Adam l'ignorait. Il s'était endormi d'un sommeil profond mais quand il fut éveillé — "Ah, femme", sa compagne pour être à ses côtés pour toujours.

Pour raccourcir l'histoire, c'est ici que commence la différence. La femme est créée à partir d'une côte de l'homme.

Dans la tradition les gens racontent et croient littéralement à des histoires telles que celle-ci, que la Bible nous transmet. Les hommes regardent les femmes comme sans force. Connaissant cette histoire, la femme est considérée plus encore comme une fraction de l'homme, complète que lorsqu'elle s'accouple à un homme. L'homme par contre est estimé comme un être qui se suffit à lui-même.

Nous arrivons après au Nouveau Testament. Dieu décida de rendre visite à ses créatures terrestres. Qu'a-t-il fait? Il envoya son fils unique dans le monde. Il envoya son fils. Pas une fille, mais un fils. Encore une figure d'homme. Qu'arriva-t-il? Lorsque ce garçon grandit, il rassembla autour de lui un groupe d'hommes pour l'aider dans sa mission. Il appela douze hommes. Les douze apôtres étaient tous des hommes.

Les femmes que nous connaissons et qui étaient parmi les amis de Jésus n'étaient pas nombreuses. Parmi elles nous pouvons citer la vierge Marie, Mère de Jésus, celle qui était douce et humble, puis Marie de Magdala, celle qui avait un passé honteux, et Marie et Martha, les soeurs de Lazare. Pour quelle utilité est-ce que nous avons à connaître ces femmes? Marie, la mère de Dieu, a souffert de nombreuses douleurs pour l'amour de son fils, telles la naissance de l'enfant à l'étable, la fuite en Egypte, l'enfant perdu à Jérusalem après la fête de la Pâques, l'arrestation et la crucifixion.

Marie de Magdala lavait les pieds de Jésus du parfum et de ses larmes et de ses longs cheveux noirs les essuyait. Les soeurs de Lazare, l'une s'asseyait pour écouter son enseignement, l'autre faisait le ménage.

Beaucoup d'autres récits comme ceux-ci, tous rapportent le rôle subordonné des femmes. Avant comme aujourd'hui cette image de femmes n'est pas changée. La plus haute structure de la hiérarchie ecclésiastique est exclusivement composée d'hommes.

Le clergé, qui a le pouvoir, l'autorité, l'habileté à prendre des décisions pour tous, est constitué d'hommes, avec à la tête le Pape, l'archevêque, l'évêque, le prêtre, le diacre, le pasteur et autres. En même temps les femmes comme des esclaves entretiennent l'Eglise pour la garder propre, puis ramassent de l'argent à son bénéfice, accueillent les visiteurs, pensent aux nantis, etc. Les femmes feront n'importe quoi au nom de l'Eglise, mais ne sont pas appelées à partager de pouvoir que les hommes exercent - non! non! non!

A ce sujet, quelques efforts ont été faits dans certaines branches de l'Eglise mais ils ne sont qu'à titre d'expérience.

Ce que j'ai dit de la société traditionnelle et de l'Eglise est politique, parce que c'est toute une part d'un match du pouvoir où il existe des acteurs teneurs du pouvoir et des acteurs sujets. Les hommes sont avec le pouvoir, les femmes non. La politique c'est la vie. Tout ce que nous faisons est politique. A partir du moment où on décide de faire quelque chose, on commet aussitôt un acte politique. Prendre une décision est une activité politique. On apprend avec absurdité que certains politiciens parlent comme s'il est évident que la politique est séparable du gouvernement, de l'éducation, de l'Eglise, des affaires et quoi d'autres. C'est inexacte. La politique inclut toute la vie sociale.

L'éducation par exemple est un outil de la politique. La procédure pour apprendre est une procédure de la politique. C'est pourquoi, nous croyons que l'éducation est importante, et nous la voulons. Elle permet de voir clair, de concourir au pouvoir, elle subjugue et peut manipuler les esprits de n'importe quelle façon.

J'ai déjà indiqué là où les femmes sont dans la société traditionnelle et dans l'Eglise. Dans la politique actuelle les femmes manquent cependant d'expérience mais il y a espoir et il n'est pas encore trop tard si nous voulons nous y mettre.

Nous avons une situation coloniale dans le Vanuatu . Nous sommes colonisés par deux pouvoirs extérieurs. C'est plus grave que le colonialisme expérimenté par un autre pays colonialisé. Dans n'importe quelle situation coloniale, les femmes sont toujours colonisées deux fois. Les hommes et les femmes luttent ensemble pour la libération de la nation parce que nous sommes tous ensemble opprimés par le colonialisme. Mais à part cela, les femmes doivent aussi lutter contre d'autres formes d'oppression dans leur foyer.

Ainsi qu'il est difficile de demander aux colons de partir du pays, il en va de même, sinon plus dur encore de faire des changements que je préconise. Les hommes ne renonceront pas à leurs privilèges aussi facilement. Quelques unes de nos sociétés seront plus réceptives pour un changement, d'autres plus lentes. Sur le plan national, le changement sera lent, mais que cela ne soit pas une raison pour ne pas tenter d'agir de notre part. Commençons par penser à nous entraîner l'esprit pour que les changements soient possibles.

Dans le Vanuatu , notre pays devient indépendant en 1980. Nous luttons toujours. En ce qui concerne l'intégration de la femme au développement politique, nous avons la chance de progresser vers l'indépendance avec les pieds plus fermes que d'autres pays à conditions que nous réagissions dès maintenant.

Les hommes et les femmes luttent ensemble pour l'indépendance. Ils devraient planifier, décider et travailler aussi ensemble. Ils devraient partager leur voix dans les décisions à prendre maintenant et après l'indépendance. C'est la seule manière pour que notre pays atteigne la liberté. Autrement notre acquisition d'indépendance sera une demie victoire. Une victoire pour la liberté des hommes mais pas des femmes.

Avant de conclure ceci, je voudrais mettre au clair un point. Je veux parler de la "libération des femmes." Cette "libération des femmes" est une maladie européenne, qui doit être guérie par

les Européens. Ce à quoi nous voulons aboutir n'est pas la libération des femmes seulement mais une libération totale, qu'elle soit une libération sur le niveau social, politique et économique. Notre situation est très différente de celle d'une femme européenne.

particulièrement en ville, de centaines de nos femmes travaillent tous les jours pour les femmes blanches. Elles cuisinent, nettoient, balaiant à la place des femmes européennes. La femme européenne a enseigné la libération des femmes, parce qu'elle n'a pas tellement à faire, sinon qu'elle s'ennuie à en être devenu misérable. Elles veulent être libérées pour sortir et travailler comme les hommes. Elles sont bien malades de la façon dont on les traitent à la maison.

Cette position n'est pas du tout la nôtre. Nos femmes ont toujours trop de choses à faire. Elles n'ont jamais eu le loisir d'être des ornements. Nos sociétés sont des sociétés où les gens sont orientés aux autres et nous nous soutenons les uns les autres. Notre situation affecte aussi les hommes.

Pour finir je voudrais appuyer sur la responsabilité des femmes et des mères en tant qu'enseignants de société. Nos hommes ont besoin de se rééduquer ensemble avec nous autres femmes, parce que dans la société il y a bien les hommes et les femmes. Si l'homme dans notre vie est dominant, ignorant, ou ne peut pas se rendre utile de la manière la plus simple, souvenez-vous qu'il a été éduqué par une femme. Sa vie future, la vie que nous connaissez, a été façonnée et dirigée par une femme. Les changements qui pourront être faits, le seront dans la mesure où les femmes, collectivement, faciliteront cette possibilité.

WHAT IS DEVELOPMENT?

by Fr. John R. Gereia

Jesus the true man shared in every aspect of humanity yet in himself he had two natures, God and man. Being the man, he fully shared the whole community life, therefore he was deeply concerned with the whole of humanity's liberation, which resulted in his suffering death and his resurrection. Out of compassion, he healed the sick, giving sight to the blind, restoring the lame to walk, and so on. Jesus Christ is the Saviour and the greatest leader the world has ever had. His leadership is the only one that is highly rewarded, because he successfully achieved the objective of his service of love for mankind. We need to experience Jesus Christ not only as our Saviour but as our Leader. Therefore whatever leadership we are to take up, the leadership of Jesus has a lot to teach us and it can be our guide.

How did he teach the people of his day? If we observe Jesus's way of life, teaching and service to man, we see that he is the greatest teacher and still the best of all, even though he did not attend higher school and gain any academic degree for teaching! If we adopt his approaches and his teaching methods, I certainly am convinced that we are taking the right road in this field of development. What else can we say about Jesus? He is the key to all human success in life.

Jesus is teacher, psychologist, doctor, leader, philosopher, labourer and so on. So often man tends to forget to look to Jesus but trusts his own knowledge and wisdom to do things his own way. This is why he misses the whole field of Human development. One of the common features of Jesus's approaches is liberation in teaching. He does not teach directly but uses parables.

He teaches people to think for themselves. He turns people's questions back to them. He does not dominate or manipulate people but liberates people's minds to think and work out their solutions in personal or community decision-making and guides them to a better understanding of the whole field of total human development.

JESUS THE LEADER

No one can deny that Jesus is always still the best leader. But what really is a leader? The leader is the key person of the group. He has to have skill in leadership. He has to know the whole purpose of leadership. He has to discipline himself more than anyone else of the group, in other words be blameless before his followers. Whatever he leads people in doing, he himself has to be clear in his own mind about the objective and goals of what he is doing. He has to be ready for dialogue, open-minded and liberating. He has to be the servant of the rest. He has to put aside his own personal feelings and allow a freedom of sharing with the group. He is not dominating and manipulating. All that is true of Jesus, the only one who ever fully achieved his goals, and objective of service of love for man. He is a perfect leader. His leadership is practical and applicable to any situation in the field of leadership. He demonstrated the practicality of his leadership by washing his disciples' feet.

Jesus said, "I am the true shepherd, the true shepherd lays down his life for his sheep". To prove that saying, he was willing to carry the cross even to the extent of death on the cross. The cross-death means bringing the lost sheep to share the joy of his kingdom, which was the objective of his service. "I come not to be served, but to serve".

MELANESIAN COMMUNITY

The term 'community' may mean people living together and having a common belief and practice, such as religion, basing their life on their own custom and culture, including their moral standards and code of law. Though not written down, in practice Melanesian parents do teach such a way of life. Their common belief is expressed in human acts. For example, moral laws:

Your house must be open to neighbours.

Respect those above you.

Do not associate yourselves promiscuously with women.

Do not steal.

Do not talk about anyone falsely or even spread false rumours about anyone.

A married woman is tabu from her head to her feet.

If there are any old men, women, or parentless children in the village, it is the normal practice of each member of the community to see that such people are cared for.

Parents are responsible for teaching their own children.

Land is the whole clan's property unless it is individually bought land.

The head or the centre of life of the community is religion, the main unifying factor of the life of the community. All that is part of the life of what I mean by 'Melanesian Community'. So what do we mean by total human development?

After my ordination for priesthood I had to spend three solid years studying my own society, culture and custom. I had to discover that religion was traditionally the centre of the life of the community. Everyone had a great share in responding to and undertaking responsibilities towards their pagan god; even though each individual person had his own rights and freedom of exercise of his religion, he still shared in community matters of faith for the welfare of the whole community. Out of all that I decided to take the common feast as the basic root of the system of Community Development. This is central to my own Society's way of life. It means preservation of human relationships, thus maintaining love, peace, and unity within the whole structure of the community. I also looked at that common sacrifice which we call 'Maoma'. It means a great deal to our society; it was always a joyful occasion and most important for the whole life of the community. So I had to take the first move in drawing up the skeleton of a development plan. I also had to look closely at the major problems and difficulties that might occur to disturb the whole objective of the plan. So I had to carefully work out the plan so as to meet the needs of individuals and the community as a whole, and so as to secure individual rights.

The philosophy of such community development is as follows:

R.P.F. OR REVOLVING PROJECT FUND FOR THE COMMUNITY

The constitution of the R.P.F. Board of Directors of villages around the Fiu District area (which show similar features in their sociological and political orientation and organizational structure) has the following objectives:

1. (a) To develop a system of development which leads on to a true objective or community life process.
(b) To encourage and develop a spirit of unity, peace and love within our communities with a true sense of human relationship.
2. To engender ideological awareness amongst members and to organize a total opposition to exploitation in any form and instead to foster a sense of communal spirit in working together for the benefit of all the members.
3. To give employment opportunities to every member of the village, thus enabling each to earn a just income.
4. To market all the produce in the village including those from private plots.
5. To extend the socialist economic undertakings of the village by the establishment of communal farms, shops, industries and commercial service activities.
6. To buy or construct buildings, offices, machines, and other necessary equipment of the village, in the years ahead.

To develop man by means of manipulation is to make him inhuman. If our Education is a liberating one, then our teaching should be a guide in order to liberate people to a fuller awareness of their situation through a mental wakening or 'conscientization' or man.

Looking at the starting of man's growth from the womb of the mother, as he or she grows to have a full life and full physical body, he begins to

feel a need to get out from the darkness of the womb into the light of day. As soon as he comes out, he begins to have the feeling of hunger, then the mother offers him her milk. He does not really need teaching by the mother, but she just guides him to learn how to feed himself at her breast. The teaching does not even take thirty seconds, but only a second to feel and know the breast. So the whole of human development begins right from the womb, both mental and physical. As a person lives on in the light of knowledge and feeling, 'conscientization' begins to grow, if we do not inhibit it.

So to my way of thinking, if our teaching is a manipulating and dominating one, then we can easily put to death this existing knowledge within the human process of growth, and we can right from the start oppress and build up frustration and fear within a person so that his whole humanity begins to be changed into another being. Let us be aware of the norms and values of our Melanesian society in the whole service of research work, and plan our development work accordingly.

QU'EST-CE QUE C'EST LE DEVELOPPEMENT?

Père John R. Gereia

Jésus, le vrai homme, a partagé tous les aspects de l'humanité mais il avait deux natures, la nature de Dieu et la nature de l'homme. En tant qu'homme il a pleinement partagé toute la vie communautaire et il s'intéressait donc profondément à la libération de toute l'humanité, ce qui l'a mené à sa souffrance et à sa mort ainsi qu'à sa résurrection. Par compassion il guérissait les malades, donnait la vue aux aveugles, faisait marcher les boiteux, etc. Jésus-Christ est le Sauveur et le plus grand dirigeant que le monde ait jamais eu. Ce n'est que lui qui reçoit la grande récompense parce qu'il a accompli avec succès l'objectif de son service d'amour à l'humanité. Nous devons avoir l'expérience de Jésus-Christ en tant que Sauveur ainsi que dirigeant. Quelle que soit la responsabilité que nous exerçons, l'exemple de Jésus nous apprend beaucoup et peut nous guider.

De quelle façon a-t-il enseigné? Si nous examinons la manière de vie, l'enseignement et le service aux hommes de Jésus, nous allons trouver qu'il est le plus grand et le meilleur enseignant de tous, même s'il n'est pas allé à l'école supérieure ni obtenu aucun diplôme académique d'enseignant. Si nous adoptons ses modèles et ses méthodes d'enseignement je suis sûr que nous suivons le bon chemin dans ce domaine du développement. Que pouvons-nous dire encore de Jésus? Il est la clé de tout succès humain.

Jésus est enseignant, psychologue, médecin, dirigeant, philosophe, créateur, travailleur, etc. Très souvent l'homme a tendance à ignorer Jésus mais se fie à ses propres connaissances et à sa propre sagesse pour faire les choses à sa manière. C'est pourquoi il passe à côté de tout le domaine du développement humain. Un des traits communs des méthodes de Jésus est la libération dans l'enseignement. Il n'enseigne pas de façon directe mais parle à travers des paraboles.

Il enseigne aux gens à penser par eux-mêmes. Il retourne aux gens les questions qu'ils lui ont posées. Il ne domine pas ni ne manipule les gens mais libère l'esprit afin de permettre aux gens de penser et de trouver les solutions aux problèmes

par une prise de décision personnelle ou communautaire et les mène à une meilleure compréhension du développement humain total.

Jésus le dirigeant

Personne ne peut nier que Jésus est toujours le meilleur dirigeant. Mais qu'est-ce que c'est un dirigeant?

Un dirigeant est la personne indispensable d'un groupe. On doit avoir des compétences de direction. On doit savoir l'objectif de la direction. On doit se discipliner plus que tout autre membre du groupe, c'est-à-dire on doit être sans faute aux yeux des autres. On doit comprendre nettement l'objectif et les buts de ce qu'on fait afin de diriger les autres à le faire. On doit être prêt au dialogue, l'esprit ouvert et capable de libérer les autres. On doit être le serviteur des autres. On doit mettre de côté ses propres sentiments et permettre un libre partage au niveau du groupe. On ne domine pas et on ne manipule pas. Tout cela conformément à Jésus, la seule personne qui a pleinement atteint ses buts et ses objectifs de service d'amour aux hommes. Il est le dirigeant parfait. Sa direction est pratique et peut être adaptée à toute situation. Il a montré le côté concret de son autorité en lavant les pieds de ses disciples.

Jésus dit: "Je suis le bon berger: le bon berger se dessaisit de sa vie pour ses brebis". Comme preuve il était prêt à porter la croix même jusqu'à la mort sur la croix. Cette mort sur la croix signifie mener les brebis perdues à partager la joie de son royaume, ce qui était l'objectif de son service. "Je suis venu non pour être servi mais pour servir".

La communauté mélanésienne

Le mot communauté peut signifier des gens qui vivent ensemble et qui ont une croyance et une pratique commune, telle que la religion, et qui basent leur vie sur leur coutume et sur leur culture, y compris les critères moraux. Même si ce n'est écrit, il est évident que les parents mélanésiens enseignent une telle manière de vie. Leur croyance commune s'exprime par des actions humaines, par exemple les lois morales:

La maison doit être ouverte aux voisins

Respect des supérieurs

Aucune vie en promiscuité avec des femmes

Ne pas voler

Ne pas dire des mensonges des autres

Une femme mariée est tabou de la tête jusqu'aux pieds

S'il y a des vieux, des vieilles ou des orphelins dans le village, tous les membres de la communauté sont responsables de leur venir en aide. Les parents sont responsables de l'éducation de leurs enfants.

La terre est la propriété de tout le clan à moins que quelqu'un l'ait achetée à titre individuel.

Le point central de la vie de la communauté est la religion, ce qui est l'élément d'unification dans la communauté. Tout cela fait partie de ce que je signifie par la "communauté mélanésienne". Alors qu'est-ce que nous voulons dire par le développement humain total?

Après mon ordination j'ai dû passer trois ans pour étudier ma propre société, ma culture et ma coutume. J'ai dû découvrir que la religion était traditionnellement le centre de la vie de la communauté. Chacun avait des responsabilités à l'égard de leur dieu pafen; même si chaque individu avait ses droits et sa liberté de pratiquer sa religion, il participait toujours aux affaires de religion de la communauté pour le bien-être de toute la communauté. J'ai décidé de prendre la fête commune comme racine fondamentale du système de développement communautaire. Ceci est au centre de la vie de ma société. Il signifie la conservation des relations humaines ce qui aide à maintenir l'amour, la paix et l'unité au sein de toute la structure de la communauté. J'ai aussi examiné le sacrifice commun que nous appelons Maoma. Il est très important à notre société; c'était toujours une occasion joyeuse et très importante à la vie de la communauté. Alors je devais commencer à préparer un projet de plan de développement. Je devais aussi examiner les problèmes et les difficultés principaux qui pourraient empêcher la réalisation du plan. J'ai préparé le plan afin de répondre aux besoins des individus de la communauté et afin d'assurer les droits individuels.

La philosophie d'un tel développement communautaire est la suivante: "Rotation des fonds pour projets communautaires" (RPF).

La constitution du conseil des directeurs de villages de la région de Fiu qui ont des caractéristiques pareilles pour ce qui est de l'orientation politique et la structure sociologique, a les objectifs suivants:

1. a) promouvoir un système de développement qui mène à une vraie vie communautaire.
b) conserver notre mode de vie dans le cadre de notre propre société.
c) encourager et développer un esprit d'unité, d'amour et de paix dans nos communautés.
2. Encourager une conscience idéologique parmi les membres et organiser l'opposition totale à toute exploitation et encourager un esprit communal en vue de travailler pour le bien de tous les membres.
3. Donner un emploi à tous les membres du village permettant à chacun de gagner un revenu équitable.
4. Vendre tous les produits du village y compris ceux des jardins privés.
5. Elargir les entreprises économiques socialistes du village en établissant des fermes, des magasins, des industries et des commerces communaux.
6. Acheter ou construire des bâtiments, bureaux, machines et autres installations nécessaires au village au cours des années à venir.

Développer l'homme par la manipulation revient à le rendre inhumain. Si notre éducation libère, notre enseignement devrait aider à libérer le peuple à avoir une plus grande conscience de leur situation par la conscientisation de l'homme. Si on pense au développement de l'enfant dans la matrice de sa mère, au moment où l'enfant a un corps développé il sent le besoin de sortir de l'obscurité de la matrice à la lumière du jour. Dès qu'il sort il commence à avoir faim et la mère lui offre son lait. Il n'a pas besoin d'être instruit par sa mère mais elle le dirige simplement à apprendre comment se nourrir de ses seins. Il n'a même pas besoin de trente secondes, une seconde lui suffit pour sentir et connaître les seins. Tout le développement humain,

physique et mental, commence dès la matrice. A mesure qu'une personne vit à la lumière de connaissances et de sentiments, la "conscientisation" commence à se développer, à moins que nous ne l'empêchions.

A mon avis si notre enseignement manipule et domine nous pourrions très facilement faire mourir les connaissances qui existent déjà dans tout être humain et nous pourrions dès le début opprimer et créer frustration et peur dans une personne de sorte que tout son être commence à être changé en un autre être. Il faut que nous soyons conscients dans toutes nos recherches des critères et des valeurs de notre société mélanésienne et que nous organisions le travail de développement conformément à ce fait.

DIVINE PRESENCE IN THE PACIFIC

by Bernard Narokobi

No living person fully understands the full scope of Christ's message for human kind. This mystery gives to Christianity its dynamic appeal to every person of every age among every race of people. The messages of Christ come to each person in different ways. Some are born with the gift of faith. Some find Christ in the course of their lives. Some come to the realization of a living God through literature, while others know of God through nature, science and technology.

The reality of God precedes Christology and predates Christian missionaries. In every age, among every people, the presence of beings or a being, knowable, but still beyond human comprehension, has always been experienced. Men and women have always acted from that conviction, and ordered their lives according to that reality.

The presence of divinity among humanity is often difficult to define. This is particularly so in an age which sees water as nothing more than elements of hydrogen and oxygen or the salt as a compound of sodium and chloride. But among those who acknowledge their other-worldliness, the presence of the divine is everywhere and at every moment as real as a rock or a mountain.

When an islander adopts Christian faith, often very impossible demands are placed in his life to renounce his cultural identity. According to the faith of each church, individuals are expected to make one sort of a sacrifice or another. For example, some churches require perfection through chastity or celibate life. Other churches insist that certain customary dances must be abandoned. Yet other churches prohibit betelnut chewing or the consumption of pork.

As an individual, I often find it a serious tension between what appears to be natural and divine, and what missionaries claim to be the new covenant. The Old Testament is full of taboos. In his wisdom, God spoke directly to the people through prophets, and gave them laws which governed their lives. The Laws given to Moses affirm the guiding hand of God in history.

In our ancient societies, we too were guided by taboos or laws. These were our social or cultural norms which guided us in the way we were to live with our neighbours. By divine ordinance, handed to us by our ancestors, we were told to refrain from licentious conduct. Marriage, land inheritance, social obligations and other aspects of life were also regulated by rules emanating from them.

The issuance of such laws is divine ordinance for they emerge from the social essence of human existence, which itself is imbued with divine reality. In some cultures, that divinity is made real through mythology and manifested in various totems. Man may have come out of a star or he may have come out of an animal, a shark, a pig, a snake or he may have descended from a tree or emerged from a cave.

From such origins he ekes out a living, invents fire, converts the stone into a tool, domesticates the animal and cultivates the land. That not being sufficient, he either creates divinity to form a continuous link with the past or divinity is created for him. He thus took deep ravines, towering mountains, burning volcanoes, huge rocks and many other mysterious places as sacred grounds - grounds upon which abound supernatural beings or God.

The inexplicable and the incomprehensible have explanations which for our people were both scientific, logical and purposeful. One of the earliest mysteries of man, when he came to inhabit the islands, was the reality of life and death. From wherever he emerged, he came to accept the inevitability of death and the final deterioration of human flesh. That finality of man of course necessarily means that man must have something that guarantees futurity.

The reality of the spirit world or the ghosts therefore became an

important social order which in one dimension is human, but in another dimension is divine. The spirit world is human in that living persons readily identified with the spirits as being present among humans on the same horizontal plane. Death does not end life, but transforms life and continues it on the same horizon. Man's knowledge of the world is increased and deepened through divine revelations coming from dreams, trance and the like.

God came to our people sometimes in the form of spirits in dreams to give culture, knowledge and wisdom to the people. The living person, in the ancient societies, is the centre of the intermingling of the spiritual world and the world of the flesh. In all essence, before the foreign missionaries came to the Pacific, our people have been able, first to catch a glimpse of God the Infinite and secondly to draw distinctions between life-giving spirits and the spirits that bring about death.

Foreign missionaries in the Pacific thus have no reason to be proud or arrogant with the arrival of the Bible. Unfortunately many foreign missionaries assume they alone possess the whole truth. They tend to start measuring our histories from the day the first missionary landed on an island. They glorify and deify their missionaries and dedicate volumes to those good men, yes, mostly men.

The entire divinity of our people, the entire humanity of our people is completely negated. This of course is pure colonialism. It is also racialism. All too often, missionary activity is nothing more than an instrument of colonial cultural imposition. What was good for Rome, London, Paris, New York or Bonn or any other white man's capital (if a white man's empire) became good for our people.

The forms of ministries often developed to coincide with the expansionist eras of Europe, dominated by Kings, Emperors, Lords and Princes, and these became the ultimate forms of ministries and worship. From these, departure is impossible, as if these were divine presence itself. Even the sacraments in the churches that emphasize sacraments tended to be nothing more than the extension of white Man's law, whether it is signed and sealed by the hand of mortals or not, and given the sacred image of canons of theology.

For me as an authentic native, the white man's interpretation of the religion of Christ as a way of life is often very disappointing. We worry more about maintaining man-made laws than we worry about love of God. We worry more about white man's constitutions, societies, orders and the like than we worry about the relevance of the Spirit of Christ in our cultural order.

We spend great sums of money to prove that with time (could be as much as 200 years in some places), the Pacific man can become like white man. Given time, the Pacific man will deny his evil divinity, his evil spirituality, and assume the true divinity and spirituality.

Fortunes are spent to brain-wash children in schools and eventually in seminaries. Absolutely nothing is spent on understanding God's unending love for the Pacific peoples, their spirituality and religions. Why must the Pacific man always worship in the forms his white missionaries tell him to worship in?

Why must we construct churches with high steeples in order for us to love and thank and worship God? Why must we ring rusty bells, sit on rusty chairs or wooden bunks and kneel on cold concrete to love, thank and honour God? Why must some of our missionaries dress in princely robes to be the servants of mankind?

Christ was a fantastic historical figure, a truly dynamic revolutionary, who actually accepted the humanity, not of human kind, but that of a particular culture and race. His divinity is Divine and his message is universal. But his humanity - his flesh, his blood, his bones and his feelings are that of a beautiful person - challenging, endearing and even annoying!

That Christ is as real for us in the Pacific as he is real to China, Russia or Europe. Recent events in China indicate that white missionaries are at

long last realizing that God has no intention whatever to make noble Chinese culture into cheap culture. God intends Chinese to be Chinese, not imperfect Europeans.

God also intends Pacific islanders to be ennobled through Christ, not made into replicas of Europe or elsewhere. If there is one message of Christ that is fundamentally different to the message of our ancestors, then that message is one of love, not law. Law is made for man, just as the sabbath is made for man. Man, in his divinity, whether he is a "pagan" or not, is still divine. Traditions, practices and the laws of white men must be changed to ennoble our people.

Some laws have very good reasons behind them. But some reasons are as irrelevant as the North Pole's icebergs are irrelevant to the tropics. Some doctrines and theologising in one technological era are irrelevant for another technological era.

Accepting, as Christians must, that there was a man called Jesus, that he was God who was assassinated, buried, but came back to life, we also see the glimpses of our own histories. We are persons who will die and will become spirits.

Through Christ, man is to see God more perfectly. Through Christ man is to be with God. But that God, we only know through Christ and through our ancestral revelations. One complements the other. Let us see the Divine Presence in our people and ennoble our lives through the message of Christ.

Bernard Narokobi

Personne ne comprend entièrement l'essor du message du Christ pour l'humanité. Ce mystère lance un appel dynamique à toute personne de tout âge parmi toute race des peuples. Le message du Christ est reçu par chaque personne de différentes manières. Quelques uns sont nés avec le don de foi. Certains autres découvrent le Christ dans le courant de leur vie. D'autres se rendent compte de l'existence de Dieu à travers la littérature, d'autres encore le connaissent à travers la nature, la science et la technologie.

La réalité de Dieu précède la christologie et vient avant l'ère des missions. A travers les âges, et parmi tous les peuples, la présence des êtres ou d'un être, connu, mais inaccessible à l'intelligence humaine, a toujours été l'expérience de tous. Les hommes et les femmes se sont toujours comportés avec conviction qu'il existe bien un être supérieur, et vivaient selon cette réalité.

La divinité présente à l'humanité est souvent difficile à définir. Il en est ainsi, surtout à cette époque où on dit que l'eau n'est rien d'autre que le groupement des éléments d'hydrogène et d'oxygène et le sel que le groupement du sodium et du chlorure. Mais parmi ceux qui aiment d'autres choses de ce monde, la présence divine est partout et à tout moment elle est aussi réelle qu'un roc ou une montagne. Quand un insulaire a la foi, il est souvent demandé de renoncer à son identité culturelle. Selon la foi de chaque Eglise, les individus sont obligés de faire quelques sacrifices. Par exemple, certaines Eglises requièrent la perfection à travers la chasteté ou le célibat. D'autres insistent que quelques danses coutumières soient abandonnées. D'autres encore interdisent la consommation de certains aliments.

Personnellement, je trouve dans la plupart du temps qu'il y a tension entre ce qui paraît être naturel et divin et ce que les missionnaires proclament comme la Nouvelle Alliance. L'Ancien Testament est plein de tabous. Dans sa sagesse, Dieu parla directement aux hommes par les prophètes, et leur prescrit des lois pour vivre. Les lois confiées à Moïse confirment l'amour que Dieu a pour les hommes et ses interventions dans l'histoire.

Dans les sociétés du passé, nous étions nous aussi guidés par des tabous et des lois. Il y avait des normes sociales et culturelles qui nous permettaient d'avoir un sens d'orientation dans la vie et dans les rapports avec nos voisins. Selon ces normes nous étions amenés à vivre en tant que bon et digne sujet des tribus, sachant se conduire en matière de plusieurs choses telles le mariage, l'héritier des terres, les obligations sociales ou autres aspects de la vie.

De telles lois sont à l'ordre divin, parce qu'elles émergent de l'essence même de l'être humain en tant qu'être social, qui lui-même existe et est imbibé de réalité divine. Dans certaines cultures, cette divinité apparaît sous forme de mythologie et se manifeste en de totems variés. L'homme peut venir d'une étoile ou peut-être a trouvé son évolution à partir d'un animal, un requin, un cochon, un serpent, ou il peut descendre d'un arbre ou émerger d'une cave.

Quelque soit son origine, cet homme gagne de quoi vivre, puis il invente le feu, transforme la pierre en outil, apprivoise l'animal, travaille la terre. Jugeant que ce qu'il entreprend n'est pas suffisant, il crée une divinité pour avoir un contact continuuel avec le passé. Il s'en va chercher dans les ravins profonds et sur les hautes montagnes, autour d'énormes rochers et dans beaucoup d'autres endroits sacrés où il espère rencontrer des êtres supernaturels ou Dieu.

L'inexplicable et l'incompréhensible trouvent leurs explications qui pour notre peuple étaient scientifiques, logiques et possédant un but. L'un des premiers mystères de l'homme, quand il est venu habiter ces îles, était celui de la réalité de la vie et de la mort. De quelque origine qu'il soit, l'homme accepte toujours la mort inévitable et la détérioration finale de sa chair. Cette finalité signifie à l'homme qu'il doit trouver quelque chose pour garantir son au-delà qu'il suppose.

La réalité des esprits ou des fantômes serait devenue donc un ordre social important, qui dans une dimension est humaine, mais dans une autre dimension est aussi divine. Les personnes vivantes ont chacune un esprit déjà identifié avec les esprits comme étant présents parmi les humains, sur le même plan horizontal. La mort n'est pas la fin de la vie, mais la

transforme et la continue sur le même horizon. La connaissance de l'homme sur le monde est accrue, et est approfondie à travers les révélations divines dûes aux rêves, à la transe ou autres.

Dieu venait au peuple de chez nous sous forme d'esprits dans les rêves pour donner la culture, la connaissance et la sagesse aux gens. La personne vivante, dans les sociétés anciennes, est le point de rencontre entre le domaine spirituel et celui de la chair. Dans toute essence, avant que les premiers missionnaires arrivent dans le Pacifique, notre peuple était déjà capable de saisir Dieu l'infini, et de faire des distinctions entre les bons et les mauvais esprits.

Donc les missionnaires du Pacifique n'ont pas de raison d'être fiers ou arrogants avec l'arrivée de la Bible. Malheureux de voir que beaucoup parmi eux pensent être les seuls à posséder toute la vérité. Ils tendent à mesurer notre histoire depuis le jour où le premier missionnaire débarque sur une île. Ils glorifient et même déifient leurs missionnaires et dédient des volumes de livres à ces bons gens, dont la plupart sont des hommes.

La divinité et l'humanité entière de notre peuple est complètement ignorée. Ceci est bien sûr du colonialisme pur. C'est du racisme également. Dans l'ensemble, l'activité des missionnaires n'est rien d'autre qu'un instrument d'imposition culturelle et coloniale. Ce qui était bien pour Rome, Londres, Paris, New York ou autre capitale des états occidentaux, semblerait bon pour notre peuple.

Les formes de ministères se sont développées en coïncidant bien avec les périodes expansionistes de l'Europe, dominés par des rois, des empereurs, des seigneurs, et des princes, et ces formes sont devenues les formes ultimes des ministères. Le départ est impossible, étant donné que ces ministères sont comme la présence divine. Les sacrements dans les Eglises ont perdu leur sens et n'étaient plus considérés que comme des lois des hommes blancs, qu'ils soient signés et tamponnés par les mains des mortels ou non, et auxquelles on donnait une image sacrée des lois canoniques de la théologie.

A mon sens, l'interprétation de la religion du Christ par le blanc comme une manière de vivre ne me satisfait pas. Nous nous soucions davantage de maintenir des lois prescrites par les hommes que de nous fier à l'amour de Dieu. Nous nous soucions davantage de nous conformer aux constitutions, sociétés, ordres des hommes blancs que du rapport de l'Esprit du Christ avec l'ordre de notre culture.

Nous dépensons de grosses sommes d'argent pour prouver qu'avec le temps (peut-être jusqu'à 200 ans à certains endroits) l'homme du Pacifique peut ressembler au blanc. Avec le temps il passera d'une divinité mythologique à la divinité qui est par excellence.

Les fortunes sont dépensées pour apprendre aux élèves, surtout dans les séminaires, cette autre réalité divine. Mais rien n'est fait quant à la compréhension de l'amour infini de Dieu pour les gens du Pacifique, leur spiritualité et leurs religions. Pourquoi faut-il que l'homme du Pacifique loue toujours Dieu suivant les formes que ses missionnaires ont apportées? Est-il vraiment nécessaire de construire de grandes Eglises pour dire qu'ainsi on aime, remercie et loue mieux Dieu? Pourquoi faut-il sonner les cloches aussi rouillées que les chaises sur lesquelles on s'assoit, ou pourquoi s'asseoir sur les bancs en bois et s'agenouiller sur le béton pour aimer, remercier et honorer Dieu? Pourquoi est-ce que nos missionnaires s'habillent-ils comme des princes pour servir l'humanité?

Le Christ était un personnage historique fantastique, un vrai révolutionnaire dynamique qui a accepté de devenir homme et au sein d'une communauté bien distincte. Il resta Dieu et son message est universel. Son humanité, sa chair, son sang, ses os, ses sentiments sont d'une personne inouïe, défiant, affectueux et même ennuyant.

Ce Christ est aussi réel pour nous dans le Pacifique qu'il l'est en Chine, Russie ou Europe. Les événements récents ont démontré qu'en fin de compte les missionnaires blancs se sont trompés en voulant faire de la noblesse de la culture chinoise une culture modeste. Dieu veut que les Chinois restent Chinois, mais pas des Européens imparfaits. Dieu veut aussi que les insulaires du Pacifique soient nobles à travers le Christ, mais pas de personnes à comparer avec celles de l'Europe ou ailleurs.

S'il y a un message du Christ qui serait fondamentalement différent de celui de nos ancêtres, alors il doit être celui de l'amour, pas de loi. La loi est faite pour l'homme, comme le sabbat qui lui aussi est fait pour l'homme. L'homme qui garde un caractère de divinité, qu'il soit un païen ou non, sera toujours divin. Les traditions, les pratiques et les lois des blancs doivent être changées pour anoblir notre peuple.

Certaines lois ont de très bonnes raisons derrière elles. Mais il y a des raisons qu'il faut rejeter. Il y a des doctrines de théologie qu'il faut également abroger.

Accepter, comme un chrétien le doit, qu'il y avait un homme appelé Jésus, qu'il est Dieu, mais assassiné, enseveli, et ressuscité, nous reconnaissons là aussi les points communs de nos propres histoires. Nous sommes des personnes appelées à devenir esprits dans la mort avec le Christ.

Le Christ permet à l'homme de découvrir Dieu de la manière à lui. Par lui, l'homme s'attache à Dieu. Lui seul est notre lumière et seules les révélations à nos ancêtres nous aident à comprendre Dieu. Découvrons la présence divine dans notre peuple et rendons noble notre vie par le message du Christ.

THE ROLE OF THE CHRISTIAN CHURCHES IN A POST-INDEPENDENT PAPUA NEW GUINEA

by Sir John Guise

One can perhaps ask the question "How deep-rooted is the Christian faith in this so-called Christian nation which is also seeking to establish her own identity?" I suggest that the church has a vital and most important part to play in meeting the needs of Papua New Guinea as she endeavours to create her own Christian identity based on valued traditions and ceremonies involved with the whole being of human life, such as birth, manhood, womanhood, marriage, death, burial of the dead, fasting after burial, certain signs on the deceased's grave heralding the start of the death feast with pigs, and the blood of pigs as the central point of the feast. This ceremony surrounds the belief that it brings peace to the spirit of the deceased, and so on and so on. All these values have over the ages evolved customs and ritual which corresponded with and satisfied those village communities' deepest spiritual needs and aspirations when faced with the great mystery of life and death. The initiations, the feasts, the customary gift exchanges, the death ceremonies, the feasting and burial observances were all part of this life-affirming ritual.

We who are Christians should have the breadth of vision and width of tolerance to recognise the value of such practices and be ready and indeed anxious to take all that is good and valuable and positive in them, and incorporate them into the Christian ritual and liturgy. I am respectfully suggesting that it is only by doing so in this way that the Christian faith can become a rich element soaking through the whole of Papua New Guinea life with its glorious permanent rich colour, rather than that outward and thin coat of paint which could perhaps wash off at the first impact of other great eastern religions if they decide to come into this country.

GREATEST WEAKNESS

For example, I would mention such things as the deep belief in the working and the power of sorcerers among the people which the church either hardly seems to recognise, or, if it is aware of the persuasiveness of the old beliefs, simply and futilely condemns without attempting to come to terms with the reality of the people's convictions and beliefs.

I would see, as Christians, our greatest weakness is our failure to enter deep down into the people's traditional faith and religious insights, understanding and convictions, and then begin to build from there, the point at which the people have their inner life and being, the great truths of the Christian Gospel. I am sure that the Christian teacher who is not blinded by Western ideology will find in his or her investigation of the traditional religious life and beliefs of this nation a very large area which, far from being incompatible with the Christian faith, is a rich and fertile ground ready and prepared to receive the Christian religion.

I believe that the Church must come to grips with the enduring convictions and beliefs of the people and draw into its ministry those who in our traditional society hold places of high importance and leadership - those with the knowledge of the customary skills associated with healing, gardening, fishing and the like.

Now if this sounds much too revolutionary and radical a programme for us as Christians to embrace, may I remind us all that this, or something very similar, was what the Western church did during its evangelisation of Europe. I believe that there are a great number of Christian festivals, ceremonies, rituals and customs today which originally were heathen and pagan rites in Europe and which the Western church in its wisdom at the time brought in, baptised, sanctified, and turned with new insights and understanding into vehicles and expressions of Christian worship and practice. Surely, I beg, something of the same is possible with our own traditional observances?

LINGERING GHOSTS

I would like to make another suggestion that we as Christians should make

a very strenuous effort to throw off any lingering ghosts of 19th century Christian colonisation and to scrutinise current church attitudes and policies for the last vestiges of the 19th century cultural wrappings in which the gospel was brought to our shores. We must attempt to express and to present the Christian faith in a truly national idiom according to the traditions and the thought-forms and world-view of our own people as I have mentioned.

HIGHEST VOCATION

I do not believe that anyone making a fair assessment of the past contribution of the churches to the growth and development of Papua New Guinea could fail to pay tribute to the great debt we owe to the workers of the Christian gospel and the faith that they brought to us. I am certain that the churches have today, and will continue to have, a vital role to play in the life of Papua New Guinea in holding before our eyes the highest of standards, the widest of visions, the most fulfilling of aspirations, the deepest human affections of love and unity. We look to the church to bring out all that is best, most noble and most worthwhile in our national life, and to help us to express as Papuan New Guineans our faith and worship of an Almighty Providence in a truly national way.

It is in my hope and expectation that the church will rise to its highest vocation and destiny in national life, that I have made my suggestions. I have an earnest and sincere hope that the seed planted by the missionaries in our land in the past may come, in our own time, to a perfect flowering and fruition in our own national expression of our Christian faith.

(Note: This article was first printed in The Missionary Review, No. 4 December 1976)

LE ROLE DES EGLISES CHRETIENNES EN PAPOUASIE
NOUVELLE GUINEE APRES L'INDEPENDANCE

Sir John Guise, premier Gouverneur

Général de la Papouasie Nouvelle Guinée

C'est un sujet très vaste et je regrette de n'avoir pas été étudiant dans aucun collège théologique. Donc mes points de vue sont de mon humble capacité de membre ordinaire de l'Eglise chrétienne.

On peut peut-être se poser la question et dire: "Dans quelle intensité est-ce que la foi chrétienne est-elle enracinée dans cette nation dite chrétienne qui recherche aussi à établir sa propre identité?" Je suggère que l'Eglise a un rôle vital et très important à jouer pour répondre aux besoins de cette nation à mesure qu'elle lutte pour créer son identité chrétienne basée sur les valeurs traditionnelles et les cérémonies rituelles relatives à toute la vie humaine, tel que la naissance, le devenir homme ou femme, le mariage, la mort, l'enterrement du mort, le jeûne après la mort, et certains signes coutumiers. Toutes ces valeurs se sont développées au cours des âges et les coutumes et les rites ont répondu aux aspirations et aux besoins spirituels les plus profonds des communautés face à face avec le grand mystère de la vie et de la mort. Les initiations, les fêtes, les échanges de dons coutumiers, les cérémonies de mort, les observations de fêtes et de l'enterrement étaient tous une part de ces rites qui affirmaient la vie.

Nous qui sommes chrétiens devrions voir clair et avoir la tolérance pour reconnaître la valeur de telles pratiques et être prêt même soucieux à prendre tout ce qui est bien, valable et positif dans ces pratiques et les incorporer dans le rite et la liturgie chrétienne. Je suggère respectueusement que ce n'est qu'en travaillant de cette façon que la foi chrétienne peut devenir un élément riche retenu dans toute la vie de Papouasie Nouvelle Guinée avec ses couleurs de gloire, permanentes et riches, plutôt que comme ces valeurs extérieures qui seront effacées et lavées au premier impact d'autres religions orientales, si elles décident de venir jusqu'à ce pays.

La plus grande faiblesse

Par exemple je mentionnerais de telles choses comme la croyance profonde au travail et à la force des sorciers parmi les gens que l'Eglise ne reconnaît guère ou si elle est consciente de la persuasion des anciennes croyances, elle condamne simplement et futillement sans aucun effort de se concilier avec la réalité des convictions et croyances des gens.

Je dirais qu'en tant que chrétiens, notre plus grande faiblesse serait notre incapacité d'entrer profondément dans la foi traditionnelle et les perceptions religieuses des gens, dans leur compréhension et convictions, et puis commencer à bâtir à partir de là, le point où les gens trouvent leur être et vie inné, les grandes vérités de l'Evangile chrétienne. Je suis sûr que l'enseignant chrétien qui n'est pas aveuglé par l'idéologie occidentale trouvera dans son investigation de la vie religieuse traditionnelle et les croyances de cette nation, un très grand domaine qui loin d'être incompatible avec la foi chrétienne, est un champ riche et fertile prêt et préparé à recevoir la religion chrétienne.

Je crois que l'Eglise doit parvenir à se concilier avec la force des convictions et croyances des gens et laisser entrer dans son ministère ceux qui dans notre société traditionnelle tiennent des places de haute importance et de direction - ceux qui ont la connaissance des habiletés coutumières associées avec le pouvoir de guérir, de faire des jardins, de pêcher ou que sais-je encore.

Maintenant, si cela semble trop révolutionnaire et radical pour devenir notre programme à nous chrétiens, puis-je rappeler à nous tous que quelque chose de semblable était ce qu'avait fait l'Eglise occidentale durant l'évangélisation de l'Europe. Je crois qu'il y a une multiplicité de fêtes, de cérémonies, de rites et de coutumes chrétiens aujourd'hui qui au départ étaient des rites païens en Europe, et que l'Eglise dans sa sagesse en ce temps-là a incorporés, baptisés, sanctifiés et transformés avec de nouveaux aperçus et avec une nouvelle compréhension en des moyens et expressions d'adoration et de pratique chrétienne. Certainement, je parie qu'il est aussi possible avec nos propres observances traditionnelles.

Les esprits traînants

Je voudrais faire une autre suggestion; nous en tant que chrétiens devrions nous efforcer de ne plus être des hommes dont l'esprit traîne encore au 19ème siècle, époque de la colonisation, et d'examiner les attitudes et les politiques courantes de l'Eglise pour trouver les dernières traces du christianisme du 19ème siècle qui a été amené jusqu'aux rivages de nos régions. Nous devons tenter d'exprimer et de présenter la foi chrétienne dans un idiome national véritable selon les traditions, les formes de pensée et les vues sur le monde de notre peuple pareillement à ce que j'ai mentionné plus haut.

La plus haute vocation

Je ne crois pas que celui qui veut évaluer la contribution des Eglises à la croissance et au développement de cette nation serait dans l'erreur de vouloir en venir à un acte de reconnaissance pour tout le grand travail effectué et envers ces hommes de bonne volonté qui ont apporté l'Evangile et la foi chrétienne jusqu'ici. Je suis certain que l'Eglise a un rôle et continuera de jouer ce rôle important et vital dans la vie de la nation en tenant devant nos yeux les plus hauts des standards, les plus larges des visions, les aspirations les plus satisfaisantes, les plus profondes affections humaines d'amour et d'unité. Nous attendons que l'Eglise fait ressortir tout ce qui est le meilleur, le plus noble et le plus digne dans notre vie nationale, tout cela pour nous aider à nous exprimer comme Papouasie Néo-Guinéens notre foi et notre adoration d'une providence toute puissante d'une manière nationale et véritable.

J'espère que le moment opportun n'est plus loin pour l'Eglise de trouver sa plus haute vocation et destinée dans la vie nationale et c'est pour cette raison que je vous fais ces suggestions .

Veillez les accepter dans l'esprit dans lequel elles vous ont été soumises avec un espoir sérieux et sincère que la graine plantée par les missionnaires dans notre terre dans le passé devienne à notre temps une plante qui fleurit et porte du fruit dans notre propre expression nationale de la foi chrétienne.

THE PACIFICNESS OF THEOLOGY

By Rev. Dr. Sione A. Havea

Robert Barks in introducing an article on "Fifty Years of Theology in Australia" wrote, "Theology is created in Germany, corrected in England, and ignored in Australia" (1) I guess we may add that by the time theology reaches the Pacific it is bleached!

I am no academic theologian, nor a son of a theologian. I am a simple grass-roots pastor. If I have any claim to make, it is this: that I learnt my theology through the tears, sweat and blood experienced in sharing and living with the Community of the Poor. The marks I bear could be found in the dirt that sticks under my neck, and in the inside of my jacket collar!

When I speak of the Community of the Poor, I mean that as far as development is concerned, the Pacific peoples are poor in the monetary sense, but this does not mean it is an industrial poverty. For industrial poverty means people who have been denied a reasonable means of living by well-meaning oppressors who gain affluence by taking advantage over the unskilled community.

Members of the Community of the Poor, may not have high salaries, and quite often this is the case; but the level of their resources is dependant on their common ownership of the land and on what they get from the ocean. Making a life in the Pacific Way is not measured by the number of dollars one earns, but by the number of friends and relatives one has. For instance, when a visitor comes to a family in the village, that visitor automatically becomes the guest of the community. Each member brings a "little something" for the keep and entertainment of the guest. They support each other in this way, knowing that one's own turn will come some day. This custom is applied in matters of weddings, birthday celebrations and funerals. In this way no one will be the richer nor the poorer, because there is no such thing as the accumulation of material wealth. What the right hand received is given out to others with the left hand. In fact the person who gives most is often considered the most prosperous person in the Community of the Poor. He may know ahead of time that he will be involved in some do's in the near future and, for this, he would grow plenty of yams and dalos, raise litters of pigs and some poultry, arrange for turtle catching, etc. By the time he prepares for the feast he discovers that he is well supplied from his own crops, plus what his friends and relatives bring, and, in the end, he has more than what he expected to have.

Visitors who are not aware of this custom may think that the Pacific people are luxurious and waste their energy for nothing. But on the other hand, one can understand better what Jesus taught in the Sermon on the Mount, "Blessed are the poor in spirit, for theirs is the kingdom of heaven" (2)

In January, 1976, the Third Assembly of the Pacific Conference of Churches was held at Port Moresby at the University of Papua New Guinea. The then Governor General, Sir John Guise, officially opened the Assembly, and in his address he posed a provocative question, asking whether the members of the Assembly were aware of the fact that the Pacific people want to know and understand "the" Christ in the regional and cultural setting of the Pacific. In other words, he was asking for a theology of a Pacific Christ.

It appears that the idea of a "regional" Christianity is a popular one, and it has been discussed in journals of theology in terms of black, brown, yellow or buffalo theology; this in a way, I am afraid, may seem to compartmentalize Christ and claim him specifically for one region or culture.

(1) Colloquium October 1976, p. 36

(2) Matthew 5: 3

The question therefore arises, whether Sir John Guise was asking for a Melanesian, Polynesian or Micronesian regional Christ; or was he envisaging an artist producing a painting of a "Christ" with Pacific features - fuzzy hair, thick lips, flat nose, clad in tapa cloth, sitting in an outrigger canoe with open arms stretched out as though addressing a multi-racial audience, speaking in pidgin, with a Suva or Port Moresby landscape as background? Or, was he anticipating a more peaceful scene of a remote atoll, with "Christ" sitting on a white sand beach with palm fronds behind, clear blue sky above, and white crested waves of the Pacific Blue rolling towards him in front? One may choose either scene, but it only attract tourists and contributes very little to theology.

Certainly there is a need to understand Christ and the Gospel at a cultural level, and regionally we need it; so we will discuss this further.

1. Firstly, theology is only a vehicle that may be used in discovering God in His hiddenness. We do not worship theology, but we use theology like using a torch to help us find directions for knowing, worshipping and adoring our God of Salvation and of Revelation.
2. Secondly, we need to understand what we mean by the Pacificness of Theology. The Gospel has been taught in the Pacific for more than a century and a half, and yet, the people still hold that it is foreign. True it may have been foreign because expatriate missionaries introduced the Gospel teaching as a foreign religion, and, because it is foreign, people imitate the conduct and customs of those who introduced the Gospel. As long as they believe that the Gospel is foreign, they will continue to learn the English or American way, and read Western theology. Following these ways, Christianity will remain a foreign religion rather than a faith that is native. People today still express gratitude to missionaries for "bringing the Gospel to us".

But what needs to be established, is that the Gospel is native, and not foreign. The foreign-ness of Christianity will continue to be so unless there is a radical change in our attitude and in our understanding.

Christianity must be rooted in our own soil. Theology must be based on historical events. The weakness of foreignness is that it will become a second-hand knowledge and the glad tidings become lukewarm.

But how should this foreignness be transformed into a first-hand, native-rooted Good News to the Pacific? We must accept that the Good News is God's message to all peoples of the world, and that it was made available and effective to the world simultaneously. This means that when Christ was born on the first day of Christmas at Bethlehem, the tidings were to be available for all peoples of the world (not to one region) at the same moment as they were heralded by the angels to the shepherds that watched their flocks in the field. When Christ was crucified, died and was buried, and rose on the first Easter, the salvation-effectiveness of that great event was meant to be available for all peoples; and, on the first day of Pentecost when the Holy Spirit descended upon the disciples in Jerusalem, it meant that the Power was available simultaneously to all peoples of the earth.

The Gospel was already everywhere, although the people were not aware of its presence. When missionaries came to the Pacific, they were only communicating to the Pacific the already-presence of the Gospel which was not found to be foreign, but already rooted and grown up in the local soil. It is in this approach that the Gospel can become native, and so liberate us from imitating the missionaries' cultures and customs. We do not have to be westernized before becoming christians. We just become christians as Pacific peoples grown up and rooted in the native soil.

Christianity therefore must be taught and understood at the cultural level. It is worth noting that the most successful and acceptable missionaries were those who were able to recognize the native potentialities of the local people and shared a two-way understanding. They discovered and proved that partnership in mission with the indigenous people was necessary to the total ministry of the Church of God.

Admittedly, the early missionaries used the method of winning people from heathenism to christianity by declaring that "thousands of the people (Pacific Islanders) were perishing because of paganism". This had been the way of winning people, and it was the theological approach of the 19th century preaching, to "rescue the perishing and care for the dying". My own people became converted through this preaching; but this was conversion by threatening with the terror of "hell fire". Even as late as the 1930's testimonies were given about the "escape from the wrath of God", on the one hand, and the "terror of Satan", on the other. The reason here was that the early missionaries were communicating more of the judgment of God, and very little of His love.

3. Thirdly, one of the hindrances to acceptance of the Gospel in the Pacific was due to the transferred theology from the West. Theology, languages, customs and habits of the West came with the missionaries and had to be taken in one "package". Many native leaders found their way to the ministry by living with the missionary family in the compound. They had to learn the Christian way from the "model": learn to speak English, learn manners, and even how to dress. The missionary "boy" had to inherit the hand-downs from the missionary's rejects, and the "boy" had to grow up to his size, or else look silly in the outfit. Even in schools, students had to memorize names of capital cities of the British countries, and read the history of the Tudor and Stuart Houses so as to pass the entrance examinations to the ministry; meanwhile no one knew of King Kamehameha or King Pomare in the Polynesian neighbourhood.

In our theological schools in the Pacific today students know a great deal more about such terms as contextualisation, centralization, indigenization, demythologization and the like, than they know about their own customs and cultures.

In history, we inherit the grievances of disunity in the European churches. Many students read Brunner, Barth and Bonhoeffer whose theologies were the outcome of crises, and try to speak and think theologically to a community of people who enjoy a life surrounded with fish, dalo and yams.

4. Fourthly, Worship in the Pacific setting could be more relevant than chanting and following traditional liturgies of the West. It is quite often difficult to believe that God understands a Pacific Islander praying in English or French.

In Polynesia and some other areas of the Pacific kava or yanggona (yaqona) is more significant than fermented juices. The yams and the dalo (taro) are more meaningful than the wheat flour. The coconut is more common to all areas than the communion wine. Worship and its elements could be more significant in the Pacific setting if we used Pacific food and drink rather than using elements foreign to the people.

The origin of the kava and its ceremonial presentation as a gift hold a greater significance that is really better understood by Pacific people when set aside by side with the eucharist, which in some measure is foreign to them. The Pacific is rich in its music and arts; crafts often speak more meaningful theology than what is read in books. The myths and tales, the proverbial sayings and the legends of the Tangaloas, the Mauis and Hikule'o could throw light on creation stories of the Bible when they are put side by side.

Analogically we may draw up a theology, crude as it may be; for instance, when one drinks ceremonially of the kava, one is reminded of sacrifice, devotion, loyalty and the sharing that come with it, and when one witnesses with what is rooted in the native soil, one grows into maturity with a sense of ownership and of belonging.

In Micronesia, these words of Samuel C. Sava are known - "If I give you a fish I feed you today; but if I teach you to catch your own fish, I feed you for a lifetime". Well, this is theology and philosophy that speak clearly and are understood readily by the people of the Truk Islands in their local setting. If Christ had grown and lived in Micronesia he would

have quoted these sayings, as he quoted from the Old Testament for his own people the Jews.

Again, there are customs which should be respected and understood (and some to be rejected). In Melanesia one may admire a thick mop of hair, but to touch it is to declare war.

5. Finally, Christianity cannot be regionalized. There is no such thing as African, Asian, or Pacific Christianity or theology. We cannot regionalize or fragment the sonship of Christ nor God Immortal Omnipotent.

Our understanding of God is based on the concrete which leads to the abstract; from the known to the unknown. Culture and customs are good illustrations of the concrete and the known. There is in them a foretaste, but only a foretaste, of the mysterious being of God in His hiddenness; as Saint Paul wrote, "Now I know in part, then I shall understand fully; even as I have been fully understood" (1 Cor. 13: 13).

The Doctrine of the Holy Trinity could be defined, understood and illustrated from our cultural background, but let it remain an illustrative definition only. Let not culture or customs establish a theology that would water down the richness of the basic teaching of GOD we know through His Son Jesus Christ and in the Power of the Holy Spirit.



LA THEOLOGIE VUE PAR LA MENTALITE DU PACIFIQUE

Le Rév.docteur Sione Amanaki Havea

En introduisant un article sur "Cinquante Années de Théologie en Australie", Robert Birks disait, "La théologie est créée en Allemagne, corrigée en Angleterre, et ignorée en Australie." Je suppose qu'on peut ajouter qu'au moment où la théologie arrive dans le Pacifique elle est déjà blanchie!

Ici, je dois avouer que je ne suis ni théologien ni fils d'un théologien. Je ne suis qu'un simple pasteur avec très peu de qualifications académiques. Si j'ai une revendication quelconque à faire, ce sera celle-ci: que j'ai appris ma théologie avec les larmes, la sueur et le sang; cette endurance que j'ai partagée et vécue avec la communauté des pauvres. Les traces que je garde sont localisées dans la sueur de mon cou et à l'intérieur du col de mon veston!

En mentionnant la communauté des pauvres, et aussi loin que cette communauté est concernée par le développement, on peut dire qu'elle est pauvre, mais dans le sens monétaire; ce qui ne signifie pas une pauvreté industrielle. Car la pauvreté industrielle signifie pour les ouvriers le manque de choses suffisantes pour un niveau de vie raisonnable, pendant que ses oppresseurs inconscients accumulent les ressources pour s'enrichir. Les membres de la communauté des pauvres peuvent ne pas percevoir de rémunérations satisfaisantes. Ce problème n'est pas rare, mais le niveau de leurs ressources dépend des biens qu'ils possèdent en commun, par exemple, la terre. Il dépend aussi de tout ce qui est sorti de l'océan. Le mode de vie des gens du Pacifique n'est pas mesuré par le nombre de dollars que chacun gagne, mais par le nombre d'amis qu'il se fait. Par exemple, quand un visiteur vient dans une famille dans un village, il est automatiquement devenu l'invité de la communauté. Chaque membre apporte quelque chose pour nourrir l'invité et pour lui faire plaisir. Les membres de cette communauté vont le distraire aussi. Ils s'aident ainsi, en sachant que chacun aura besoin de l'aide des autres à l'avenir. Cette coutume est appliquée en matière de mariage, de célébrations des anniversaires, ou de funérailles. De cette manière, personne ne sera ni plus riche ni plus pauvre, parce qu'on n'accumule pas de richesses matérielles. Ce que la main droite reçoit, la main gauche le tend aux autres.

De fait la personne qui donne plus est souvent considérée comme la plus riche dans la communauté des pauvres. Il se peut qu'elle sache d'avance qu'en étant riche il lui sera demandé de faire quelque chose plus tard. Alors elle plantera beaucoup d'ignames et de dalos (taros) et élèvera les cochons et de la volaille; elle s'arrangera pour capturer les tortues, etc. Au moment de la préparation de la fête sa récolte sera grande, mais avec celle que ses amis et ses parents apportent, on lui devra le double ou le triple de ce qu'elle a.

Les visiteurs qui ne sont pas conscients de cette coutume peuvent penser que les gens du Pacifique sont prodigues, gaspillant leur énergie pour rien. Mais dans le Pacifique on peut comprendre mieux ce que Jésus a enseigné dans les béatitudes, "Heureux ceux qui sont pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux."

La Troisième Assemblée de la Conférence des Eglises du Pacifique a eu lieu à l'Université de Papouasie Nouvelle-Guinée en janvier 1976. Sir John Guise, le Gouverneur-Général du pays de cette époque, a officiellement ouvert cette Assemblée, et dans son discours il posait une question provocatrice, demandant si les membres étaient conscients du fait que les gens du Pacifique veulent connaître et comprendre le seul Christ dans le contexte régional et culturel du Pacifique. En d'autres termes, il demandait qu'il y ait une théologie où le Christ soit acceptable et compréhensible dans la mentalité du Pacifique. Il apparaît ensuite que l'idée d'un christianisme régional est populaire; elle a été discutée dans les journaux de théologie en termes d'une théologie noire, brune, jaune, ou "buffalo"! Je crains que cette manière de concevoir une image régionale du Christ aille jusqu'à le séparer de sa réalité universelle et permette de le revendiquer comme appartenant spécifiquement à une région ou à une culture. La question est donc reposée si Sir John demandait un Christ régional Mélanésien, Polynésien, ou Micronésien,

ou s'il enseignait un 'Christ' peint par un artiste avec les traits caractéristiques du Pacifique, un Christ avec les cheveux frisés, les lèvres épaisses, un nez plat, habillé en tapa, s'asseyant sur une pirogue située un peu en retrait du rivage et déployant ses bras comme s'il parlait à une audience multi-raciale, en pidgin, avec un paysage de Suva ou Port-Moresby comme fond. Ou a-t-il anticipé une scène plus pausable sur un atoll lointain où le Christ s'assoie sur une plage de sable blanc; derrière lui les palmiers; au dessus un ciel bleu; et devant lui les vagues écumeuses du bleu marin du Pacifique roulant vers lui? On peut choisir n'importe quelle scène, mais une telle scène intéressait plutôt les touristes et contribuerait très peu à la théologie.

Certainement, on a besoin de comprendre le Christ et l'Evangile au niveau culturel. Régionalement parlant, on en a besoin. Poussons la discussion plus loin.

Premièrement, la théologie est comme un véhicule mis en service pour découvrir Dieu. Nous n'avons pas le culte de la théologie; nous l'utilisons comme nous utilisons une torche pour éclairer notre direction quand on cherche pour savoir, pour louer et pour adorer notre Dieu de salut et de révélation.

Deuxièmement, nous devons comprendre ce que nous désignons par la théologie vue par la mentalité du Pacifique. Il y a plus de 150 ans que l'Evangile a été introduit dans le Pacifique, mais les gens le considèrent toujours comme étranger. Il est vrai que l'Evangile est apporté de l'étranger par les missionnaires; un autre problème c'est qu'il a été enseigné comme une religion étrangère. Les gens finissent par imiter la conduite et les coutumes de ceux qui introduisent l'Evangile. Aussi longtemps qu'ils croient que l'Evangile est étranger, ils continueront à l'apprendre à la manière anglaise ou américaine ou française et ils liront la théologie occidentale — la Foi Chrétienne restera une religion étrangère, plutôt que d'être une foi localisée. Les gens aujourd'hui expriment encore leur gratitude aux missionnaires "d'avoir apporté l'Evangile dans nos îles." Mais ce qu'on a besoin de préciser, c'est que l'Evangile n'est pas étranger. On doit apporter un changement radical dans notre attitude et dans notre compréhension pour que notre foi Chrétienne ne soit pas considérée non plus comme une chose étrangère.

Notre foi Chrétienne doit s'enraciner dans nos propres terres. La théologie doit être basée sur les événements historiques. Si l'Evangile continue d'être accepté comme étranger, notre connaissance de la foi ne sera pas directe et la Bonne Nouvelle ne nous touchera pas. Comment ce caractère étranger de l'Evangile peut-il être transformé en une Bonne Nouvelle pure, enracinée dans le pays?

Nous devons accepter que Jésus est venu, mort et ressuscité pour tous les peuples du monde; son message est valable et disponible partout, dans tous les pays du monde. Ceci veut dire que quand le Christ est né le jour de Noël à Betléem, la nouvelle était susceptible d'être annoncée aux peuples du monde — pas aux gens d'une région uniquement — et au même moment. Elle est annoncée par les anges aux bergers qui faisaient paître leurs troupeaux dans les pâturages. Quand le Christ fut crucifié, mort, enseveli et ressuscité, l'effet de son message salutaire devenait par ce grand événement valable pour tous les peuples; et au premier jour de Pentecôte où l'Esprit Saint descendait sur les Apôtres à Jérusalem, cela signifiait que son effet pouvait se produire chez tous les peuples de la terre. L'Evangile est déjà partout, même si les gens ne remarquent pas sa présence encore. Quand les missionnaires sont arrivés dans le Pacifique, c'était pour communiquer un Evangile qui était déjà présent mais pas étranger, et qui était déjà enraciné.

C'est dans ce sens que l'Evangile peut devenir autochtone et peut nous libérer du mimétisme que nous avons vis-à-vis des coutumes des missionnaires. Nous n'avons pas à nous Européaniser avant de devenir Chrétiens. Nous devenons Chrétiens tout court en tant qu'enfants du Pacifique, parce que nous grandissons et nous sommes enracinés dans notre sol; rien d'autre.

Donc la Foi Chrétienne doit être enseignée et comprise au plan de la culture. Il est bon de savoir que les missionnaires qui ont réussi le mieux et ont été acceptés étaient ceux qui allaient jusqu'à reconnaître les potentialités des indigènes et reconciliaient les deux modes de vie. Ils ont dé-

découvert que marcher ensemble avec l'autotochtone est le meilleur moyen pour communiquer l'Evangile et faire toutes les oeuvres de l'Eglise de Dieu.

Il est admis que les premiers missionnaires avaient comme méthode, pour gagner les peuples, de déclarer que "des milliers de gens du Pacifique étaient en train de périr à cause du paganisme." C'est de cette façon que les gens ont été sauvés. C'était l'approche des prédicateurs du 19^{ième} siècle: "sauver les âmes et consoler les mourants". Les gens de chez moi se sont convertis de cette façon mais leur conversion venait de la menace et de la crainte du "feu de l'enfer". Des témoignages jusque dans les années 1930 montrent cet effort pour "échapper à la colère de Dieu" et à la "terreur inspirée par Satan". Pour la raison que les premiers missionnaires parlaient surtout du jugement de Dieu et très peu de son amour.

Troisièmement, une des raisons qui empêchent les gens du Pacifique d'accepter l'Evangile tient à ce que la théologie vient de l'Occident. La théologie, les langues, les coutumes, ou les habitudes de l'Occident sont venues avec les missionnaires et ont dû être pris comme un seul "paquet". Beaucoup de leaders locaux sont venus au ministère en vivant au contact des familles des missionnaires. Ils devaient apprendre les "manières chrétiennes" à partir du modèle: apprendre l'anglais, apprendre les manières de vivre et même la manière de s'habiller. Le "fils" du missionnaire devait accepter ses défroques et se mettre à son niveau, sous peine de paraître ridicule dans son accoutrement. Dans les écoles, les élèves devaient même apprendre par coeur les noms des pays britanniques et lire l'histoire des dynasties Tudor et Stuart, alors qu'aucun d'entre eux ne connaissait le roi Kamehameha ou le roi Pomare, dans les îles voisines de la Polynésie.

Dans nos écoles théologiques du Pacifique aujourd'hui les étudiants connaissent mieux des termes contextualisation, centralization, indigénisation, démythologisation, etc., que leurs propres coutumes et cultures. Historiquement, nous héritons des aléas de la désunion des Eglises européennes. Beaucoup d'étudiants lisent Brunner, Barth et Bonhoeffer, dont les théologies sont le résultat de crises; ils s'efforcent de penser et de parler en théologiens, quand ils ont affaire à des communautés dont la vie est faite de poissons, de taros et d'ignames.

Quatrièmement, le culte divin dans le contexte du Pacifique pourrait être plus adapté sans chanter et suivre les liturgies traditionnelles de l'Occident. C'est assez souvent difficile de croire que Dieu comprend un Océanien qui prie en anglais ou en français. En Polynésie et dans certaines autres régions du Pacifique, le kava ou yanggona (yaqona) convient mieux que les boissons fermentées. Les ignames et le taro ont plus de sens que la farine. Le coco est plus commun, dans toutes ses régions, que le vin de communion. Ces éléments du culte auraient plus de sens dans le contexte du Pacifique que ceux que nous utilisons, qui sont étrangers à ces peuples. L'origine du kava et sa présentation dans les cérémonies comme don, ont une signification plus grande, qui est mieux comprise par les peuples du Pacifique, que l'eucharistie, qui d'une certaine façon leur est étrangère. Le Pacifique est riche en musiques et en arts. L'art parle mieux de théologie que les livres. Les mythes, les histoires, les proverbes et les légendes des Tangaloas, des Mauis, et de Hikule'o pourraient éclairer les récits de la Création dans la Bible, si on les met côte à côte.

Analogiquement, on peut faire une théologie, grossière sans doute, quand, par exemple, quelqu'un boit cérémonieusement du kava; cela rappelle le sacrifice, le dévouement, la loyauté et le partage qui y sont associés. Quand quelqu'un rend compte de ce qui est enraciné dans son terroir propre, il grandit en maturité, en même temps qu'il développe le sens de son identité et de son appartenance. En Micronésie, on connaît bien ces mots de Samuel C. Sava:

"Si je te donne un poisson, je te nourris aujourd'hui;

si je t'apprends à pêcher un poisson, je te nourris pour toute ta vie."

Cette théologie et cette philosophie sont claires. Les gens des îles Truk les ont comprises tout de suite, dans leur contexte local. Si le Christ avait grandi et avait vécu en Micronésie, il aurait cité ces paroles, comme il a cité les paroles de l'Ancien Testament, pour son peuple à lui, les Juifs. De plus, il y a des coutumes qui devraient être respectées et comprises, et d'autres rejetées.

Enfin, le christianisme ne peut pas être régionalisé. Il n'y a pas de christianisme ou de théologie africain, asiatique ou océanien. Nous ne pouvons pas régionaliser ou fragmenter le Christ, Fils de Dieu, pas plus que Dieu, immortel et tout-puissant.

Notre compréhension de Dieu part du concret et va vers l'abstrait, du connu vers l'inconnu. La culture et les coutumes sont de bonnes illustrations du concret et du connu. En eux, nous trouvons un avant-goût, mais un avant-goût seulement, de l'être mystérieux de Dieu, qui est caché. Comme l'écrit Saint Paul: "Aujourd'hui, je connais d'une manière imparfaite; mais alors je connaîtrait parfaitement, comme je suis connu parfaitement" (I Cor. 13, 13)

La doctrine de la Sainte Trinité pourrait être définie, comprise, et illustrée à partir de notre fond culturel, mais que ce soit seulement à titre de définition illustrative. Que la culture ou les coutumes n'établissent pas une théologie qui effacerait la richesse de l'enseignement fondamental de Dieu, qui nous vient de son Fils Jésus-Christ et avec la puissance de l'Esprit Saint.

REPORT FROM
THE MOBILE TEAM OF PONAPE, CAROLINE ISLANDS, MICRONESIA

Our Mobile Team is a group of people whose place of work is never in a particular place but which moves from community to community so that we can work with as many people in as many communities as possible. The Mobile Team is a project of the Catholic Church of Ponape. Each year the Mobile team brings a set of ten themes dealing with integral human development to the small communities of Ponape. The themes touch such subjects as school, politics, social and community life and economics as they touch the life of Ponape and Micronesia today. Once the problems have been discussed the team helps the local community to find their solution to the problems.

Each year there are two training sessions for the team. The first session lasting for two weeks brings together all of the veteran members of the team along with 'new blood' selected from each of the communities around the island. The reason for this is that each year we are in need of new members for the work of the team, and for other helpers who will understand the work of the team and return to the local communities to urge their friends to invite the team to the neighbourhood, and to participate in the meetings of the Mobile Team when they do arrive. A second training session lasting for one week is held later only for the actual members of the Mobile Team who will work that year. During this week the members master both the content of the themes for that year and practice different means of presentation of the ideas involved in the themes. During this week there is also a lot of discussion among the team members to increase their own personal motivation to the work.

When the team moves to a community it is composed of four members who will live in that community for two weeks. In the team there will always be two veteran highly experienced and skilled members. These members are in charge of planning and directing the work of the team while it is in the community. There is also a member who has been on the team for a while but who is still not able to be a leader, lastly there is also a beginner who is usually in his or her first year with the team. Through this arrangement there is a great deal of self training by the team. When members join the team for a two week session in a community they are given a total of \$25.00 to be left with their family since most of the men and women are very important to the support of their family. Each day in a community a different theme is presented for the consideration of the community. The main effort is to increase dialogue on the difficulties faced by the community. There is plenty of time for question and answer. The team tries to answer questions presented by the community but often have to admit that they do not have the answers but they will try to find the answers and then return an answer to the community. Often follow-up questions such as these are answered on radio programmes prepared for the local broadcast station. Each year the team travels to a total of twenty communities in the Ponape District.

Each local community that wants to have the team work with them presents their request to the director of the programme. The community is then responsible for the travel arrangements for the team members as well as for their food and lodging, laundry and incidental needs while they are in the community.

The real reason for this team is to help the little people in the communities realize how they can grow and develop by their own efforts. The big hope of those involved in the programme is that people attending the sessions will grow in their hearts so that they will be able to use their own power and rights and their own abilities to the utmost so that they will really develop as persons.

We feel that this programme has been very important for the growth of Ponape. The programme has helped the development of many people on Ponape and has helped in the solving of many community problems - but it still has some weaknesses.

Some of the benefits of the programme are:

1. Almost all of the people who are members of the team come from the small

communities in the rural part of Ponape, outside of the District centre.

2. There is a great deal of benefit to the smaller communities even from the people who attend the first training each year - but who do not qualify for the Mobile Team itself.

3. Almost all people who are involved in any way or in any part of the training have been motivated and have overcome the problems in speaking out for their own rights.

4. It is easy to see that many communities have learned more of their own dignity and value and have learned more about community life, politics, education and other areas. The quality of life has increased in many of the communities and this can be easily seen.

5. Many of the communities have carefully discussed and adjusted their cultural ways of doing things to adjust more to the needs of the community today.

6. Many of the communities have attacked problems that exist in their schools, local government and community life.

7. Many have been able to speak out strongly on questions of great import to the people of Ponape today such as future political status, the return of government lands and other burning issues of the day.

8. Another success of the programme has been the discussions between traditional leaders and the little people leading to the correction of some of the abuses that have crept into traditional cultural practices.

9. Many of the small communities have moved a bit to more self-reliance than they have in the past.

10. The biggest success of the programme has been the increase of dialogue in the face of the problems of Ponape today.

11. Many farmers and fishermen have learned more about programmes that are available to help them with their life's work.

Some of the weak points of the programme are:

1. It is difficult for members of the team to increase their training during the year since there are so few books or written materials available to them in the local language. Almost all are non-English speakers or readers.

2. Not all members of the team are equally skilful.

3. Many feel that the time available for training is too short.

4. Some members of the team have been on the team for a long time but are no longer growing in ability. Their presence on the team makes it very difficult to take on new members who perhaps would have more ability.

5. Very often when the team is working in a village a feasting competition will begin to take place to show how 'rich' a particular group is or to show 'how generous' they are. This competition will often keep people away from the discussion sessions because that group is out preparing food.

6. Some feel that it really takes longer to motivate a community and that the team should therefore stay longer in each place.

7. The team still does not reach many places on Ponape.

8. In the beginning the programme was very exciting to people but now they are getting used to it and losing interest.

Because of these difficulties some changes have been introduced to the way in which the team works. Much more time is provided for discussion and reflection in the way that the team works. We hope that this more personal involvement will lead to more personal commitment to work to overcome the problems facing our communities.

In the training sessions these days the directors of training instead of giving lectures rather pose questions which are answered through the discussions and reflection of the participants! The sessions each day started with an hour of reflective prayer on the subject matter or theme of the day. When

difficulties were recognized plenty of time was allowed for participants to reflect on why they found themselves in these difficulties. Lecture time was kept to a minimum - while time for dialogue and reflection was of prime importance. It is felt that this will help team members to continue the dialogue and reflection as they work through the year and to really master the theme for the day since the output of the workshops were not lectures given by someone else but the actual input of the participants themselves. In former years the directors of the programme gave an outline and methodology of what was to be presented as part of the theme for the year. In the final workshop for the team nowadays content and methodology are worked out by the team members themselves in small groups after a very brief introduction by the directors of the programme. The groups are constantly changed so that there is a great deal of interaction between all team members. All seem to have a better grip on each daily theme than ever in the past.

When the teams move into the villages they attempt to use the same type of methodology - strong on dialogue and reflection and very little on lecture. Therefore when the teams go to the villages they go armed with many questions on the theme rather than canned lectures to present. There is hope that there will be much more action on the part of the village people than before and we would hope therefore a lot more realization of the problems and what they can do about them. We feel that it is good if the patient and the doctor both work together to find out where the sickness really is - so that they can truly work together to overcome the sickness. So, we feel that it is important that the 'little people' in the villages really understand their difficulties and what they can do about them so that they will move to action.

Ways in which human development work is done are through the Mobile Team, youth programmes, counselling and workshops on social and political issues. As director of the Human Development Programme for Ponape District, Mr. Sue sees that programmes are worked out for the whole district, but pilot programmes are often first tried out in the Kolonia Parish. One new programme stated in 1977 is 'Kousab' Model (Subsection Model) in which economic development is encouraged at the Subsection or 'village' level. The director goes to the 'Soumas en Kousap' (village chief) to encourage, advise and animate him, by explaining the possibilities for economic development through planting more crops (green vegetables and root crops), pigs and chickens. After the discussion with the village chief, a village meeting is held at which the director discusses self-reliance, imports and exports, political development etc. A plan for development is worked out with the people and resources needed are identified, including technical assistance for farming (e.g. from Ponape Agriculture Station or Ponape Agriculture and Trade School). In each village, the chief organizes two feasts each year (Kamatipw). This is now being organized so that it is a competition. The chief says that there will be a prize (say, a title, or gifts in kind or cash) for the man who brings in largest number of pigs, sakau (kava root) or yams. At the second 'kamatipw', another competition is held in which green vegetables, root crops and chickens are entered and men and women participate. In the first competition, a Committee with somebody from the agriculture station does the judging which is based on the quantity of each item, and weight. In the second competition, it is based on the number of different crops entered and their quality. A special title is conferred on the winner of the first competition, which he will lose if somebody beats him in the next competition. After the competition they sell (especially to town dwellers) what is not needed for the feast. It is planned to add storytelling and traditional dancing to the activities, in addition to 'sakau' (kava drinking) which is already present in the 'Kamatipw'. Later, some way to encourage traditional skills such as net and fish trap making must be found.

L'EQUIPE MOBILE DE PONAPE AUX ILES CAROLINE EN MICRONESIE

Notre équipe mobile se compose de personnes qui n'ont pas de lieu fixe de travail mais qui se déplacent d'une communauté à une autre afin de travailler avec le plus grand nombre possible d'individus et de communautés. Il s'agit d'un projet de l'Eglise Catholique de Ponape. Chaque année l'équipe mobile apporte aux petites communautés de Ponape une série de dix thèmes traitant du développement complet de l'homme. On parle de sujets tels que l'école, la politique, la vie communautaire et sociale et l'économie et leur rapport avec la vie à Ponape et en Micronésie aujourd'hui. Une fois les problèmes abordés, l'équipe aide la communauté à y trouver ses propres solutions.

Chaque année il y a deux cours de formation pour l'équipe. Le premier cours de deux semaines réunit tous les anciens membres de l'équipe avec des nouveaux membres venant de différentes communautés. La raison est que chaque année nous avons besoin de nouveaux membres de l'équipe et d'autres aides qui comprennent son travail et qui, rentrés chez eux, encouragent leurs amis à inviter l'équipe à visiter la communauté, puis participent aux réunions de l'équipe mobile. Un deuxième cours de formation d'une semaine a lieu en cours d'année pour les membres actifs de l'équipe mobile; les membres approfondissent les thèmes et s'essaient à différentes méthodes de présentation. Les membres de l'équipe discutent beaucoup entre eux en vue d'améliorer leur engagement.

Lorsque l'équipe se rend dans une communauté elle est constituée de quatre membres qui habitent deux semaines dans la communauté. Il y a toujours deux anciens membres expérimentés comme responsables du travail de l'équipe lors de son séjour dans la communauté. Il y a aussi un membre qui a déjà travaillé pour l'équipe mais qui n'a pas encore assez d'expérience pour diriger une équipe. Le dernier membre de l'équipe est un débutant dans sa première année de travail avec l'équipe. Ainsi on se forme au sein de l'équipe. Lorsque l'équipe va dans une communauté, on donne \$25,00 à la famille de chacun des membres parce que la plupart des hommes et des femmes sont importants en tant que soutien de famille. Chaque jour dans la communauté on présente un autre sujet de réflexion. L'objectif principal est de favoriser le dialogue sur les difficultés auxquelles la communauté doit

faire face. On accorde beaucoup de temps aux questions. L'équipe essaie de répondre aux questions posées par la communauté mais doit souvent admettre qu'elle n'a pas de réponse; alors il faut en chercher une, puis retourner auprès de la communauté. Souvent les réponses à de telles questions sont données lors d'émissions préparées pour la station locale de radiodiffusion. Chaque année l'équipe travaille avec vingt communautés à Ponape.

Lorsqu'une communauté désire recevoir l'équipe elle doit en faire la demande au directeur. La communauté est responsable du voyage, du logement, de la nourriture et de tout ce dont l'équipe a besoin pendant son séjour dans la communauté.

L'objectif de l'équipe est d'aider les habitants d'une communauté à se rendre compte de leur capacité à se développer par eux-mêmes. L'espoir des membres de l'équipe est que les participants vont se développer jusqu'au point où ils peuvent utiliser le plus possible leurs propres ressources, leurs droits et leurs aptitudes afin qu'ils puissent se développer vraiment en tant que personnes.

Nous trouvons que ce programme a contribué beaucoup au développement de Ponape et a aidé à trouver des solutions à beaucoup de problèmes communautaires - mais il comporte toujours des faiblesses.

Voici certains des avantages du programme:

1. Presque tous les membres de l'équipe viennent des petites communautés rurales de Ponape, hors du centre de district.
2. Les petites communautés en profitent énormément, même des

débutants qui ne se qualifient pas comme membres de l'équipe mobile.

3. Presque toutes les personnes qui participent de quelque manière que ce soit à la formation ont surmonté le problème de faire valoir leurs droits.
4. On voit très facilement que beaucoup de communautés ont davantage compris leur dignité, leur valeur et mieux appris la vie communautaire, la politique, l'éducation, etc... La qualité de vie est meilleure dans beaucoup d'entre elles.
5. Beaucoup de communautés ont sérieusement discuté et mieux adapté leurs manières de vie culturelles aux besoins d'une communauté d'aujourd'hui.
6. Beaucoup de communautés ont traité des problèmes qui existent dans les écoles, le gouvernement local et la vie communautaire.
7. Beaucoup ont parlé avec force sur des questions de grande importance pour le peuple de Ponape telles que le futur statut politique, le retour de terres gouvernementales et autres questions brûlantes.
8. Un autre succès du programme réside dans la discussion entre les dirigeants traditionnels et le peuple ce qui a mené à la modification de certains des abus des pratiques culturelles traditionnelles.
9. Beaucoup de petites communautés sont devenues plus indépendantes qu'autrefois.
10. Le plus grand succès du programme est l'amélioration du dialogue concernant les problèmes de Ponape aujourd'hui.
11. Beaucoup de cultivateurs et de pêcheurs ont appris quelque chose concernant les programmes d'aide préparés à leur intention.

Voici certaines des faiblesses:

1. Il est difficile pour les membres de l'équipe de se former davantage au cours de l'année puisqu'il y a très peu de livres ou de matériel disponibles dans la langue du pays. Très peu parlent ou lisent l'anglais.
2. Les membres de l'équipe n'ont pas tous la même compétence.
3. Beaucoup pensent que la formation est trop courte.
4. Certains membres font partie de l'équipe depuis longtemps mais ne se développent plus. Le fait qu'ils demeurent membres de l'équipe rend difficile la candidature de nouveaux membres peut-être plus capables.
5. Très souvent lorsque l'équipe travaille dans un village il y a une concurrence pour montrer combien un groupe est riche ou combien un groupe est généreux. Cette rivalité les empêchent de participer à la discussion parce qu'ils sont en train de préparer les repas.
6. Certains pensent qu'il faut une période plus longue pour motiver une communauté et que l'équipe devrait rester plus longtemps.
7. L'équipe n'a pas encore atteint toutes les régions de Ponape.
8. Au début le programme était stimulant mais maintenant les gens s'y habituent et perdent de leur intérêt.

A cause de ces difficultés on a changé le travail de l'équipe. On donnera plus de temps à la discussion et à la réflexion sur la manière de travail de l'équipe. Nous espérons que cette participation personnelle menera à un plus grand engagement au travail pour surmonter les problèmes de nos communautés.

Lors de la formation on pose beaucoup plus de questions auxquelles les participants répondent à travers la discussion et la réflexion. Chaque jour commence avec une heure de réflexion et de prière sur le thème du jour. Lorsqu'on rencontre des difficultés beaucoup de temps est accordé aux participants pour réfléchir aux raisons de ces difficultés. Il y a très peu de discours: le dialogue et la réflexion sont de grande importance. On pense que cela aidera les membres de l'équipe à continuer le dialogue et la réflexion au cours de l'année et à vraiment maîtriser le thème journalier puisque le résultat des ateliers provient de la propre contribution des participants. Autrefois les directeurs du programme donnaient une idée générale et la méthodologie de ce qu'il faudrait présenter pendant l'année.

Maintenant le contenu et la méthodologie sont préparés par les membres de l'équipe eux-mêmes en petits groupes après une brève introduction présentée par les directeurs du programme. On change les groupes très souvent afin de permettre un grand échange parmi les membres de l'équipe. Tous les membres semblent mieux maîtriser le thème journalier qu'autrefois.

Lorsque les équipes vont dans les communautés elles essaient d'utiliser la même méthodologie - la plupart du temps par le dialogue et la réflexion. Les équipes vont donc dans les villages avec beaucoup de questions sur le thème plutôt que des discours. Il est à souhaiter que les villageois participent davantage: ils se rendront donc mieux compte des problèmes et de ce qu'ils peuvent faire. Nous pensons qu'il est bon que le malade et le médecin travaillent ensemble à découvrir la vraie maladie afin qu'ils puissent vraiment travailler ensemble pour la guérir. Nous pensons donc qu'il est important que les "petits gens" des villages comprennent bien leurs difficultés et soient encouragés à agir.

Le développement humain se fait à travers l'équipe mobile, des programmes de jeunesse, les conseils et les ateliers sur des questions politiques et sociales. En tant que directeur du programme de développement humain pour le district de Ponape M. Sue doit s'assurer que des programmes soient préparés pour tout le district mais souvent les nouveaux programmes sont essayés dans la paroisse de Kolonia. Un nouveau modèle commencé en 1977 est le modèle Kousab où on encourage le développement économique au niveau de village. Le directeur va au Soumas en Kousap (le chef de village) afin de l'encourager, de le conseiller et de le stimuler, en lui expliquant les possibilités de développement économique par la culture d'autres légumes, et par l'élevage des porcs et des poulets. Après la discussion avec le chef de village une réunion est organisée dans le village où le directeur parle de l'indépendance économique, des importations et des exportations, du développement politique, etc. Un plan de développement est préparé avec les villageois qui définit les ressources nécessaires, y compris l'aide technique à la culture (par ex. de l'école d'agriculture). Dans chaque village, le chef organise deux fêtes par an (kamatipw). On l'organise maintenant en forme de compétition. Le chef annonce qu'il y aura un prix (par ex. un titre ou des dons) pour celui qui apporte le plus grand

nombre de porcs, de sakau (kava) ou d'ignames. Lors du deuxième kamatipw une autre compétition a lieu, cette fois pour les légumes, les racines alimentaires et les poulets. Lors de la première compétition un comité avec un membre de la station d'agriculture prend la décision en fonction de la quantité et du poids. Lors de la deuxième compétition la décision dépend du nombre des différents produits et de leur qualité. Le gagnant de la première compétition reçoit un titre spécial qu'il perd si quelqu'un le bat lors de la deuxième compétition. Après la compétition on vend surtout aux habitants de la ville les produits dont on n'a pas besoin pour la fête. L'art de conter et la danse traditionnelle devraient être ajoutés aux activités, en plus de sakau qui fait déjà partie du kamatipw. Plus tard il faudrait trouver des moyens d'encourager les compétences traditionnelles tel que la fabrication des filets et des pièges pour la pêche.

WORKSHOP ON MELANESIAN CULTURE AND CHRISTIAN FAITH IN THE
SOLOMON ISLANDS

by Fr. Leslie Fugui

From October 12 to 26th., 1978, a Workshop was held at Auki, Malaita, on the above topic. The Workshop was sponsored by the Solomon Island Christian Association which is the National Christian Council. Dr. Cliff Wright, formerly of the Australian Council for Christian Education, helped to organize the workshop. The aim of the Workshop was to explore, with participants and village people, custom beliefs in relation to Christian Faith, and to work out educational procedures and models for use with village people so as to understand some of the good things in Melanesian culture that can be integrated into the Christian Church.

Participants from the Roman Catholic Church were two from the Diocese of Gizo and two from the Diocese of Honiara. The United Church was represented by two members from the Western Solomons. There were a number of representatives from the Church of Melanesia (Anglican): The Diocese of Central Melanesia had one member. There was one student from Bishop Patteson Theological Centre, Kohimarama, Guadalcanal. There were two from the Diocese of Malaita plus the Bishop, Leonard Alufurai. The Premier of Malaita Province, Mr. Benedict Maesua, and Fr. Leslie Fugui, the convenor of the course, also came from Malaita. The South Sea Evangelical Church, Seventh Day Adventist Church and Christian Fellowship Church were invited, but they did not send any representatives. The total number of people participating in the Workshop was fourteen. They were all well-educated men and good Christians, therefore the discussions were extremely high.

The onset of the Workshop dealt with the intrinsic, basic culture of our ancestors. During this session, thirty-six issues were identified and seven recommendations were proposed.

The first part of the Workshop was to get acquainted with each other and to share in devotions, meditations and Bible studies. These had a very important role in the life of the Workshop. The participants were drawn very close because of the common Christian teachings and the knowledge of the culture. Participants went to the local Churches by twos to confer with the village people about the culture. Good reception was reported. People were very willing to discuss issues with the Workshop members. The last part of the Workshop was for reflection and the preparation of procedures and models for use by the Church Leaders with the village people in future.

At the end of the course, there was a Fellowship Service which included a "fellowship meal." The Bishop had a reception for us. The United Church people in Auki also had a reception. Finally, there was an Ecumenical feast and a lot of fun with the people at Auki.

During the evaluation, the participants expressed the need for extended time. They felt it a very vital need to know and be aware of the best in our culture which can be christianized, and that what is bad should be discarded in the name of Jesus. All of us would like to see that the issues identified in the Seminar should be taught to the people in the villages. Teach what is good and throw away what is evil. Hiding them away in a corner would make us appear as if we are wearing 2 masks at the same time or having two heads.

My personal feeling is that we got to know both the best things in our culture and the bad ones. Let us select the deep and powerful religious thoughts, practises, ceremonies, etc. and see what similarities there are in the Christian Churches. Then, include what is good and build the Church upon our True Foundation. We would have a life rooted in Faith, Hope and Love. Such would be meaningful and very real to us, so much so that we would not want to leave it till the peak of our journey towards Heaven.

LE SEMINAIRE SUR LA CULTURE MELANESIENNE ET LA FOI CHRETIENNE DANS LES ILES

SALOMON

Compte-rendu par le Père Leslie Fugui

Seminaire organisé par l'Association Chrétienne des Iles Salomon(SICA)

Du 12 Octobre au 26, 1978, un séminaire a eu lieu à AUKI, Malaïta, au cours duquel une étude sur le sujet précité a été entreprise. Elle a été menée sous la responsabilité de la S.I.C.A. Le docteur Cliff WRIGHT, un Australien se chargeait de superviser les cours, qu'il a également organisés en P.N-G.

Le but de ce séminaire était d'explorer avec les participants et les gens aux villages, les croyances coutumières dans leur relation avec la Foi Chrétienne et de trouver les procédures éducatives et les modèles à utiliser avec les gens des villages afin que ces derniers puissent comprendre quelques unes de bonnes choses dans la culture mélanésienne qui pourraient vraisemblablement être intégrées dans l'Eglise Chrétienne.

Les participants étaient de l'Eglise Catholique Romaine, deux du Diocèse de Gizo et deux du Diocèse de Honiara. L'Eglise Unie a été représentée par deux Membres de l'Ouest. Le Diocèse de la Mélanésie Centrale avait un Membre, et il y avait un étudiant du Collège Théologique de l'Eveque Patteson, et aussi, du Diocèse de Malaita, l'évêque Mgr. Leonard Alufurui et deux autres personnes, tous anglicans. Le Premier de la Province de Malaita (Monsieur Benedict MAESUA) et le Père Leslie Fugui, le modérateur des cours, sont venus de Malaita.

Autres Eglises étaient invitées également, mais il n'y eut pas de membres représentatifs. Donc le nombre total de ceux qui participaient à ces cours étaient quatorze. Ils ont tous une bonne éducation et tous de bons chrétiens. Ce qui a permis aux discussions d'être extrêmement riches.

Le programme du Séminaire était établi de telle sorte qu'on pouvait parler particulièrement de la culture comme intrinsèque et fondamentale pour nos ancêtres. Durant cette session, trente-six issues furent identifiées et sept recommandations proposées.

La première partie du Séminaire consistait à se connaître les uns les autres, à partager dans nos prières, les méditations et les études bibliques. Ceci a un rôle très important dans la vie du Séminaire. Les participants se comprenaient bien à cause de leur formation chrétienne et de leur savoir sur la culture. Les participants allaient deux par deux dans les villages pour discuter de la culture avec les gens. On remarquait que tous les groupes ont très bien été reçus. Les gens s'intéressaient beaucoup aux discussions concernant les issues (points) que les membres participants présentaient. La dernière partie du Séminaire était pour la réflexion et la préparation sur les procédures et les modèles que les leaders de l'Eglise devraient utiliser avec les gens dans les villages.

Un service clôturait les cours suivi d'un repas qu'on a partagé dans une ambiance très amicale. L'Evêque nous a fait une réception ainsi que les gens de l'Eglise Unie de AUKI. Finalement il y eut à AUKI une fête œcuménique et beaucoup de jeux étaient présentés.

Durant l'évolution, les participants exprimaient le besoin de voir et de donner un temps plus long à ce genre de cours. Ils ressentaient comme un besoin vital de connaître et d'être conscient du meilleur de notre culture qui pourrait être christianisé, et ce qui est moins bien d'être éliminé. Tous les participants désiraient voir les issues (points) identifiées pendant le séminaire, être enseignées aux gens dans les villages. Enseigner ce qui est bien et donc rejeter ce qui est mal. Mais les cacher dans un coin, ferait de nous des gens avec deux masques ou à deux têtes.

A mon point de vue, on devrait arriver à connaître les meilleurs choses de notre culture aussi bien que les mauvaises. On peut sélectionner les pensées religieuses profondes et puissantes, avec les pratiques et les cérémonies etc., pour voir quelles sont les similitudes avec les Eglises Chrétiennes. Ce n'est qu'après cela qu'on pourra inclure et bâtir l'Eglise réellement sur notre tradition. Notre vie s'enracinera sur la Foi, l'Espérance et l'Amour. On trouvera que notre vie de Chrétien aura plus de sens à tel point qu'on ne voudra plus vivre autrement. La mort seule y mettra fin.

WORKSHOP ON MELANESIAN CULTURE AND CHRISTIAN FAITH IN THE NEW HEBRIDES (VANUATU)

by Fiama Rakau

A Workshop on Melanesian Culture and Christian Faith was held at Aulua Theological Centre (Presbyterian), Malekula, from May 19 to 3 June, 1979. Participants were from member Churches of N.H.C.C. (New Hebrides Christian Council). Invitations were sent out to all five member Churches of NHCC, but only four responded: the Roman Catholics, Churches of Christ, the Presbyterians and the Anglican Church. The Workshop was arranged by the Pacific Churches Research Centre with Aulua Theological Centre and Dr. Wright.

The Churches represented nominated a working committee for the Workshop, in which Morrison Wah was elected Chairman of the Workshop. Morrison was then a student at Aulua. The visiting resource person was Dr. Cliff Wright from Australia. Other resource people were: Rev. Neal Whimp, Principal of Aulua Theological Centre; Anglican Bishop Harry Tevi, who produced a paper on "The Relationship of the Biblical Understanding of God to local gods and ancestral spirits"; Presbyterian Pastor Sethy Regenvanu, who produced another paper on "Traditional Methods of Learning and Teaching", dealing with the question of "What traditional methods have been ignored by the Church in its Christian Education, and which could today be helpfully used again?"

The Aim of the Workshop

The Aim of the Workshop was to think carefully about custom beliefs and practice in relation to Christian Faith, and to work out ways to share the great truths of the Gospel, so that people where they are can know the Living Christ, as New Hebrideans (ni-Vanuatu).

For phase 1 of the Workshop, we explored issues, starting off with ourselves. Thinking back to our family history and family roots, we identified beliefs and practises we had learnt. We recalled events, places, etc. From this big job of exploration, we came across issues such as: Tabu places, Leadership, Power, Child Birth, Peace Making, Sacrifice, Nakaimas (black magic), Circumcision, Custom Prayer and Worship, Honour, etc. From what we explored, we identified issues needing attention, e.g. marriage, sacrifice, and some other issues.

For phase 2, we moved to the village in twos, not to teach the people, but to learn from them. We spent two days talking with people, seeking to understand their thoughts and feelings, learning about traditional beliefs and customs. We listened to people, and asked them questions. We visited places, and what is left over from before, e.g. coral walls, stones, trees etc. After the two days, we returned to the centre and gave reports of our findings.

For phase 3, we made practical planning. We planned sessions, and tried them out. We worked individually, as well as in groups, in Group Bible studies, and discussions. The Workshop was a time of fellowship and sharing together. We did not follow a one-way method, where one person is the giver and the rest 'receivers'. All were receivers as well as givers, discovering things together, sharing ideas and experiences, looking at real life situations. Concentration was not just on the acquiring of truth, but the application of truth which sets a man free. Everybody in the Workshop was important and counted upon; we were encouraged to express ourselves freely, and to be truthful and realistic. It was a thrilling experience to explore into the depths of our own culture, and there is need for us to know these truths - not to revive every one, but to put away the bad ones and use the good ones, e.g., killing with Nakaimas is bad, so put it away; a traditional custom tune is good, so we use it and put new words. There are dozens of other examples.

God Cannot Leave the Heathen Without Some Witness to Himself

There are many people today who still think that the missionaries brought God and the Holy Spirit to the Pacific. Such views limit the living God, who hangs up the sun and moon, and everything existing. That kind of thinking treats God as a tourist who travels from nation to nation in a tourist

boat. And the Holy Spirit is treated like a box of marches that could be transported from place to place in somebody's trouser pocket. No, this is not right. God is a great God, the Creator of all things. He is everywhere at the same time, even closer than the breath of your mouth. He cannot be limited to one place or one denomination by men. He is the Source, the Controller of all things. He is the one who controls us, not us controlling and directing Him. He is carrying out His plans the whole world over.

He is here in Vanuatu before the missionaries came. He is even here before the missionaries were born or the first men who lived in Vanuatu. Before the volcanoes erupted and blew up our little islands, before the coconut palms, and the banyan trees, and Nankalat tree grew, He was already at work. He created them. If God created all things, He must be here to do it. The Holy Spirit was already at work. God did not leave the heathen people without some witness to Himself; the Bible confirms this in Acts 14: 16, 17.

There were some preparations before the coming of the Gospel. For example: our Ancestors knew sin, they were making sacrifices, they knew the High God, but had different names for Him. There was punishment for sin. People knew that there was life after death. When people do wrong they kill pigs. There was respect of people etc. The people were not in complete darkness, as some people think. They already grasped some knowledge of the Living God. It might be a dim information or picture, but through it we understand clearly the reality. Vanuatu is very rich in symbols, rites, rituals and initiation ceremonies, e.g. for circumcision, menstruation, etc. These are the things that need research, to see if they are relevant in our Christian worship. Only through the reality of what people perceive with their five senses, can they know something clearly. For example, many preachers today use stories taken from Australia, New Zealand, U.S.A. etc. They use illustrations that people know nothing about, e.g., snow, city, zoo, monkeys. People do not know these things. They do not even know what a monkey looks like. Some might think it looks like a cat, or dog, or pig, or rat. They are confused, so when you make your application, they will get lost. Not lost in the bush, but in the Church.

Relating Custom to the Gospel

First, I must admit that this is a very difficult area. Without serious study and research we will only bring confusion. I myself cannot do a good work on this, but provided the opportunity to write some thing I would give just one example. **Sacrifice.** What is the purpose of Sacrifice in Custom? To respond to the spirit. To seek protection from the anger of the spirits or from other people. To gain power. To have communication with the unseen world. To satisfy needs - e.g., fishing, gardening. To get recognition and honour. To gain something desired.

Let us look at what the Bible says about sacrifice. In the Old Testament there is the burning of meat. This sacrifice seems to bring out the focus of giving - to please - "given to the unseen". (Judges 6: 21 & 13: 19-21, Genesis 31:54 .) Guilt or Trespass Offerings deal not so much with what you have done, but your relationship with God. In Abraham's life (Genesis 22), we see God as providing a Sacrifice, God giving something we can see in order for us to rejoice in His ever-presence. In the past we see how man tried to find the way to make the best Sacrifice of an animal or other things etc. But God has made for us the best Sacrifice (John 3: 16). In the New Testament Jesus also made the Sacrifice related to Jewish culture; He observed strongly this sacrifice. But the New Testament stresses mostly unseen sacrifice made for man through the Holy Spirit.

As I said earlier, there is a need to study the subject seriously in our changing society today, so that we will not only imitate others, but have our "own way". Our institutions and systems will be more in line with what our people think, and more meaningful, locally and culturally. Our aim should be not to change the Gospel of Christ, but to find better ways to express it more clearly.

For Us to Think About

It is time now for churches to speak less and do more. Good agreements and plans won't do anything unless we act on what we say. The Workshop was a good one, but it is not a good sign to see four churches represented with one member only.

The second thing I want to say is this: that it would be wise for the NHCC to send a representative to such Workshop and Seminar, so that better assessment would be given, for next plans and follow-up.

Conclusion

It is not enough to shout from the pulpit to our people and contact them with radios and papers; what they need is people, Christians who are willing to enter deep down into people's traditional faith and religious insights, to know their understandings and convictions, and to build from there, the point at which the people have their life and being, so that people do not have two heads and two hearts, but only one head and one heart. One heart where Jesus could live, and control our lives. The Nankalat may blossom, the thorns may grow wild, the wild pig may roar, the snakes may creep, but our Warrior will not allow them to come near or grow near His fence. He will only allow the beautiful flowers to blossom, the coconut to grow tall, and bear much fruit. Jesus is our Warrior who keeps all the dangerous things away from us.

LE SEMINAIRE SUR LA CULTURE MELANESIENNE ET LA
FOI CHRETIENNE AUX NOUVELLES-HEBRIDES

(VANUATU)

Compte-rendu par Fiana Rakau

Un séminaire sur la culture mélanésienne et la foi chrétienne a eu lieu à Aulua, Mallicolo, du 19 mai au 3 juin 1979. Les participants étaient des Eglises membres du NHCC (Conseil chrétien des Nouvelles-Hébrides). Les invitations ont été faites à toutes les Eglises membres du NHCC. Quatre seulement ont répondu: l'Eglise Catholique Romaine, l'Eglise du Christ, l'Eglise Presbytérienne et l'Eglise Anglicane. Le séminaire a été organisé au Collège Théologique de l'Eglise Presbytérienne.

Ces quatre Eglises nommèrent un comité du séminaire, dont Morrison Wah, un étudiant d'Aulua, fut président. Les animateurs étaient le Dr. Cliff Wright d'Australie, le pasteur Neal Whimp, le Directeur du Centre de formation d'Aulua, l'évêque anglican Harry Tevi, auteur d'un article sur "la relation entre la compréhension biblique de Dieu et les dieux locaux et les esprits des ancêtres", et le pasteur Sathy Regenvanu (Presbytérien), auteur d'un article sur "les méthodes traditionnelles pour apprendre et pour enseigner", traitant la question de "quelles méthodes traditionnelles ont été ignorées par l'Eglise dans son système d'éducation et quelles méthodes pourraient être utilisées pour aider les gens à comprendre plus efficacement la foi chrétienne?"

Le but du séminaire

Le but du séminaire était de réfléchir attentivement sur les croyances et les pratiques coutumières pour pouvoir établir une relation avec la foi chrétienne, et de trouver dans la coutume les moyens de vivre et de partager la vérité de l'Evangile, afin de permettre aux Néo-hébridais de connaître le Christ.

Ce que nous faisions en premier lieu était d'apporter nous-mêmes, notre savoir sur la culture mélanésienne. En pensant à l'histoire de la famille, à ses racines, nous avons identifié les croyances et les pratiques que nous avons apprises. Nous nous sommes souvenus des événements et des lieux, etc. Comme résultat de ce travail d'exploration, nous avons trouvé qu'il y a des points qui méritent d'être débattus. Parmi ces points on

peut citer: les lieux sacrés, le leadership, le pouvoir, la naissance, la réconciliation, le sacrifice, le nakaimas, la circoncision, la prière et le louange dans la coutume, l'honneur, etc. Le mariage, le sacrifice et d'autres encore représentaient beaucoup plus d'intérêt.

En deuxième lieu, nous allions dans les villages, non point pour enseigner les habitants, mais pour se faire enseigné par eux. Nous avons passé 2 jours en tout, pour leur parler et pour chercher à comprendre leurs pensées et leurs sentiments, pour apprendre les croyances traditionnelles et les coutumes. Nous avons écouté ceux qui nous parlaient et nous leur avons posé des questions. Nous avons visité les lieux sacrés et tout ce qui restait des pierres, des troncs d'arbre, etc. Les deux jours passés, nous revenions au centre et chaque groupe de deux personnes donnait le rapport sur ses découvertes.

En troisième lieu nous faisions un planning pratique. Nous prévoyions des sessions et nous nous sommes donnés des cours. On pouvait travailler seul ou en groupe. On étudiait la bible et on discutait aussi. Tout le monde était bien et on partageait toutes nos idées pendant ce séminaire. Il n'y a pas eu une seule et unique méthode où un seul donne et les autres reçoivent. Chacun donnait et recevait, découvrait les choses ensemble avec les autres, partageait également ses idées et ses expériences, réfléchissant sur les situations réelles de la vie. On n'a pas concentré seulement sur l'acquisition de vérité, mais aussi sur l'application de vérité qui met en liberté une personne. Tout le monde dans le séminaire était important et estimé. Nous étions encouragés à nous exprimer ouvertement, mais d'être vrai et réaliste. C'était une expérience émouvante de rechercher les profondeurs de notre propre culture, et d'en connaître les vérités. Il y a du bon et du mauvais; gardons le bon et rejetons le mauvais. Exemple tuer volontairement avec le nakaimas est une chose mauvaise; rejetons-le. Par contre, la musique traditionnelle est bonne, gardons-la. D'autres exemples peuvent être mentionnés également.

Dieu ne peut pas laisser le paganisme sans y envoyer son témoin

Beaucoup de gens aujourd'hui croient toujours que les missionnaires ont bien apporté Dieu et le Saint-Esprit dans le

Pacifique. De telles pensées limitent le Dieu vivant, créateur du soleil et de la lune, et tout ce qui existe. Elle nous donne l'impression que Dieu est devenu un touriste qui quitte son pays pour voyager à travers le monde. Elle nous fait penser aussi que le Saint Esprit ressemble à une boîte d'allumettes qu'une personne peut mettre dans sa poche et se promener avec partout où il va. Non, c'est une notion erronée. Dieu est autrement, créateur de toutes choses. Il est omniprésent, même plus près que la respiration de votre bouche. On ne peut pas le limiter à une place ou à une confession. Il est la source, le contrôleur de toutes les choses. C'est lui qui nous contrôle mais il est incontrôlable. L'homme ne peut pas le diriger. Il accomplit son plan partout à travers le monde.

Dieu est ici aux Nouvelles-Hébrides avant même que les missionnaires arrivent, bien avant qu'ils soient nés ou même le premier hébridais. Il est présent avant que nos volcans fassent éruption pour former nos îles, avant que les plantes poussent. Si Dieu les a créés tous, il doit être ici pour les créer. L'Esprit Saint est ici aussi. Dieu ne peut pas laisser le paganisme sans y envoyer son témoin. La Bible confirme ceci dans le livre des Actes 14:16-17.

Il y eut quelques préparatifs avant la proclamation de l'Evangile. Par exemple: nos ancêtres connaissaient le péché, ils offraient des sacrifices, ils admettaient l'existence d'un être suprême. Ils punissaient celui qui commit un péché. Les gens savaient qu'il y a la vie après la mort. Quand quelqu'un commettait une faute, il tuait un cochon en réparation de sa faute. Les gens se respectaient, etc... Ils ne se sont jamais trouvés dans le paganisme complet, sans mœurs, ni morales ainsi que certains le pensent. Ils avaient acquis la notion de Dieu. Ils n'avaient peut-être pas une information assez nette de ce Dieu, mais au moins, l'image qu'ils se faisaient suffit à leur laisser comprendre qu'il existe vraiment quelqu'un pas comme les autres. Les Nouvelles-Hébrides sont très riches de symboles, de rites, de cérémonies d'initiation; par exemple: la circoncision, les règles chez les filles, etc. On a besoin d'étudier ces choses pour savoir si elles peuvent être insérées dans la foi chrétienne. Les gens ne peuvent connaître les choses clairement que dans la mesure où ils les perçoivent avec leurs sens. Par exemple: beaucoup de prédicateurs se servent des

histoires d'Australie, de Nouvelle-Zélande, des Etats-Unis, etc. Ils donnent des exemples que les gens ne comprennent pas. Ils parlent de la neige, des cités, des zoo, du singe; ces choses sont entièrement inconnues. Par ce fait les gens sont confus et se sentent perdus dans l'Eglise.

Relier la coutume à l'Evangile

Premièrement je dois admettre que ce sujet est très difficile. Sans études et recherches sérieuses, nous n'aurons que de confusion. Moi-même je ne peux guère faire du bon travail sur ce sujet. C'est pourquoi je préfère l'expliquer par un exemple. Le sacrifice. Quel est le but du sacrifice dans la coutume? Le but du sacrifice dans la coutume est de donner le bonheur à l'esprit, de chercher la protection de la passion des esprits et des autres personnes, de gagner le pouvoir, d'avoir la communication avec le monde invisible, de satisfaire les besoins (par ex. la pêche, le jardinage), d'obtenir la reconnaissance et l'honneur.

Regardons ce que dit la Bible au sujet du sacrifice. Dans l'Ancien Testament il y a l'offrande d'une bête. Ce sacrifice semble évoquer le sens de donner chez l'homme, de plaire à un autre être invisible (Juges 6:21; 13:20-21; Genèse 31:54). Le sacrifice pour le péché est surtout pour se remettre en rapport avec Dieu. Dans la vie d'Abraham (Gen. 22) nous voyons que Dieu offre un sacrifice, Dieu qui nous donne quelque chose que nous pouvons voir afin que nous nous réjouissons de sa présence continuelle. Nous savons que dans le passé les gens ont essayé de chercher les moyens d'offrir le meilleur sacrifice, leur plus belle bête, ou autre encore. Mais Dieu a fait le meilleur sacrifice pour nous (Jn.3:16). Dans le Nouveau Testament, Jésus aussi offrait le sacrifice selon la tradition juive. Il a observé ce sacrifice mais le Nouveau Testament met surtout l'accent sur le sacrifice invisible fait pour l'homme par le Saint Esprit.

Comme j'ai dit plus haut, il y a besoin d'étudier le sujet au sérieux dans notre société qui meut toujours de manière à ne pas imiter les autres, mais construire à notre propre manière. Nos institutions et nos systèmes seront plus en ligne avec ce que pense notre peuple, et seront plus significatifs, localement et culturellement. Notre but ne serait pas de changer l'Evangile

du Christ, mais de trouver de meilleures manières pour l'exprimer plus clairement.

Pour notre réflexion

Il est temps pour les Eglises de parler moins mais d'agir plus. Nos accords et nos plans ne serviront à rien si nous ne commençons pas en faisant ce que nous disons. Le séminaire était très utile, mais il serait bien mieux si tous les appelés étaient présents. Le deuxième point que je veux dire est celui-ci: qu'il serait sage au NHCC d'envoyer un représentant à de tels séminaires pour voir et profiter de son côté positif.

Conclusion

Ce n'est pas assez de crier à notre peuple du haut du pupitre, de les contacter avec radio et journaux. Ce dont ils ont besoin, c'est d'avoir affaire aux gens qui sont sensibles à leur problème et qui comprennent leur foi traditionnelle, pour connaître leurs convictions et pour bâtir à partir de là, le point à partir duquel les gens ont leur vie et leur être, pour qu'ils n'aient ni deux têtes, ni deux coeurs, mais une seule tête et un seul coeur. Un seul coeur où Jésus demeurera pour contrôler notre vie. Le Nankalat peut fleurir, les ronces devenir de plus en plus sauvages, les cochons sauvages grogner, les serpents siffler, mais notre guerrier ne leur permettra pas le temps de s'approcher ou de pousser autour de la clôture. Il laissera plutôt les jolies fleurs pousser et fleurir, et les cocotiers de pousser haut, et porter beaucoup de fruit. Jésus est notre guerrier qui nous garde bien contre tout ce qui est dangereux.

REPORT ON PEACESAT MEETINGS ABOUT PACIFIC ARCHIVES

by Fr. Brian Macdonald-Milne.

Various meetings have so far been held by PEACESAT (educational Communications satellite) to discuss Archives in the Pacific. The first meeting was given over to general discussion about non-Government archives, the second to discuss the possibility of a Pacific-wide Conference to discuss matter concerning Pacific archives (both Government and non-Government) and a short course for new archivists. There was a particular discussion about Church Archives, as in many countries of the Pacific these are the source of information on many matters concerning general history, education, health etc. In many cases missionaries were the first settlers from other countries to reside in particular islands, and their letters and records are invaluable sources of information about the history and conditions of the time. Some of these are in the Pacific in libraries, some in Church offices, some in national or church archives. Many have been lost through negligence, natural disaster or war. Other archives of importance are those of companies who have been working in the Pacific and of colonial Governments. The identification and preservation of these archives and, wherever possible, their retention and availability in the Pacific are matters of particular concern to the archivists and librarians who have been involved in the PEACESAT discussions. It is hoped that the Conference may be held in 1980. The Pacific Churches Research Centre is particularly concerned with church archives and is seeking information about archives already established by Churches in the Pacific and encouraging Churches to preserve (and make available to researchers) both old and recent records and other archival materials. The Centre is in touch with Fr. Theo. Kok, S.M., who has been charged by the Marist Fathers with the responsibility of sorting and cataloguing the archives of the Society of Mary in each country of the Pacific where the Marists (a Roman Catholic missionary congregation) work. One of the results of the conference may be the formation of a Pacific regional branch of the International Council on Archives. It was also suggested that there should be a close link between archives in the Pacific Islands and the Archives and Records Association of New Zealand. One of the topics to receive special attention was training, and it became clear from the discussions that there are facilities for training new archivists within the region, both at the National Archives of New Zealand and Fiji National Archives.

Microfilm photographers can also be trained at the Fiji National Archives, and one man there has already been trained for portable camera work. It is clear that certain documents in the islands need still to be microfilmed. Some have already been microfilmed by the Pacific Manuscripts Bureau of the Australian National University and some by the Genealogical Society of Utah, U.S.A. (as the Mormon Church is interested in all records which bear on genealogy). However, some documents have not yet been microfilmed and it is desirable that this be done if the documents are to be kept in the islands, as the climate and natural disasters (as well as lack of experienced staff in some places able to care for them properly) mean a risk of losing the documents completely. Some churches (and possibly governments) are also interested in getting photocopies of documents now in other countries which should be part of their own archives. Many of these were transferred to other countries in the past as there were no proper places to keep them on the islands at that time. In other cases, there is correspondence from the islands to governments, Mission boards, Company headquarters, families etc., outside the Pacific islands which is valuable resource, especially when letters sent to the islands have been lost. It is encouraging that governments and churches are establishing proper archives in some countries of the Pacific. In the Solomon Islands, the Gilbert Islands (Kiribati), and Tuvalu, National Archives have been recently established. The New Hebrides is hoping to establish a National Archives in due course. Some of the archival materials being deposited in these are from the former Western Pacific High Commission Archives in Suva, Fiji, which have now been closed.

Notable non-government archives in the Pacific include those of the Roman Catholic Church in French Polynesia (Papeete) and New Caledonia (Noumea).

Others are the Hawaiian Mission Children's Society Archives in Honolulu, the archives of the Evangelical Church of French Polynesia (Papeete) and the Church of Melanesia (Anglican) in Honiara, Solomon Islands. Mrs Margaret Knox has been working voluntarily on the Roman Catholic Archives of the Archdiocese of Suva, Fiji, with just one other assistant, and these are now indexed. Most of these R.C. archival materials are in French and should now be available for researchers. (Archives for 1904-05 are missing.) The R.C. Diocese of Tonga has a small archives room. The Presbyterian Church of the New Hebrides and the Methodist Churches of Fiji and Samoa are seeking help in the establishment of proper archives. Much of the early material relating to these churches is now found elsewhere, particularly in the Mitchell Library and in the Archives of the new Uniting Church, both in Sydney. Much valuable material relating to Congregational Churches in the Pacific (formerly the London Missionary Society) is to be found in the Archives of the Council for World Mission, deposited at the School of Oriental and African Studies of the University of London, Malet Street, London, WCI, England. A small guide to this collection is available and is being distributed to interested bodies by the Pacific Churches Research Centre. It can also be ordered direct from the SOAS London.

In some countries there are no proper church archives and it is hoped that whatever records remain may be deposited with the National Archives. However, this may require the government to extend the scope of their Archives to include non-government records, and this is a matter for special consideration in some countries. In the Cook Islands for example, there is a government Archives classified by islands (of which there are fifteen), then by departments. This could be extended.

It is now possible to obtain on microfiche cards the Archives of the Council for World Mission in London. The Turnbull Library in Wellington, New Zealand, has a national record of archives and manuscripts in New Zealand (many of which relate also to the Pacific Islands); the Micronesian Research Centre at the University of Guam has much archival material on the early Spanish period of exploration and settlement in the Pacific and does micro-fiche. However, a survey of all archival material throughout the Pacific is needed. As well as the short course which may be held in the Pacific some time after the conference, archivists should be encouraged to do further training in Fiji or New Zealand or the one year course for archivists at the School of Library Studies of the University of New South Wales, Australia.

Those taking part in one or both of the first two PEACESAT Discussions held on December 15, 1978, and March 28, 1979, included representatives of

Hawaii

University of Hawaii Archives
Graduate School of Library Studies, University of Hawaii
Pacific Collection, University of Hawaii Library
Bishop Museum Library
Hawaii State Archives
Brigham Young University

Fiji

Pacific Theological College Library
University of the South Pacific Library
U.S.P. Extension Services
Fiji National Archives
Archdiocese of Suva Archives
Western Pacific High Commission Archives

New Zealand

National Archives of New Zealand
National Museum, Wellington
Wellington Polytechnic

Cook Islands

Cook Islands Archives, Library and Museum, Rarotonga
Library and Museum Society

Kiribati

Government Archives

Tuvalu

National Archives and Library

American Samoa

Community College Library
Territorial Library

Northern Marianas

Library Services, Saipan

New Hebrides (Vanuatu)

Pacific Churches Research Centre (Pacific Conference of Churches)

Other PEACESAT meetings have been held since then, and a planning Committee has been set up at the National Archives of Fiji, of which the Chairman is Mr. Setareki Tuinaceva, the Government Archivist (P.O. Box 2125, Suva, Fiji.) Further information about the proposed Conference and course may be requested from him.

Réunions PEACESAT - télécommunication par satellite

Différentes réunions ont été organisées par PEACESAT pour discuter des Archives dans le Pacifique. La première a été consacrée à une discussion générale sur les archives non-gouvernementales; au cours de la seconde, on a discuté de la possibilité d'une Conférence au niveau de l'ensemble du Pacifique, pour traiter de tout ce qui concerne les archives du Pacifique (gouvernementales ou non), et on a envisagé une session de courte durée pour les nouveaux archivistes. On a également parlé des archives des Eglises, car, dans beaucoup de pays du Pacifique, elles sont une source d'information sur de multiples questions concernant l'histoire générale, l'éducation, la santé, etc... Dans de nombreux cas, les missionnaires ont été les premiers expatriés à s'établir dans certaines îles, si bien que leurs lettres et leurs rapports sont des sources d'information inestimables sur l'histoire et les conditions de l'époque. Une partie de ce qu'ils ont écrit se trouve dans le Pacifique, soit dans les bibliothèques, soit dans les administrations des différentes Eglises, soit dans les archives nationales ou ecclésiastiques. Une grande part a été perdue par négligence, ou à la suite de désastres naturels, ou encore du fait de la guerre. Autres archives importantes: celles des Compagnies qui ont travaillé dans le Pacifique, et celles des gouvernements coloniaux. L'identification de ces archives, leur préservation, et, là où c'est possible, leur maintien dans le Pacifique, et la possibilité de les consulter, ce sont des questions qui intéressent particulièrement les archivistes et les bibliothécaires qui ont participé aux discussions PEACESAT. On a demandé au Père Brian Macdonald-Milne, coordinateur du Centre de Recherches des Eglises du Pacifique (Boîte Postale 551, Port-Vila, Nouvelles-Hébrides) et au comité organisateur d'obtenir les fonds nécessaires à l'organisation de la conférence et d'une session. Nous espérons que la conférence aura lieu en 1980. Le Centre de Recherches s'intéresse particulièrement aux archives des Eglises. Il est en quête d'informations sur les archives déjà constituées par les Eglises du Pacifique. Il encourage les Eglises à préserver (et à mettre à la disposition des chercheurs) leurs pièces d'archives et autres documents anciens ou récents. Le Centre est en contact avec le Père Théo Kok, s.m. qui a été chargé par les Pères Maristes de trier et de classer les archives de la Société de Marie dans tous les pays du Pacifique où travaillent les Maristes (Congrégation missionnaire catholique). L'un des résultats de la conférence pourrait être la formation dans le Pacifique d'une branche régionale du Conseil International sur les Archives. On a également suggéré d'établir un lien étroit entre les archives des îles du Pacifique et l'Association des Archives et Documents de Nouvelle-Zélande. Nous avons accordé une attention spéciale à la formation, et nos discussions ont montré qu'il existe des facilités pour former de nouveaux archivistes à l'intérieur de la région, aussi bien aux archives nationales de Nouvelle-Zélande qu'aux Archives Nationales de Fiji.

On peut également se former à photographier sur microfilms aux archives nationales de Fiji; un homme a déjà appris à utiliser un appareil de photographie portatif. Il est évident que certains documents, dans les îles, ont encore besoin d'être mis sur microfilms. Certains l'ont déjà été par les soins du Bureau des Manuscrits du Pacifique, rattaché à l'Université Nationale Australienne, et d'autres par la Société Généalogique de l'Utah, USA. (L'Eglise Mormone est intéressée par tous les documents qui touchent à la généalogie.) Cependant, certains documents n'ont pas encore été microfilmés. Si ces documents doivent rester dans les îles, il serait souhaitable de le faire, car le climat et les calamités naturelles (tout comme, en certains endroits, le manque de personnel suffisamment qualifié pour en assurer convenablement la préservation) entraînent risque de les perdre complètement. Quelques Eglises (et peut-être des gouvernements) aimeraient également recevoir des photocopies de documents qui se trouvent maintenant dans d'autres pays, et qui devraient faire partie de leurs archives. De nombreux documents ont en effet été transférés dans d'autres pays, dans le passé, car il n'y avait pas, à cette époque, la possibilité de les conserver dans les îles dans des conditions convenables.

Par ailleurs, il y a la correspondance écrite à partir des îles à l'adresse des gouvernements, des Procureurs des Missions, des administrations centrales des sociétés, des familles, etc... à l'extérieur des îles du Pacifique; c'est d'une valeur inestimable, surtout si les lettres envoyées aux îles ont été perdues. Il est encourageant de voir les Gouvernements et les Eglises constituer leurs propres archives dans certains pays du Pacifique. Aux îles Salomon, aux îles Gilbert (Kiribati), à Tuvalu, des archives nationales ont été récemment constituées. On espère que les Nouvelles-Hébrides vont établir leurs archives nationales en temps opportun. Une partie des pièces d'archives qui s'y trouvent proviennent des archives de l'ancien Haut-Commissariat pour le Pacifique Occidental, de Suva, Fiji, qui sont maintenant fermées.

Parmi les importantes archives non-gouvernementales du Pacifique, il faut mentionner celles de l'Eglise catholique de Polynésie Française (Papeete) et de Nouvelle-Calédonie (Nouméa). Egalement les archives de la Société ~~des Enfants de~~ **la Mission Hawaïenne** à Honolulu, les archives de l'Eglise Evangélique de Polynésie Française (Papeete) et celles de l'Eglise de Mélanésie (anglicane) à Honiara, dans les îles Salomon. Mme Margaret Knox a bien voulu travailler sur les archives de l'archidiocèse catholique de Suva, Fiji, avec seulement une personne pour l'aider, si bien que ces archives sont maintenant classées dans un index. La plupart de ces pièces d'archives sont en français, et elles devraient être actuellement à la disposition des chercheurs. (Mais celles de 1904-1905 manquent.) Le diocèse catholique de Tonga a une petite salle pour ses archives. L'Eglise Presbytérienne des Nouvelles-Hébrides et les Eglises méthodistes de Fiji et de Samoa cherchent à se faire aider pour constituer leurs archives propres. Une bonne partie des documents anciens relatifs à ces Eglises se trouvent maintenant ailleurs, en particulier à la Bibliothèque Mitchell et aux archives de la "Uniting Church", toutes deux à Sydney. Un grand nombre de documents relatifs aux Eglises Congrégationalistes du Pacifique (anciennement la Société Missionnaire de Londres) se trouvent dans les archives du Conseil pour la Mission Mondiale, déposées à l'Ecole des Etudes Orientales et Africaines de l'Université de Londres (Malet Street, London, WCI, Angleterre). On peut se procurer le petit guide de cette collection, qui sera distribué aux organismes intéressés, par les soins du Centre de Recherches des Eglises du Pacifique. On peut aussi le commander directement à ~~EEOA~~, à Londres.

Dans certains pays, les Eglises n'ont pas d'archives propres, et l'on espère que tous les documents qui restent pourront être confiés aux archives nationales. Cependant, cela peut exiger que les gouvernements élargissent le domaine de leurs archives, de manière à y inclure les documents non-officiels. Dans certains pays, il serait bon que l'on porte une attention spéciale à ce problème. Aux îles Cook, par exemple, les archives du gouvernement sont classées par îles (il y en a 15), puis par catégorie. On pourrait élargir cette manière de faire.

On peut obtenir sur microfiches des archives du conseil de la Mission Mondiale. La Bibliothèque Turnbull, à Wellington, en Nouvelle-Zélande, a le registre officiel des archives et manuscrits de Nouvelle-Zélande (dont beaucoup intéressent aussi les îles du Pacifique). Le Centre de Recherches de Micronésie, à l'Université de Guam, a de nombreux documents sur la première période d'exploration et de colonisation du Pacifique par les Espagnols, et travaille **sur microfiches**. Cependant, une vue d'ensemble sur tous les documents d'archives à travers le Pacifique nous fait encore défaut.

Nous encourageons les archivistes à suivre la session de courte-durée qui pourra se tenir après la conférence. Nous les engageons aussi à poursuivre leur formation à Fiji, ou en Nouvelle-Zélande, ou encore à suivre l'année de cours organisée pour eux à l'Ecole de Formation des Bibliothécaires de l'Université des Nouvelles-Galles du Sud, en Australie.

Les réunions PEACESAT continuent, et il y a également un comité organisateur de la conférence proposée, dont le président est M. Setareki Tuinaceva, archiviste du Gouvernement de Fidji. Son adresse est: National Archives of Fiji, P.O. Box 2125, Suva, Fidji. Il faut lui demander des renseignements sur la conférence et la formation des nouveaux archivistes autochtones.

THE MARIST ARCHIVES IN THE PACIFIC

A report by Fr. Theo Cook, S.M.

There is at the present time a remarkable increase of interest in local and regional history among indigenous Pacific Islanders. One readily can see this phenomenon as an effect of the rise to independence of so many island nations, and the growing influence of higher academic education. Students of Pacific history - be it Pacific, national, regional or local history- are more and more finding their way to the available archives of former colonial administrations, commercial enterprises and various other agencies. As a response to this trend many Catholic dioceses in the Pacific area have over the last years been thinking of making available the sources of historical information stored up in their archives. The Catholic Church—like the other major Churches—has for almost a century and a half contributed to the spiritual and material development of the Pacific Islands, to such an extent that a historical picture of this development is bound to become lopsided and unrealistic if the Church's contribution is not taken into account. Hence, the ideal of a balanced research into the Pacific's human history appears to require that the Church open up the information sources she possesses.

The Catholic Church's missionary work in the Pacific was started by various Religious Congregations at various times during the 19th century. To mention a few of these Congregations: the Picpus Fathers, the Marists, the Missionaries of the Sacred Heart, the Society of the Divine Word. The missionaries (both male and female) of these Congregations have always been working under a twofold authority: under the diocesan authority (i.e. the local bishop, and the Vatican on the higher level), and under the authority of their own Religious Superiors (i.e. the local superior, and the provincial or general superior on the higher level). Indeed, quite a complicated organisation in the eyes of outsiders! This form of organisation has resulted in a wide-spread localizing of information of the Catholic Church's missionary work in the Pacific. From the individual missionaries in the Pacific area reports of many kinds and letters went to authorities on the local level in the various Pacific centres and to authorities on the higher level in Rome, Sydney, Paris, Lyons and some other cities in Europe. And, of course, vice versa. Such a dispersal and traffic of information seems to necessitate some form of cooperation and centralization of the archival material if we want to promote the availability of it to Pacific history students.

The Marist Fathers, one of the Congregations mentioned above, and since 1836 working as missionaries to most of the Pacific Islands, have recently decided to start with the proper preservation and indexing of the archival material they have in the Pacific area. Because of the twofold allegiance under which those missionaries have been working from the beginning, this decision implies of necessity that the

same be done for the archives of the Catholic dioceses in the Pacific, to which the respective bishops have agreed. To a very large extent, Marist archives and diocesan archives complement each other, and together they present a rich source of information on many aspects of the historical development in the Pacific area. In 1978 I was appointed to begin this work of organisation of the various archives. I have paid a short visit to some of the established centres of the Catholic Church's activity (Noumea, Port Vila, Lano, Honiara, Kieta) to get an initial knowledge of the present situation of the archival material. At the moment I am working at the cataloguing of the Central Marist Archives of the Pacific, located in Suva. These archives contain a wealth of documents and correspondence originating from many places in Polynesia and Melanesia since 1898. The Central Archives before 1898 are placed and catalogued in the Marist headquarters in Rome. Once these Central Archives in Suva have been put in order, I hope to go to Marist regional archives which actually at this moment are the diocesan archives of Samoa, Tonga, Fiji, Wallis-Futuna, New Caledonia, New Hebrides, South Solomons and North Solomons. In some of these diocesan archives proper cataloguing has already started. The immediate purpose is to come to some form of publication of the various archives' inventories.

The Pacific Central, Pacific Regional and overseas archives of the Marist Fathers obviously present a very valuable source of historical information. But their actual dispersed storage does not provide an easy access to students of Pacific History. Hence the further purpose of this organisation of archives will be the expansion of the Central Marist Archives of the Pacific into a research centre for the history of the Catholic Church in the Pacific. The general lines of this expansion are at this moment in the process of study. The ultimate aim is to provide an all-round service to students of Pacific History.

It may be useful to add that we conform ourselves to the general rule of the archives of the Catholic Church which puts a rigid seal on archives up to 45 - 50 years ago, in order to protect confidentiality. Exceptions to this rule are completely at the discretion of the owners of the archives, i.e. the local bishops and the Marist Superiors.

Further information can be obtained from Fr. Theo B. Cook S.M.
P.O. Box 1198.
SUVA, Fiji

A l'époque actuelle, les autochtones Océaniens témoignent d'un remarquable surcroît d'intérêt pour l'histoire locale et régionale. On verra volontiers dans ce phénomène une conséquence de l'élévation à l'indépendance de tant de nations insulaires, et de l'influence croissante d'une éducation académique d'un niveau plus élevé. Ceux qui étudient l'histoire du Pacifique (qu'il s'agisse de l'histoire du Pacifique, de la nation, de la région ou de la localité) vont de plus en plus consulter les archives qui sont mises à leur disposition par les anciennes administrations coloniales, les entreprises commerciales et d'autres organismes de diverses natures. Pour répondre à cette tendance, beaucoup de diocèses catholiques de la région du Pacifique ont pensé, ces dernières années, à rendre disponibles les sources d'information historique en réserve dans leurs archives. L'Eglise catholique, comme les principales autres Eglises, a travaillé pendant plus d'un siècle et demi au développement spirituel et matériel des Iles du Pacifique, à un point tel qu'un tableau historique de ce développement serait très incomplet et manquerait de réalisme si la contribution de l'Eglise n'était pas prise en considération. C'est pour cela que l'idéal d'une étude équilibrée de l'histoire humaine du Pacifique semble exiger que l'Eglise ouvre les sources d'information qu'elle possède.

L'oeuvre missionnaire de l'Eglise catholique a commencé, à diverses périodes du XIXe siècle, sous l'action de diverses congrégations religieuses. Mentionnons-en quelques-unes: les Pères de Picpus, les Maristes, les Missionnaires du Sacré-Coeur, la Société du Verbe Divin. Les missionnaires de ces congrégations, tant d'hommes que de femmes, ont toujours travaillé sous une double autorité: sous l'autorité diocésaine (c'est à dire de l'évêque du lieu, et du Vatican au niveau majeur) et sous l'autorité de leurs propres supérieurs religieux (c'est-à-dire du supérieur local, et du supérieur provincial ou général au niveau majeur). Tout cela paraît une organisation compliquée aux yeux du profane! A cause de cette forme d'organisation, l'information sur l'oeuvre missionnaire de l'Eglise catholique dans le Pacifique s'est trouvée localisée en de nombreux endroits. Les personnes qui travaillaient comme missionnaires dans le Pacifique ont envoyé toutes sortes de compte-rendus et de lettres aux autorités locales qui se trouvaient dans les différents centres de la région, ainsi qu'aux autorités majeures de Rome, Sydney, Paris, Lyon et d'autres villes d'Europe. La réciproque s'est évidemment produite. Une telle dispersion, un tel mouvement d'information semblent exiger une certaine forme de coopération et de centralisation des pièces d'archives, si nous voulons favoriser leur utilisation par ceux qui étudient l'histoire du Pacifique.

Les Pères Maristes, l'une des congrégations mentionnées ci-dessus, et qui travaillent comme missionnaires, depuis 1836, dans la plupart des Iles du Pacifique, ont décidé récemment de prendre les mesures appropriées pour conserver les archives qu'ils détiennent dans le Pacifique, et pour les classer dans un index. A cause de la double obédience sous laquelle ces missionnaires travaillent depuis le commencement, cette décision nécessite que les mêmes mesures soient prises pour les archives des diocèses catholiques du Pacifique, ce qui a été accepté par les évêques respectifs. Les archives maristes et les archives diocésaines sont complémentaires dans une très large mesure. Ensemble, elles présentent une riche source d'informations sur de multiples aspects du développement historique dans le Pacifique.

En 1978, j'ai été nommé pour entreprendre ce travail d'organisation des différentes archives. J'ai visité rapidement quelques-uns des centres traditionnels d'activité de l'Eglise catholique (Nouméa, Port-Vila, Lano, Honiara, Kiéta) pour avoir un premier aperçu de la situation actuelle des pièces d'archives. Actuellement, je travaille à cataloguer les archives maristes centrales du Pacifique, qui se trouvent à Suva. Ces archives contiennent une grande richesse de documents et de correspondances, qui proviennent de nombreux endroits de Polynésie et de Mélanésie, depuis 1898.

Les archives centrales antérieures à 1898 sont déposées et cataloguées à la Maison Générale des Maristes, à Rome. Une fois que ces archives centrales de Suva auront été classées, j'espère aller aux archives régionales maristes, qui, à vrai dire, sont actuellement les archives diocésaines de Samoa, de Fiji, de Wallis-Futuna, de Nouvelle-Calédonie, des Nouvelles-Hébrides, des Salomon du Nord et des Salomon du Sud. Dans certains de ces diocèses, on a déjà commencé à cataloguer ces archives de la manière qui convient. L'objectif immédiat est de parvenir à publier, sous une forme ou sous une autre, les inventaires de ces diverses archives.

Il est évident que les archives des Pères Maristes, qu'il s'agisse de leurs archives centrales du Pacifique, de leurs archives régionales ou de celles d'outre-mer, présentent une source très précieuse d'information historique. Mais, par suite de leur dispersion actuelle, il n'est pas facile à ceux qui étudient l'histoire du Pacifique d'y avoir accès. C'est pour cette raison que le but ultérieur de cette organisation des archives sera de développer les archives centrales maristes du Pacifique en un centre de recherches pour l'histoire de l'Eglise catholique dans le Pacifique. Les lignes générales de ce développement sont, pour l'instant, à l'étude. Le but dernier est d'offrir un service "tout azimuth" à ceux qui étudient l'histoire du Pacifique.

Il peut-être utile d'ajouter que nous nous conformons à la réglementation générale des archives de l'Eglise Catholique, qui garde absolument secrètes les archives qui ont moins de 45-50 ans, pour protéger ce qui est confidentiel. Les exceptions à cette règle sont à l'entière discrétion des propriétaires des archives, c'est à dire l'évêque du lieu et les supérieurs maristes.

On peut demander des renseignements du R.P. Théo B.Cook, s.m.
P.O. Box 1198
SUVA, Iles Fidji

BOOKS RECEIVED/LIVRES REÇUS

Books for review may be sent to the Editor. Short reviews may be published at the Editor's discretion.

SPIRITUAL BASES OF RURAL DEVELOPMENT IN THE PACIFIC.

BASES SPIRITUELLES DE DEVELOPPEMENT RURAL DANS LE PACIFIQUE

Sitivini Ratuveli, Lotu Pasifika Productions, Box 208, Suva, Fiji.

Price 50 cents Fijian 16 pages Prix (français) 75 cents fidjiens.

Sitivini Ratuveli was formerly the Spadework Coordinator of the Pacific Conference of Churches. Spadework was the name given to the Rural Development Programme carried out by the Reverend Sitivini in villages in Erromanga (New Hebrides) and Vanua Levu (Fiji). The book sets out the conclusions to which he has come concerning the spiritual bases for this work and speaks to all involved in rural development. It is based on a paper given at the rural development Seminar organized by the South Pacific Commission.

WOMEN IN DEVELOPMENT: The Role of Women in Church and Society.

Report of the First PCC Women's Consultation.

Lotu Pasifika Productions, Box 208, Suva, Fiji.

Price 50 cents Fijian. 32 pages

One result of the Consultation has been the appointment of a Women's Work Officer for the PCC, Deaconess Unaisi Matawalu, and the launching by the Pacific Churches Research Centre of a research project in cooperation with the World Council of Churches on the Community of Women and Men in Church and Society in the Pacific.

WOMEN OF FIJI

Sumitra Gokal L.P.P., Box 208, Suva, Fiji.

Price F\$2.00 80 pages

Profiles of 31 outstanding women in Fiji - an indication of the key role women are already playing in Fiji and an inspiration to some other countries where they still have a long way to go! Books like this need to be produced about women in other countries of the region.

MESSENGERS OF GRACE: Evangelical Missionaries in the South Seas 1797-1860.

Niel Gunson Oxford University Press, Melbourne, Australia. 1978

This is a study of the spiritual and cultural attitudes of early Protestant "Non-conformist" missionaries from Britain, Australia and New Zealand. He looks very carefully at their education and family life and how they brought about change in the communities among which they worked. He shows how Polynesian leaders used the missionaries and their message to foster their own social and political aims (what he calls the "chiefly" Church).

MARISTS AND MELANESIANS: A History of Catholic Missions in the Solomon Islands.

Hugh Laracy 211 pages Australian National University Press, Canberra 1976

A sensitive study of the personalities and politics of the Society of Mary, the most widely spread and influential of the Roman Catholic Missionary orders in the South Pacific. Laracy relates the growth of the Roman Catholic Church to the political situation of the time. It has a useful final chapter on the emergence of a Melanesian Roman Catholic Church. He shows clearly the physical and spiritual difficulties overseas missionaries faced in the earliest period, and the reasons why they sometimes withdrew.

THE LOYALTY ISLANDS: A History of Culture Contacts 1840-1900.

K.R. Howe 206 pages Australian National University Press, Canberra 1977

This book, also now available in French, is a very thorough study of the Church history of the Loyalty Islands, which are a dependency of New Caledonia. Over half the material consulted was in French. Mr. Wakira Wakaine of Mare in the Loyalty Islands has recently done further research in the field on his own island, in preparation for his work as Coordinator of the National Programme of Research of the Churches in New Caledonia. His thesis, when available from the Pacific Theological College, should shed further light on local culture and Christianity and rivalries between Churches there, which were worse than in neighbouring islands.

GOD'S GENTLEMEN: A History of the Melanesian Mission 1849-1942

David Hilliard 342 pages University of Queensland Press 1978

This is a very well researched and balanced account of the outreach of the Anglican Church of New Zealand into Melanesia, especially the New Hebrides and Solomon Islands. The author is critical of the Mission's slowness in taking up the challenge of evangelisation in some parts of the enormous area it attempted to cover, but appreciates the outstanding leadership of some of the remarkable people who worked for it.

RELUCTANT MISSION: The Anglican Church in Papua New Guinea 1891-1942

David Wetherell 430 pages University of Queensland Press 1977

This is the first attempt to describe part of the work of the Anglican Church in Papua New Guinea, which after 90 years in that country is now the fourth largest denomination, with about 150,000 members. Supported rather unenthusiastically by the Anglican Church in Australia, and facing many hardships, the early missionaries, who were not only Europeans but also Solomon Islanders converted in the sugar-cane plantations of Queensland, gradually won over the people of north-eastern Papua to the Christian faith. This book appears at an opportune time, as it can be compared with "God's Gentlemen", and shows how the Anglican Church in Australia worked in some ways quite differently from its sister church in New Zealand in establishing the Church in Melanesia. It also goes far towards filling an important gap in the Church history of Papua New Guinea.

ONE HUNDRED YEARS IN THE ISLANDS: The Methodist/United Church in the New Guinea Islands Region 1875-1975.

Neville Threlfall 288 pages United Church, New Guinea Islands Region, Rabaul, Papua New Guinea. 1975

This is a useful chronicle of 100 years' work by the Methodists and the United Church in this important area of PNG which has produced some outstanding leaders in Church and State. One of them is the new Moderator of the United Church in Papua New Guinea and the Solomon Islands, the Reverend Albert To Burua. The United Church was formed in 1967 from a union of Churches in PNG and the Solomons, mostly Methodist and Congregationalists, and is the third largest denomination in PNG after the Roman Catholics and Lutherans.

FIRE IN THE ISLANDS: The Acts of the Holy Spirit in the Solomons

Alison Griffiths 208 pages. Paperback Harold Shaw Publishers, Wheaton, Illinois. 1977

This book sets out to describe the spiritual revival in the South Seas Evangelical Church in Solomons, which began with the visit of a Maori evangelist, Muri Thompson, in 1970 and radically changed the practice of large parts of the SSEM, the third largest Church in the Solomon Islands. It traces the early history of the Church, which grew from the witness of Solomon Islanders who returned to their islands (especially Malaita) after working as indentured labour in Queensland and were unwilling to join the Anglican Church. In recent years, through a shared concern for evangelism, the two Churches have drawn more closely together, and it is significant that this has happened since the well known evangelist Festo Kivengere from Uganda was asked to come to the Solomons to advise the SSEC after the revival began. Festo is now Anglican Bishop of Kigezi and writes a commendation of the book.

NEW GUINEA AREA LANGUAGES AND LANGUAGE STUDY

Vol. 1 Papuan Languages and the New Guinea Linguistic Scene. 1038 pages

1975

Vol. 2 Austronesian Languages 736 pages

1976

Vol. 3 (Fascicles 1 & 2) Language, Culture, Society and the Modern World

1977

Fas. 1 and Fas. 2: 1449 pages

Edited by S.A. Wurm in the
Pacific Linguistics Series.
Series C Nos. 38, 39, 40 (1 & 2)

Dept. of Linguistics,
Research School of Pacific Studies
Australian National University,
Canberra

These remarkable books have been welcomed by Government leaders in Papua New Guinea who are conscious of the fact that their country has more languages than any other country in the world. These volumes deal with all aspects of languages and linguistics, including language families found in PNG, multilingualism, common languages (Pidgin, Hiri Motu), education, translation, language planning, language study, linguistic pre-history. They are essential reading for anyone wishing to understand the incredible richness and diversity of languages in PNG and the problems this poses. Contributors include many of those closely involved in the study of PNG languages in recent years.

NEW HEBRIDES LANGUAGES: AN INTERNAL CLASSIFICATION

D.T. Tryon 545 pages

Dept. of Linguistics,
Research School of Pacific Studies
Australian National University, Canberra
1976

Pacific Linguistics Series
Series C No. 50.

Dr. Tryon first became interested in Melanesian languages while studying French in New Caledonia and his interest soon spread to the New Hebrides. In this book he attempts to classify the languages of Vanuatu (New Hebrides) of which he reckons there are over 100, with numerous dialects. Examples from 179 languages and dialects are provided in this book. He amply illustrates the linguistic diversity of Vanuatu, where there is a population of about 113,000 - making it the country most divided on languages lines in the world.

LE PIDGIN BISLAMA(N) ET LE MULTILINGUISME AUX NOUVELLES-HEBRIDES

Jean-Michel Charpentier

416 pages

Société d'Etudes Linguistiques et
Anthropologiques de France
5, rue de Marseille, 75010 Paris,
France 1979

This book takes up the issues raised by the linguistic situation in Vanuatu and seriously studies the importance of Pidgin, known as Bislama in Vanuatu. Dr Charpentier, formerly Curator of the Cultural Centre in Port Vila, well-known for his studies of languages in South Malekula, has now turned his attention to Bislama as an importance vehicle of communication and understanding among ni-Vanuatu (New Hebrideans). He traces its origins, its uses, attitudes of the Churches and Governments towards it, the opposition in educational circles (especially French) to its use, and its physiological and sociological importance. It is an important contribution to the present discussion about languages in Vanuatu, where the Churches, Government and Chiefs are planning together a Conference to discuss issues raised by the multiplicity of languages and especially the future role of Bislama. This volume appeared in the same year as the National Constitutional Committee agreed that Bislama should become the national language of Vanuatu, and that Bislama, English and French should be the official languages.

Ce livre aborde les questions posées par la situation linguistique au Vanuatu. Il étudie sérieusement l'importance du pidgin, connu au Vanuatu sous le nom de Bislama (ou bichelamar). Le Dr. Charpentier est l'ancien conservateur du Centre Culturel de Port-Vila. Il est bien connu pour ses travaux sur les langues du sud-Mallicolo. Son attention se tourne maintenant vers le bislama, comme un moyen important de communication et de compréhension parmi les ni-Vanuatu (Néo-Hébridais). Le livre évoque les origines du bislama, son usage, l'attitude des Eglises et des Gouvernements à son égard, l'opposition des milieux enseignants (spécialement français) à son utilisation, son importance psychologique et sociologique. C'est une contribution importante aux discussions actuelles sur les langues du Vanuatu. Les Eglises, le Gouvernement et les Chefs coutumiers préparent ensemble une conférence pour discuter les questions posées par la multiplicité des langues et en particulier le rôle futur du bislama. Ce livre est sorti l'année même où le Comité national sur la Constitution a donné son accord pour que le bislama devienne la langue nationale véhiculaire du Vanuatu, et que le bislama, l'anglais et le français soient les langues officielles.

BASES SPIRITUELLES D'UN DEVELOPPEMENT RURAL DANS LE PACIFIQUE

Sitiveni Ratuveli

16 pages

75 cents fidjiens

Sitiveni Ratuveli est l'ancien coordinateur du "Spadework", au sein de la Conférence des Eglises du Pacifique. Le Spadework est le nom donné au programme de développement rural réalisé par le Révérend Sitiveni dans les villages d'Erromango (Nouvelles-Hébrides) et de Vanua Levu (Fidji). Ce livre donne les conclusions auxquelles il est arrivé, en ce qui concerne les bases spirituelles du développement. Il s'adresse à tous ceux qui sont engagés dans le développement rural. Il est tiré d'un rapport fait à la conférence sur le développement rural organisée par la Commission du Pacifique Sud.

CHURCH STATISTICS

STATISTIQUES DES EGLISES

The Research Centre has been asked to make profiles of Churches in different countries of the Pacific, so the staff have been collecting statistics of different Churches. Some up-to-date statistics are shown below:

NEW HEBRIDES (VANUATU)

Estimates made in 1980 -

Total population of Vanuatu. Over 113,000 (1979 Census 112,596)

Full members of Vanuatu Christian Council:

Presbyterian Church/Eglise Presbytérienne	40% of population	45,000
Roman Catholic Church/Eglise Catholique	16% of population	18,000
Anglican Church/Eglise Anglicane	14% of population	16,000
Churches of Christ/Les Eglises du Christ		3,500
Apostolic Church/Eglise Apostolique		1,000

Observer members of Vanuatu Christian Council:

Seventh Day Adventist Church/Eglise Adventiste	4,000
Assemblies of God/Assemblées de Dieu	

There are eleven other religious groups including various smaller Christian Churches, Jehovah's Witnesses, Bahai, and animists (traditional religion). The main ones are the Eglise Evangelique Libre (Free Evangelical Church from New Caledonia) with about 1,500 members and various forms of traditional or "cargo cult" religion with about 14000 adherents.

NEW CALEDONIA/NOUVELLE CALEDONIE

Total population: over 137,000

Eglises Chrétiennes/Christian Churches:

Roman Catholic Church/Eglise Catholique	91,000
Eglise Evangélique/Evangelical Church	20,370
Eglise Evangélique Libre/Free Evangelical Church	8,560
Assemblies of God/Assemblées de Dieu	680
Seventh Day Adventist Church/Eglise Adventiste	650
Church of Jesus Christ of Latter Day Saints/Mormons	530
Reorganised Church of Jesus Christ of Latter Day Saints/Sanitos	320
Anglicans (one small congregation in Noumea) & others	260
Total over	122,370

Other religious bodies:

Jehovah's Witnesses/Témoins de Jéhovah	620
Bahais	320
Moslems (mostly Asiatics)/Musulmans	4,250

SOLOMON ISLANDS/ILES SALOMON

Total population (1976 Census) 196,823

1976 Census figures

Present population over 200,000

Church of Melanesia/Eglise Anglicane	34%	67,370
Roman Catholic Church/Eglise Catholique	19%	36,870
South Sea Evangelical Church/Eglise Evangélique de la Mer Sud	17%	33,306
United Church/Eglise Unie (anciennement Méthodiste)	11%	22,209
Seventh Day Adventist/Eglise Adventiste	10%	19,113

All the above are associated with the Solomon Islands Christian Association; the Anglicans, Roman Catholics and United Church are full members, the SSEC and SDA are observer members.

Other religious groups are:

Christian Fellowship Church	2 $\frac{1}{2}$ %	4,822
Jehovah's Witnesses	2%	3,530
Baha'is		873
Animists (traditional religion)	About	7,000

In recent years the following Churches have been established: Assemblies of

God, Missionary Baptist Church of California, Holiness Church (South Pacific Evangelical Fellowship)

KIRIBATI/ILES GILBERT

Total population (Census figures available in 1979) 55838

Roman Catholic Church/Eglise Catholique	28,321
Kiribati Protestant Church/Eglise Protestante (Congrégationaliste)	24,726
Seventh Day Adventist/Eglise Adventiste	893
Church of God (Pentecostal)/Eglise de Dieu (Pentecôtiste)	517
Mormons	100
Others (including Anglican)	46
Total	54,603

At the time of the Census, there were the following Gilbertese working on Nauru:

Kiribati Protestant Church	776
Roman Catholic Church	661
SDA	12
Church of God	10

Only 46 people gave no Church allegiance of any sort.

TUVALU

Total population about 8000 (1973 Census 5867)

Estimates:

Tuvalu Church/Eglise de Tuvalu (Protestante/Congrégationaliste)	About 7,700
Seventh Day Adventist Church/Eglise Adventiste	About 200
Roman Catholic Church/Eglise Catholique	About 50
Other Christians/Autres Chrétiens	About 30
Jehovah's Witnesses/Témoins de Jéhovah	About 20
Baha'is	About 30

NAURU

Total population of Nauruans (1977 Census) 3,886

Congregational Church/Eglise Congrégationaliste	2,331
Roman Catholic Church/Eglise Catholique	1,268

The Nauru Independent Church (Pentecostal) has established itself and grown in the last few years. There are also congregations of Kiribati Protestant Church and Tuvalu Church (both with their own pastors) and Anglicans (served by visiting clergy.) The Chinese workers are mostly non-Christians, but some of them are Roman Catholics. There are also some Philippino Catholics.

TOKELAU/ILES TOKELAU

Total population (1976 Census) 1,575

Congregational Church/Eglise Congrégationaliste	1,083
Roman Catholics Church/Eglise Catholique	445
Others	47

The main Churches in Tokelau are part of the Church in Samoa.

TONGA/ROYAUME DE TONGA

Total population (1976 Census): 90,000

	<u>1976 Census figure</u>
Free Wesleyan Church/Eglise Méthodiste	42,687
Roman Catholic Church/Eglise Catholique	14,414
Free Church of Tonga/Eglise Libre	12,326
Church of Jesus Christ of Latter-Day Saints/Mormons	8,350
Church of Tonga/Eglise de Tonga	8,031
Seventh Day Adventist Church/Eglise Adventiste	1,919
Anglican Church/Eglise Anglicane	904
Assemblies of God/Assemblées de Dieu	338
Others	813
Not stated	233

Total 90,015

PAPUA NEW GUINEA/PAPOUASIE NOUVELLE-GUINEE

Total population 2,850,000 (estimate 1980)

Estimated Christian population/Population Chrétienne

Roman Catholic Church/Eglise Catholique	(31%) 800,000
Evangelical Lutheran Church/Eglise Luthérienne Evangélique	500,000
United Church/Eglise Unie	380,000
Anglican Church/Eglise Anglicane	150,000
Seventh Day Adventist Church/Eglise Adventiste	77,000
Gudnius Lutheran Church/Eglise Luthérienne de la Bonne Nouvelle	60,000
Churches belonging to Evangelical Alliance (Faith Missions etc)	(10%) 220,000

Total Christian community about 2,500,000

51% are Protestant and Anglican, 31% Roman Catholic, 7½% indigenous religions, 7½% non-committed.

The following belong to the Melanesian Council of Churches:

Roman Catholic Church, Lutheran Churches, United Church, Anglican Church, Baptist Church, Salvation Army. There are also eleven associate member organisations of MCC in PNG.

FIJI

Total population (1976 Census) 588,068

Religions (1976 Census)

Christian/Chrétiens	299,960
Hindu/Hindous	234,520
Moslem/Musulmans	45,247
Confucianists	73
Other non-Christian	886
Not stated	7,382

Christians (1976 Census)

Methodists	37%	219,900
Roman Catholics	8½%	49,800
Seventh Day Adventists	1½%	9,300
Assemblies of God	1½%	7,100
Anglicans	1%	5,700
Presbyterian		619
Other Christians		7,200

Total Christians about 300,000

The Anglicans claim more members than is shown in the Census figure (about 8,000), and it is possible that some of these have been shown under "Other Christians" as the Anglican Church is also called "Diocese of Polynesia"

WESTERN SAMOA/SAMOA OCCIDENTALES

Total Population (1976 Census) 151,983

1976 Census figures

Congregational Christian Church/Eglise Congrégationaliste	50%	75,679
Roman Catholic Church/Eglise Catholique	22%	33,180
Methodist Church/Eglise Méthodiste	16%	23,864
Church of Jesus Christ of Latter Day Saints/Mormons	8%	12,000
Seventh Day Adventist Church/Eglise Adventiste	2%	2,840
Anglican Church/Eglise Anglicane		426
Other religions	2½%	3,742

Note: In 1974 American Samoa had a total population of 29,190. The main Churches, which are organizationally one with the Churches in Western Samoa had then the following membership:

Congregationalist 16,427(56%); Roman Catholic 5,897(20%); Methodist 2,029(7%)
Mormons 2,399(8%); S.D.A. 603(2%)

PUBLICATIONS AVAILABLE FROM PCRC

The following publications are now available from Pacific Churches Research Centre. Order from the Secretary, PCRC, Box 551, Vila.

1. "Melanesian Culture and Christian Faith" Report of an Education Workshop organized by the Solomon Islands Christian Association on Malaita in 1978.
Price: Seamail \$2.00 (local currency or Australian dollars) or 200 francs.
Airmail \$3.00 or 300 francs.
2. "New Hebrides Culture and Christian Faith: Two Heads and Two Hearts" Report of an Education Workshop at Aulua Theological Centre, New Hebrides 1979 organised by PCRC, NH Christian Council and Aulua T.C.
Price: Seamail \$2.00 (local currency or Australian dollars) or 200 francs.
Airmail \$3.00 or 300 francs.
Both the above reports have been prepared by Dr. Cliff Wright. A report on the Workshop in Tonga will be available, probably at the same price.
3. PCRC Research Paper No. 1 Christianity in Papua New Guinea 1980
A survey of the position and role of the Churches in PNG today.
Price: Seamail \$1.00 or K1.00 or 100 francs.
Airmail \$2.00 or K2.00 or 200 francs.
4. Other research papers are being prepared, including:
 - a. Profiles of Christianity in other countries of the Pacific starting with Vanuatu and New Caledonia.
The normal price will be as for Research Paper No. 1.
 - b. Cultural Studies of Hograno and Marine on Santa Ysabel, Solomon Islands
by Richard Basil Naramana
Price as for Research Paper No. 1.
 - c. Towards Melanesian Theology, with Special Reference to Belief in Spirit in North Pentecost, New Hebrides
by Michael Henry Tavoa (Degree Thesis at Pacific Theological College)
Price as for Research Paper No. 1.

Enquiries about publications available can be addressed to the Secretary. Any currency notes used in the Pacific area, including Australian and N.Z. and American and Canadian dollars, are acceptable. Cheques or bank drafts in New Hebridean francs or Australian dollars will be acceptable, but cheques drawn on banks in Australia cannot be accepted because of heavy charges involved in cashing these.

The Centre Coordinator will be pleased to receive theses or long articles or other material suitable for publication, either as Research Papers or in some other form, but the Centre does not promise to publish and reserves the right to return material submitted. No payment will be possible, but a certain number of copies of the duplicated research paper will be sent to the author.

ASSOCIATES OF THE PACIFIC CHURCHES RESEARCH CENTRE
ASSOCIES DU CENTRE DE RECHERCHES DES EGLISES DU PACIFIQUE

<u>Nom/Pays/Eglise</u> <u>Name/Country/Church</u>	<u>Projet de recherche/Research Project</u>
Matthew IROGA Solomon Is./Îles Salomon Catholique/R.C.	Forms of Church Ministry, lay and ordained, suitable for Melanesia. Formes de Ministère ecclésial, laïc et ordonné, adaptées à la Mélanésie.
Ellison SURI Solomon Is./Îles Salomon Anglican	Music used in traditional worship in Lau, Malaita. Musique utilisée dans le culte traditionnel à Lau (Malaita).
Dominico Tekanan TAREKA Solomon Is./Îles Salomon Anglican	The O.T. in the context of Melanesian traditional religion. L'Ancien Testament, dans le contexte de la religion traditionnelle en Mélanésie.
Martin Moia Solomon Is./Îles Salomon Anglican	The language of the Reef Islands, S.I. Langue des îles Reef (Salomon).
John Ini LAPLI Solomon Is./Îles Salomon Anglican	The languages of Santa Cruz, S.I. and their theological use and application. Langues des îles Santa-Cruz (Salomon); leur utilisation et leurs applications théologiques.
Moffat BONUNGA Solomon Is./Îles Salomon Anglican	Culture and customs of the Eastern Outer Islands, S.I. Culture et coutumes des îles extérieures orientales (Salomon).
John Palmer HAGA Solomon Is./Îles Salomon Anglican	1. Law and Population in S.I. 2. Development and role of independent (autonomous) Christian Churches in Melanesia. 1. Loi et population aux Salomon. 2. Le développement et le rôle des Eglises chrétiennes indépendantes (autonomes) en Mélanésie.
David Welchman GEGEO Solomon Is./Îles Salomon Anglican	Kwara'ae Language and Culture, S.I. Langue et culture Kwara'ae (Salomon).
Hugh Blessing BOE Vanuatu Anglican	Beliefs about and concepts of God in Melanesia, especially on Maewo, Vanuatu. Croyances et concepts de Dieu en Mélanésie, spécialement à Maewo (Vanuatu).
Fred TAPASONGI Vanuatu Presbyterian	History of Presbyterian Church in Vanuatu, especially in the Shepherd Group. Histoire de l'Eglise presbytérienne au Vanuatu, spécialement dans le group des Shepherd.
Allen NAFUKI Vanuatu Presbyterian Coordinator of VCC Programme of Research	History of Presbyterian Church and other Churches in Vanuatu. Histoire de l'Eglise presbytérienne et des autres Eglises au Vanuatu.
James Paul AINGIMEA Nauru Congregationalist	Church History of Nauru. Histoire de l'Eglise à Nauru.
Ronny PHADOME Nouvelle-Calédonie Evangélique	Christian influence on New Caledonian Culture and concepts. Influence du christianisme sur la culture et les concepts en Nouvelle-Calédonie.

Wakira WAKAINE
Nouvelle-Calédonie
Evangélique
Coordinator of N.C. Churches
Programme of Research (1981)

Christianity and Culture on Maré, Loyalty Islands.
Christianisme et culture à Maré (Loyauté)

Pacific Islanders interested in receiving encouragement with their research projects are invited to become Associates of the Centre, and they should write to the Centre Coordinator, Pacific Churches Research Centre, P.O. Box 551, Vila, Vanuatu (New Hebrides) for further information.

Les Océaniens qui souhaitent être encouragés dans leurs projets d'études sont invités à devenir des Associés du Centre de Recherches. Pour de plus amples informations, ils peuvent s'adresser au Coordinateur du Centre:

Centre de Recherches des Eglises du Pacifique
B.P. 551,
Vila,
Vanuatu (Nouvelles-Hébrides)

THESES

The Research Centre would like to be informed of theses written for diplomas or degrees by Pacific Islander students, especially in the areas of religion, culture, language, history, social organisation or social issues, or other matters of special interest to the Churches in the Pacific. The Centre is also eager to obtain copies of theses for its library, in English or French, on subjects related to its work, either by Pacific Islanders or others. Information about theses should be sent to:

The Centre Coordinator,
Pacific Churches Research Centre,
P.O. Box 551,
Vila, Vanuatu (New Hebrides)

The Centre hopes to publish some theses (with permission) as Research Papers of the Centre.

The majority of theses by South Pacific students of theology are to be found in the Library of the Pacific Theological College. Enquiries should be addressed to the Librarian, Pacific Theological College, P.O. Box 388, Suva, Fiji.

THESES

Le Centre de Recherches souhaiterait être informé des thèses écrites en vue de diplômes ou de grades universitaires par des étudiants Océaniens, spécialement dans les domaines de la religion, de la culture, des langues, de l'histoire, de l'organisation sociale ou d'autres questions sociales, et d'autres sujets d'intérêt particulier pour les Eglises du Pacifique. Le Centre souhaite aussi vivement recevoir des copies de thèses, pour sa bibliothèque, en anglais ou en français, sur des sujets ayant trait à son travail, écrites par des Océaniens ou par d'autres personnes. Toutes informations sur ces thèses doivent être envoyées à: Le Coordinateur du Centre, Centre de Recherches des Eglises du Pacifique, B.P. 551, Vila, Vanuatu (Nouvelles-Hébrides).

Le Centre espère publier certaines de ces thèses (avec la permission des auteurs) à titre de Documents de recherche du Centre.

On peut trouver la majorité des thèses écrites par les étudiants en théologie du Pacifique Sud à la bibliothèque du Collège théologique du Pacifique. Pour tous renseignements, s'adresser au Bibliothécaire, Collège théologique du Pacifique, B.P. 388, Suva, Fidji.

Next issue of REO PASIFIKA

It is hoped that a second issue of REO PASIFIKA will be published before the next Assembly of the Pacific Conference of Churches, which will be held in Tonga in May 1981. The editor of the first issue, Fr. Brian Macdonald-Milne, is due to leave the Pacific towards the end of 1980 and the Editorial

Board will appoint another editor for the second issue. Contributions for the second issue are requested, especially from POLYNESIA and MICRONESIA. These should be sent to the Editor, REO PASIFIKA, Pacific Churches Research Centre, P.O. Box 551, Vila, Vanuatu (New Hebrides).

Articles already received for the second issue are on the following subjects:

- Christianity and Custom in South Pentecost, Vanuatu
- Christianity and Custom in Tanna, Vanuatu
- Protestant Missionary Work on Nauru
- Traditional methods of learning and Christian Education
- Christianity in Lifu, Loyalty Islands, New Caledonia.

Prochain numéro de REO PASIFIKA

Le numéro 2 de REO PASIFIKA sortira, nous l'espérons, avant la prochaine Assemblée de la Conférence des Eglises du Pacifique, qui se tiendra aux Tonga, en mai 1981.

L'éditeur du numéro 1, le Père Brian Macdonald-Milne, devrait quitter le Pacifique vers la fin de 1980. La Direction nommera un nouvel éditeur pour le second numéro. On demande des articles pour ce numéro 2, spécialement en provenance de la Polynésie et de la Micronésie. Les envoyer à l'éditeur: REO PASIFIKA, Centre de Recherches des Eglises du Pacifique, B.P. 551, Vila, Vanuatu (Nouvelles-Hébrides).

Les articles déjà reçus pour ce second numéro touchent les sujets suivants:

- Christianisme et Coutume au sud-Pentecôte, Vanuatu
- Christianisme et Coutume à Tanna, Vanuatu
- Le travail missionnaire protestant à Nauru
- Méthodes traditionnelles d'instruction et éducation chrétienne
- Christianisme à Lifou, Loyauté, Nouvelle-Calédonie

Joint Publications

The Research Centre is at present working on the preparation of the following publications:-

With the Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific:

YUMI STANAP: PEOPLE OF VANUATU

Studies of leading people in Vanuatu, prepared by ni-Vanuatu (New Hebrideans)

With Maropa Bookshop, Vanuatu:

CHURCH HISTORY OF TONGOA AND SURROUNDING ISLANDS

A short history of the Presbyterian Church in one area of Vanuatu in the Tongoa/Nguna language, written by Pastor Fred Tapasongi

Both these publications should be available in 1980. Further information can be obtained from the Research Centre; Institute of Pacific Studies, U.S.P. Box 1168, Suva, Fiji; or Maropa Bookshop, P.O. Box 210, Vila, Vanuatu (New Hebrides).

The Report on the Workshop on Tongan Culture and Christian Faith edited by Dr. Cliff Wright will be called SEEDS OF THE WORD and will be available from the Research Centre.



